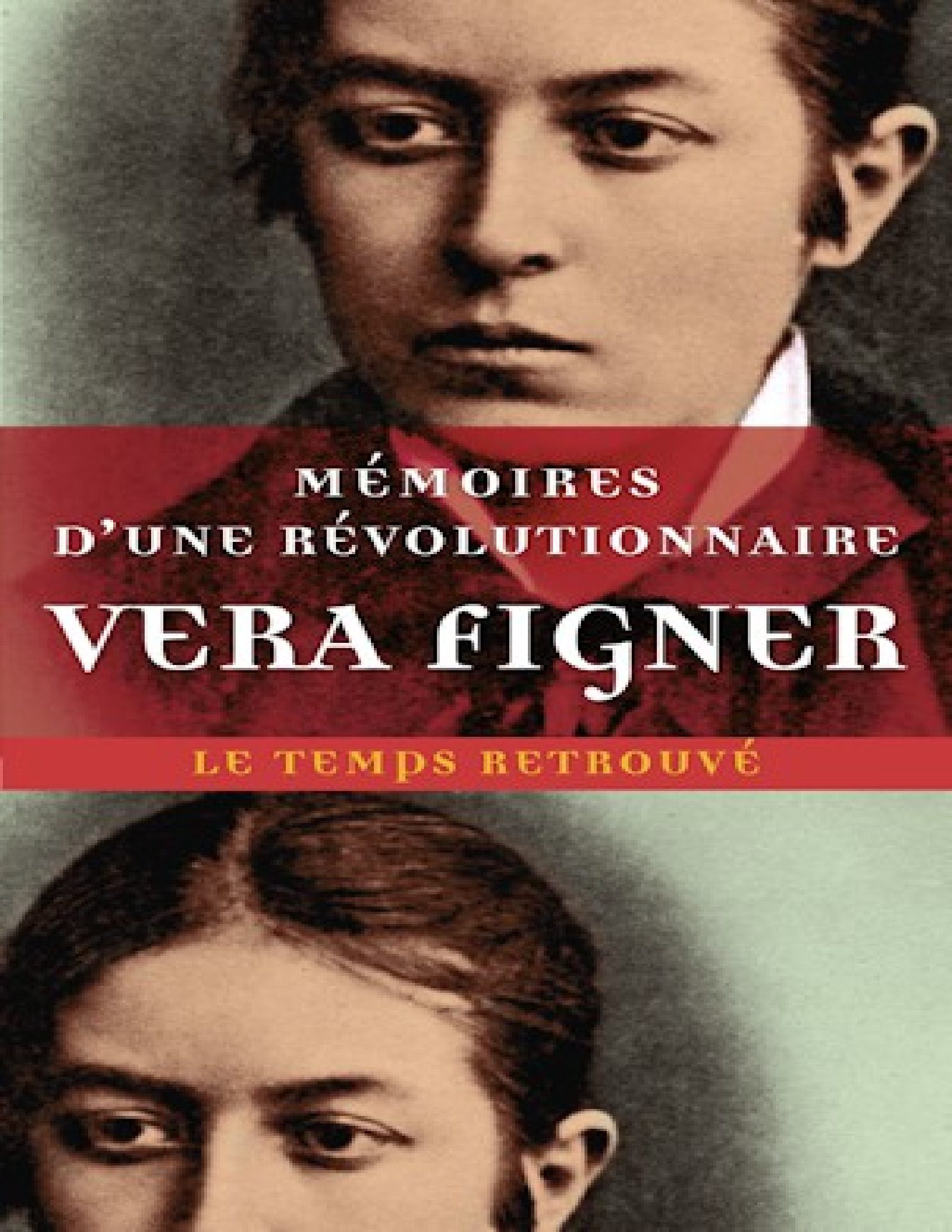
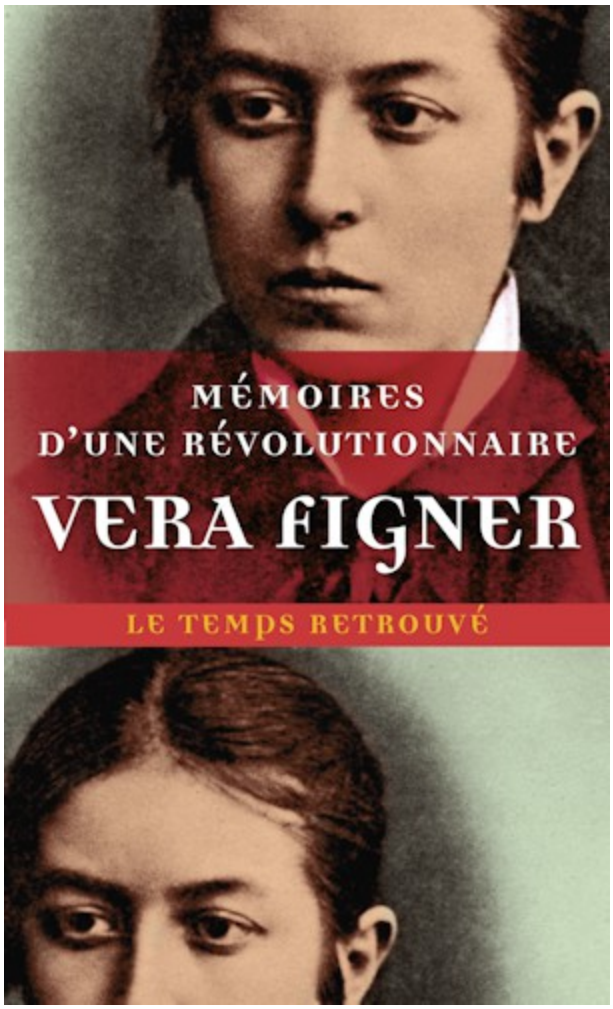


MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE

VERA FIGNER

LE TEMPS RETROUVÉ


MÉMOIRES
D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE
VERA FIGNER
LE TEMPS RETROUVÉ

le Temps retrouvé

VERA FIGNER

MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE

Traduit du russe par Victor Serge

Édition établie et présentée par Philippe Artières



MERCVRE DE FRANCE

INTRODUCTION

Vera Figner (1852-1942) : une jeune noble russe devenue relique révolutionnaire

Les *Mémoires* qui paraissent en 1929 aux éditions Gallimard, dans une traduction française de Victor Serge, ne sont pas ceux d'une inconnue pour le lectorat français. Entre 1907 et 1910, Vera Figner a séjourné plusieurs fois à Paris lors de campagnes de dénonciation des « bagnes russes ». Sous l'égide du Secours rouge, à l'invitation de la Ligue des droits de l'homme (LDH), elle a donné une série de conférences décrivant la répression dont les opposants au régime tsariste faisaient l'objet et dont elle-même avait fait l'expérience lors de vingt-cinq ans d'isolement. Elle est même l'auteur d'un bref ouvrage publié à Grenoble *Les Prisons russes* (1913) ; Vera Figner incarne donc une figure de victime de l'arbitraire, doublée de celle d'une femme courageuse.

Vera Figner avait été en effet emprisonnée pendant plus de vingt ans, du milieu des années 1880 aux lendemains de la Révolution de 1905, dans la forteresse de Schlusselbourg : cette prison exclusivement réservée aux politiques appartenait à un vaste système pénitentiaire qui, en 1884, comptait pas moins de 792 933 détenus. Un système vétuste, très dur, qui, selon un témoin de l'époque, le journaliste américain G. Kennan, comptait 884 prisons. « Il serait difficile de trouver, écrit ce témoin, dans le

monde cultivé, un autre système pénal dans lequel l'arbitraire et l'humeur personnelle jouent un aussi grand rôle. » Une situation critique qui s'expliquerait, selon les historiens, par l'usage des arrestations arbitraires pour inspirer la terreur et contrer la vague intense d'attentats terroristes[1] ; la prison devint, alors, avec la généralisation de la détention préventive de « suspects politiques » durant des mois et des années, un outil de réponse à la violence politique des révolutionnaires[2]. En dépit de certaines exceptions, comme la construction en 1864 de maisons d'arrêt et d'asiles correctionnels pour les jeunes détenus, soutenus et dirigés par les « Zemstvos » (associations privées), tous les observateurs reconnaissent la noirceur du tableau pénitentiaire russe. Le problème le plus grave auquel le pouvoir tsariste est confronté est sans conteste la question de l'autorité au sein des établissements : tous dénoncent une usurpation de l'autorité légale par les caprices des fonctionnaires : le traitement des prisonniers ne semble plus déterminé par la loi mais par le bon plaisir du procureur ou du chef de la gendarmerie. Malgré la loi de 1879 qui prône la création d'une agence centrale spéciale chargée de la direction du régime pénitentiaire[3], les prisons tsaristes continuent à constituer des lieux de non-droit comme beaucoup d'observateurs étrangers le notent à l'époque[4].

La forteresse de Schlusselbourg, « forteresse de la clé », construite en 1323 par un prince de Novgorod, objet de nombreuses batailles, reconquise définitivement par Pierre le Grand aux Suédois en 1702, est située au nord de Petrograd à l'endroit le plus large de la Néva, à sa sortie du lac de Ladoga, sur une petite île ; elle fut très rapidement transformée en prison[5] ; cette forteresse devint au cours des années 1880 le symbole de l'enfermement tsariste, on la surnomma en cette fin de XIX^{e} siècle

« la Bastille russe », le règlement étant, même s'il varie selon les périodes, des plus rigoureux : isolement, surveillance constante, interdiction de parler, de faire du bruit, d'écrire, de se coiffer… « À partir du moment où le prisonnier franchissait le seuil de la prison, le mystère et le silence l'entouraient… Nos pères et nos mères ne savaient pas où nous étions et si nous étions vivants. Nous laissions derrière les murs de la forteresse notre pays et notre action, nos amis et notre famille. Nous laissions l'humanité tout entière avec sa vie… Nous laissions même nos noms, et n'étions plus que des numéros » écrivait Figner. (Manuscrit des *Souvenirs*)

Mais c'est une autre femme que découvre le public français avec les *Mémoires d'une révolutionnaire*, une jeune noble dont l'existence est un engagement progressif mais déterminé dans la lutte contre les principes mêmes de la société dont elle est issue. Ses mémoires sont ainsi le récit de cette conversion. Ils commencent comme ceux d'une jeune fille aristocrate vivant dans l'innocence de son milieu pour s'achever dans l'action armée, voie choisie par « La Volonté du Peuple », – l'organisation populiste qu'a rejoint Figner et qui organisa de nombreux attentats, dont celui réussi contre Alexandre II pour lequel elle fut emprisonnée au terme d'un long procès.

Récit d'une rupture

Le récit débute donc avec la tendre évocation de souvenirs de l'enfance forestière de la jeune Vera, et de la vieille femme niania qui lui tient lieu de servante. La narratrice rapporte, sans fausse naïveté, cette atmosphère heureuse d'une famille aisée coupée du monde ; les Figner n'appartiennent pas à la haute-aristocratie

russe mais à sa classe moyenne, qui gagne de ses terres de 3 000 à 20 000 roubles – à titre de comparaison un paysan vit alors avec 75 à 100 roubles par an. Du père protecteur à la mère aimante, rien ne manque à ce tableau qui pourrait se poursuivre comme bon nombre des vies de ces jeunes filles, désinvoltes et protégées, nourries de littérature et étudiant la musique et les langues étrangères. Mais au fil des chapitres ce destin vole en éclats. Sur cinq enfants, trois choisirent de consacrer leur vie à la lutte contre le tsarisme. L'influence d'un oncle libéral n'y est sans doute pas étrangère.

Mais les étapes de cette conversion sont nombreuses ; le lecteur les découvrira en détail au fil des *Mémoires* à commencer par la prise de conscience de la nécessité de mettre en accord ses actes avec ses paroles ou d'adopter le point de vue de l'utilitarisme : « le plus grand bonheur pour le plus grand nombre ». Il y a bien sûr la sortie de la forêt et la formation initiale dans un Institut qui révèle à Vera d'autres réalités. Découvrir qu'une majorité de la population souffre la pousse vers des études de médecine, dans un esprit philanthropique ; son père s'oppose d'abord à ce choix. La première des libérations est donc celle du patriarcat : s'affranchir du père, dont l'autorité règne alors dans toutes les familles nobles. Mais le grand tournant de ce parcours d'initiation est le départ vers l'étranger, la Suisse. En 1872, à la suite de la révocation de l'un de ses professeurs de médecine à Kazan, P. F. Lesgaft (1837-1909), pour sa mauvaise influence politique sur ses étudiants, Vera Figner et son jeune mari – en 1870 elle a épousé un jeune juge –, mais aussi sa sœur Lydia, partent en Suisse poursuivre leurs formations médicales. C'est là qu'ils vont se familiariser véritablement avec les théories révolutionnaires.

Le séjour suisse comme laboratoire

À Zurich, elles constituent avec dix autres étudiantes russes une communauté de vie et d'étude baptisée « Fritschi » – du nom de la propriétaire suisse de la maison où vivait la plupart d'entre elles. Les Fritschi forment un cercle exclusivement féminin qui favorise leur prise de distance avec leur milieu d'origine ; elles rompent avec leur éducation noble ; entre elles, elles ne craignent plus de s'exprimer, toutes peuvent participer sans appréhension aux discussions ; libérées de la timidité inculquée, elles apprennent à affirmer leur position dans les réunions mixtes que l'engagement exigeait. En dépit de leur exaltation et de leurs comportements « de pensionnaires », souvent puérils, soulignés par Figner elle-même, elles n'en constituent pas moins, selon l'historienne Marie-Claude Burnet-Vigniel, « un remarquable début d'auto-émancipation féminine ».

Beaucoup avait décidé que la profession de médecin était plus commode pour se « caser » au sein du peuple. Elles acquirent une formation politique, essentiellement de manière autodidacte : les Fritschi se fixèrent un vaste programme de lectures, dévorant la littérature socialiste, de Thomas Morus à Lassalle, et rassemblèrent une importante documentation sur les mouvements sociaux d'Europe occidentale, selon Burnet-Vigniel. La vie de cette petite colonie russe était d'ailleurs bien organisée avec sa bibliothèque, fondée en 1872, sa caisse de secours, son bureau de placement et ses conférences périodiques. Elles travaillèrent avec Piotr Lavrov, qui rappela leur importance dans *Les propagandistes populistes* et signala qu'on compta beaucoup d'entre elles dans les accusés qui devaient comparaître quelques années plus tard au procès des 50 (Bardina, Lidija Figner, les

deux Ljubatovič, les trois Subbotina, Aleksandrovna, Kaminskaja et d'autres[6]). »

En 1873, un oukaze mit fin à cette expérience ; le tsar ordonna aux étudiantes de Zurich de quitter la ville considérée comme un lieu de trop grande politisation ; cette injonction exacerba un peu plus la conscience de ces jeunes lettrées. Si certaines rentrèrent en Russie, d'autres partirent à Paris, Genève ou Berne. C'est cette dernière ville que Vera Figner choisit. Elle abandonna ses études de médecine, quitta son mari et s'engagea pleinement dans la lutte politique. Vera plongea alors dans le militantisme puis rentra en Russie à la fin des années 1870 pour passer à l'action.

Prendre les armes

Ce sont en effet aussi les Mémoires d'une terroriste qu'on découvrira ici. Le parcours de Vera Figner révèle comment une partie de cette jeune noblesse éduquée, après un détour par l'étranger, passa de la philanthropie à la lutte armée. Figner s'engagea contre l'absolutisme dont elle était issue et opta à cette fin pour la pratique de la violence ciblée au péril de sa propre vie.

Dans *L'Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, consacrée au mouvement socialiste international[7], Jean Longuet écrivait en 1913 sur ce recours au terrorisme de la fin des années 1870, alors que la répression contre les opposants devenait plus féroce encore. Il indique que le 23 janvier 1879, une jeune fille d'origine noble elle aussi, Vera Sassoulitch, blessa grièvement par balle le général Trépov, préfet de police de Pétersbourg, connu pour torturer les prisonniers politiques. Deux mois après, la Cour d'assises acquitta Sassoulitch. Longuet note : « L'idée du terrorisme couvait depuis

quelque temps parmi les militants : non qu'elle eût été adoptée volontiers par les révolutionnaires. Mais elle leur apparaissait comme la conséquence fatale de la répression gouvernementale et des conditions terribles de la lutte en Russie. »

L'épisode Vera Sassoulitch joua un rôle déclencheur et dissipa les dernières hésitations. Dès lors les attentats se multiplièrent. Aux actions de petits groupes isolés succéda une organisation plus centralisée, « la Volonté du Peuple » (*Narodnaia Volia*) qui ne regroupait néanmoins que quelques dizaines de révolutionnaires. Le tsar tué par l'explosion de l'engin de Grinevitzky, après quatre tentatives infructueuses, la condamnation à mort de tous les régicides, amena, au lendemain même de l'avènement d'Alexandre III, le Comité Exécutif de la *Narodnaia Volia* à indiquer au nouveau tsar une sortie possible de cette escalade : « Soyez-en sûr, le jour même où le pouvoir suprême cessera d'être arbitraire, le jour où vous paraîtrez fermement décidé à exécuter ce que vous prescrit la volonté et la conscience du peuple, vous pourrez débarrasser les rues de vos espions qui déshonorent le Gouvernement, laisser vos escortes dans leurs casernes et déraciner vos potences, qui démoraliser le peuple. Lorsque ces conditions normales seraient réalisées : […] une lutte pacifique d'idées remplacerait les violences qui nous sont, bien plus antipathiques qu'à vos propres serviteurs, violences auxquelles la seule nécessité nous a actuellement réduits. »

Mais Alexandre III continua la politique engagée par son prédécesseur en désignant Nikolaï Pavlovitch Ignatiev pour exercer une répression impitoyable. Vera Figner rapporte cette conviction croissante selon laquelle seule la violence pouvait fragiliser le pouvoir tsariste. Elle raconte aussi l'extrême solitude

dans laquelle cette stratégie la plaça et comment cette lutte inégale amena, suite à la trahison d'un certain Degaev, la mort de l'organisation *La Volonté du Peuple*.

Pour Vera Figner, on connaît la suite : son long et cruel enfermement à Schlusselbourg (solitude, arbitraire et cruauté). Elle ne sortit de cette forteresse qu'après la première Révolution de 1905, soit un quart de siècle plus tard. Vieillie, affaiblie par les mauvaises conditions de vie, elle est en outre très moralement atteinte par la mort de la quasi-totalité de ses compagnons de luttes. À peine libérée, elle cherche à s'inscrire dans la nouvelle Russie et adhère alors, mais pour peu de temps, au parti des Socialistes Révolutionnaires (SR), créé en 1901. Cette organisation néo-populiste fortement influencée par les thèses marxistes continuait à mener des actes terroristes contre Nicolas II et son gouvernement. Mais pour Figner, cette forme d'action était désormais dépassée ; fragilisée par sa détention, elle ne voulait pas y prendre part et elle choisit à nouveau le chemin de l'exil ; elle consacra les dix ans suivants à sensibiliser les peuples européens à la cause russe. S'appuyant sur les réseaux de défense des droits de l'homme, maîtrisant l'italien, le français, l'anglais et l'allemand, elle témoigna des crimes tsaristes. En 1910, elle fonda à Paris le Comité d'aide aux prisonniers politiques et aux exilés aux travaux forcés afin de recueillir des fonds. C'est pour dénoncer la violence autocrate qu'elle entama la rédaction de ses mémoires après avoir rédigé pour les différents journaux auxquels elle contribuait la biographie de tous ses camarades disparus en détention.

Figner est donc la grande historienne de La Volonté du Peuple ; elle a édifié à la fois le tombeau collectif de l'organisation mais a aussi pris soin d'établir une sépulture mémorielle pour

chacun de ses membres. Cette dimension mémorialiste est essentielle pour bien comprendre la nature de son écriture. Jamais autobiographique mais toujours mémorialiste ; ses ouvrages furent sans doute ses principales armes contre la police politique et plus tard contre les purges staliniennes. Ses *Mémoires* sont considérés par tous comme l'un des livres fondateurs de la Révolution russe.

Son séjour contraint en Suisse, malgré les pétitions de ses proches pour faire lever son interdiction de territoire, lui permit de commencer à édifier sa statue qui allait la protéger tout le reste de sa vie : écrivant le récit de son sacrifice, elle établit les bases de son culte. Sa distance et son apparence physique participèrent de cette construction. À Zurich, au début des années 1910, alors que la Première Guerre mondiale éclate en Europe, elle rédige une première version du récit de son emprisonnement mais aussi de sa jeunesse et des actions politiques qui la menèrent à Schlusselbourg.

Témoin engagé des Révolutions de 1917

Grâce à son frère Nicolaï, célèbre ténor apprécié du tsar, elle obtint l'autorisation de rentrer en Russie. Elle y arriva en février 1915 passant par la Grèce et la Roumanie. Elle avait déjà presque soixante-cinq ans et les autorités acceptèrent de la laisser en paix. Elle vécut un temps avec sa sœur à Nizhny Novgorod, puis en mai 1916, elle put rejoindre Moscou et s'y installer, avant de pouvoir enfin s'installer dans la capitale Petrograd en décembre de la même année. Comme l'écrit sa biographe américaine Lynne Ann Hartnett son destin l'obligea à être « une vieille révolutionnaire dans une nouvelle révolution ».

Après la Révolution de février 1917, Figner, fidèle à sa ligne, malgré son âge, prit part aux manifestations qui réclamaient que les femmes, au sein de la nouvelle société russe, obtiennent les mêmes droits que les hommes. Elle fut ainsi l'une des figures de proue de la grande manifestation de mars 1917 de la *Ligue pour l'égalité des droits des femmes* à Petrograd. Elle y fut acclamée et couverte d'honneurs ; avoir résisté, elle une femme, au terrible traitement de Schlusselbourg, sa place dans l'organisation majoritairement masculine de la Volonté du Peuple et le symbole d'émancipation et de liberté qu'elle avait incarné contribuèrent à la remettre sur le devant de la scène.

L'héroïne du XIX^e^ siècle continua à soutenir ces luttes du XX^e^ siècle par sa présence ; son élégance doublée de sa fragilité suffisait, selon les témoins, à apporter au cortège respect et force. Mais aux yeux de Figner, il convenait de consolider la Révolution d'une autre manière et elle décida d'user de son influence pour en être le principal artisan : la nouvelle société ne pourrait faire l'impasse de la mémoire des luttes qui y avaient conduit et ne pas développer l'éducation des masses. En juin 1917, elle proposa d'édifier un Musée de la Révolution ; au cours de l'été, elle leva pas moins de deux millions de roubles à cette fin.

Voyant l'instabilité politique croître, les conflits entre les Mencheviks, les Bolchéviks et les Socialistes Révolutionnaires (SR) craignant pour sa sécurité, se souvenant des trahisons passées, Figner partit quelques semaines en Finlande. Elle revint pourtant à la fin du mois d'août. Elle fut conviée à participer, au Palais Mariinsky, aux travaux du Bureau de la République qui devait mettre en place un pré-parlement. Le 25 octobre, alors qu'avec d'autres membres elle travaillait au Mariinsky, un commissaire militaire bolchévique exigea que le palais fût

évacué. Au beau milieu de la Révolution d'Octobre, Figner se vit non pas honorer mais mise en minorité. Refusant cette situation, elle obligea les Bolcheviks à l'expulser par la force.

Cette scène est parfaitement symptomatique de la manière dont Figner se positionna pendant la Révolution d'Octobre. Cette posture radicale et distante lui sauva sans aucun doute la vie à plusieurs reprises. Lorsque Lénine décida de dissoudre l'assemblée constituante, dans une grande indifférence, elle ne protesta pas. À plus de soixante-cinq ans, Vera Figner reprit ses deux principales activités : l'animation du Musée de la Révolution et celui du Comité d'aide aux prisonniers et exilés politiques libérés. En janvier 1918, elle proposa même au Commissariat de la Justice dans un document de seize pages la création d'une Croix rouge politique à Moscou qui veillerait aussi bien sur les victimes passées du tsarisme que sur celles que pourrait produire le nouveau régime… et notamment la Cheka, la redoutable police politique révolutionnaire.

Elle obtint gain de cause, la Croix rouge fut créée mais Figner avait compris que son seul espoir de voir avancer ses propres idées se limitait à son combat culturel. À cette même période, progressivement, sa santé se dégrada pendant l'hiver 1918-1919 (problèmes de vue, rhumatisme, fréquents rhumes, scléroses…) ; survint aussi la mort de son bienveillant frère Nikolaï ; déprimée, elle décida d'aller rejoindre sa sœur Lydia et sa nièce dans la province d'Orel. Elle y renonça n'obtenant du gouvernement qu'un billet de troisième classe pour traverser le pays.

À l'automne 1920, Figner appartenait néanmoins à un petit groupe de citoyens qui jouissaient de quelques privilège d'État. La protégeant, parfaitement conscient qu'elle était totalement inoffensive politiquement mais que son oubli pourrait être

préjudiciable au régime, Lénine lui voua respect et honneur. Sa biographe L.A. Hartnett souligne cette position stratégique : « Parce qu'elle était une femme, et particulièrement parce qu'elle était fort belle, le pouvoir symbolique de Vera était beaucoup plus prononcé que chez ses acolytes. De la même façon que les diverses femmes révolutionnaires furent utilisées par la Révolution française pour asseoir et consolider son œuvre, l'image de Vera vieillissante, sanctifiée, mais encore belle, lui permit de devenir une représentation effective des nouveaux idéaux soviétiques. En tant que martyre vivant et sainte révolutionnaire, sa présence et même son évocation produisaient une émotion plurielle fondée sur le respect et la vénération. »

Écrivaine de la mémoire

Signe de cette situation privilégiée, en 1920 elle obtint le droit de publier ses livres dans la maison d'édition indépendante Zadruga ; son recueil *Les Prisonniers de Schlusselbourg* fut son premier livre édité à Moscou. En 1921, parut le premier tome de ses *Mémoires* portant le titre général du *Labeur scellé*, qui fit l'objet de la traduction de Victor Serge et constitue la présente édition. Elle reçut enfin les manuscrits laissés à l'étranger en 1915 qui lui permirent de travailler au récit de la période de sa vie derrière les barreaux. Le deuxième tome, qui décrit sa détention à Schlusselbourg, parut ainsi en 1922. Vera Figner collabora en même temps à la revue *Bagne et déportation* (qui ne sera suspendue qu'en 1935). Figner travailla aussi très activement aux notices des figures révolutionnaires des années 1870-1880 pour *Dictionnaire Encyclopédique Granat*. Infatigable écrivaine, polygraphe – elle est aussi l'auteur de poèmes –, l'auteur des

Mémoires d'une révolutionnaire n'écrit pas pour occuper sa vieillesse. Si Figner se lance à corps perdu dans cette entreprise, c'est qu'elle considère que son action doit désormais passer par l'écriture ; c'est en écrivaine qu'elle participe à l'histoire ; il lui appartient de restituer ce que fut la Révolution. Elle en est une des actrices et son devoir pour les générations à venir est de peindre les événements qui ont précédé le renversement de l'autocratie et le portrait de ceux qui ont résisté au tsarisme. Pour les Russes au début des années 1920, elle est membre d'une élite, d'une noblesse révolutionnaire et le symbole allégorique des sacrifices radicaux du passé. Sous Staline, en raison de son âge et de sa distance volontaire du parti communiste, elle devient une relique : une véritable relique révolutionnaire.

L'intouchable Vénus de la Révolution

Les manifestations à l'occasion des soixante-dix ans de Vera Figner témoignent bien de l'ambiguïté du personnage de Figner dans la jeune URSS. D'une part, le Musée de la Révolution lui consacra une exposition, des conférences et publia un ouvrage commémorant son parcours ; elle reçut également de nombreux messages de reconnaissance de la jeune génération ; d'autre part, tout en autorisant ces manifestations, le gouvernement soviétique n'organisa aucun événement autour d'elle. Elle était devenue un personnage presque romantique, dépourvue de toute la colère et de l'indignation qui avait animé ses engagements passés. Était oublié notamment son recours au terrorisme. Elle n'était plus qu'une iconique présence qui, ne protestant pas, validait les orientations politiques contemporaines. En outre, sa longévité était le signe que le temps n'avait pas de prise sur la Révolution.

Après avoir été nommée à l'Union des écrivains russes, Figner fut à nouveau honorée en 1926 lorsque l'Académie Soviétique des Arts et des Sciences l'accepta en son sein. Elle reçut dès lors une pension de 225 puis 200 roubles pour ses actes de bravoures passés – un ouvrier en gagnait alors 50. En lui offrant ce soutien matériel, le régime s'assurait aussi une forme de tranquillité.

La dernière conséquence de cette sacralisation de Figner fut son immense solitude. Puisqu'elle était publiquement un personnage héroïque, elle ne pouvait plus se plaindre de rien. Aussi, Vera se trouvait-elle très isolée ; elle n'était pas en mesure de se confier – notamment de faire part de ses troubles dépressifs consécutifs au trauma de Schlusselbourg – sans risquer d'altérer son image, et avec elle sa situation. Elle devait rester déterminée et forte, silencieuse et neutre. Staline l'ignorait, aussi devait-elle en faire autant. La seule issue qu'elle trouva pour résister fut de poursuivre inlassablement son travail d'écriture du passé. Bien que très diminuée physiquement, elle estimait qu'elle ne pouvait pas se contenter de publier seulement des documents ; elle inventa donc un véritable genre de la littérature commémorative dont les *Mémoires d'une révolutionnaire* sont un premier exemple, encore imparfait, qu'elle ne cessa d'améliorer dans la dernière partie de sa vie.

Vera Figner mourut en juin 1942, au milieu de la guerre, quatre-vingts ans après l'abolition du servage, soixante ans après son arrestation par la police tsariste. La *Pravda* lui consacra un hommage à l'image des relations complexes que la vieille révolutionnaire avait entretenues avec le parti. Figner avait été une révolutionnaire d'un temps révolu. Ce sont les mémoires de cette femme à la personnalité exceptionnelle qui traversa l'histoire de la Russie des XIX^e^ et XX^e^ siècles qu'on va lire ici.

1. C'est la thèse de M. Gernet in *History of the Prisons in Imperial Russia*, 5 volumes, Moscou, 1960-1963.

2. Voir : « Une prison tsariste : le cas de la forteresse de Schlusselbourg » in Artières, Ph. & Lascoumes, P. (dir.), *Gouverner, enfermer,* Paris, Presses de Sciences Po, 2004.

3. Cette nouvelle politique est élaborée avec le concours du spécialiste belge des prisons M. Stevens.

4. Voir par exemple le témoignage d'un membre éminent de la Ligue des Droits de l'Homme (LDH) : Francis de Pressensé en 1913, *Atrocities in Russian prisons*, translated from the French [biographical sketch of Francis de Pressensé, by E. Roubanovitch], London : Society of friends of Russian Freedom. Sur la politique pénitentiaire en Russie avant la Révolution de 1917 voir l'ouvrage important d'Adams, B., [1996] *The politics of punishment : prison reform in Russia, 1863-1917*, Dekalb : Nathermn Illinois University press.

5. Après la Révolution, elle devient un musée en 1928, et sera détruite par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

6. Cf. Burnet-Vigniel Marie-Claude. « Bardina : Itinéraire d'une populiste, 1853-1883. » *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 16, n° 3-4, Juillet-Décembre 1975. pp. 323-352.

7. Cf. Jean Longuet *Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, consacrée au mouvement socialiste international, t. 5. A. Quillet, Paris : p. 361-363.

MÉMOIRES
D’UNE RÉVOLUTIONNAIRE

PRÉFACE

Après le règne tyrannique de Nicolas I^er^, l'avènement d'Alexandre II au trône de Russie (1856) et ses premières tentatives de réformes furent acclamés non seulement par la Russie entière, mais même par des révolutionnaires, comme Alexandre Herzen et Bakounine. L'abolition du servage (1861), la réforme judiciaire (1864), furent considérées comme les gages d'une renaissance de l'Empire dont les institutions politiques et sociales restaient en arrière et au-dessous du niveau des pays civilisés.

Cependant le désenchantement fut bientôt général. La réforme agraire, élaborée par des comités dont la majorité était formée de propriétaires fonciers appartenant à la noblesse, tout en accordant aux anciens serfs la liberté personnelle, leur concédait des parcelles si minimes et frappées pour quarante ans d'une telle redevance que son paiement devait excéder le revenu du paysan de 200 % (deux cents) et parfois même plus. Le paysan réduit à une existence misérable restait à la merci de son ancien seigneur, car il n'avait pour subsister d'autre ressource que la vente de son travail.

Aussi le peuple accueillit-il la réforme avec mécontentement ; il la jugeait inefficace et y répondit çà et là par des soulèvements ; depuis lors, l'espoir qu'un jour une action libératrice remettrait

toute la terre en son pouvoir vécut dans son âme, à l'état de rêve, jusqu'à la révolution de 1917-1918.

Le défaut fondamental de toutes les réformes d'Alexandre II était de garder intact l'absolutisme tzariste et de laisser ainsi s'exercer l'arbitraire administratif qui permettait à tous les éléments conservateurs et réactionnaires de faire reculer le gouvernement, le forçant à abandonner ses premières intentions libérales et à revenir peu à peu sur toutes les réalisations qu'elles promettaient.

Après l'insurrection polonaise de 1863 et l'attentat de Karakosov en 1866, la réaction marcha à grands pas. La presse perdit le peu de liberté qui lui avait été garanti : aucun écrivain n'échappa à la surveillance de la police, aux perquisitions, à la prison, et l'exil en Sibérie ou dans le Nord de la Russie. Tchernychevski, jeune gloire de la Russie, fut exilé dans un coin sauvage de la Sibérie en un isolement complet où son génie devait s'éteindre. Le mécontentement des classes éclairées fut général. Les étudiants des écoles supérieures subirent l'entraînement des théories révolutionnaires et du socialisme. Ils se jetèrent en masse vers la propagande, parmi le peuple, de ces idées avancées qui leur venaient d'Europe. Le gouvernement y répondit par des persécutions cruelles ; les prisons s'emplirent, les procès politiques se succédèrent ; des centaines et des milliers de personnes furent déportées. Le mouvement, pacifique à son début, changea de caractère ; l'année 1878 ouvrit une nouvelle phase de lutte. Sans se concerter, les révolutionnaires décidèrent de se défendre : en opposant aux arrestations une résistance armée ; en châtiant les espions et les agents provocateurs. Les hauts fonctionnaires de la gendarmerie politique et de l'administration provinciale, les procureurs qui s'étaient distingués par leurs persécutions contre la jeunesse révolutionnaire tombèrent sous les coups des terroristes.

Le mouvement prit un caractère de plus en plus politique et en 1879 fut créé un parti, « La Volonté du Peuple », qui déclara une guerre acharnée à l'absolutisme impérial et décida d'employer les moyens les plus violents, comme la dynamite. En deux années, le Comité Exécutif de ce parti organisa sept attentats à la vie de l'empereur ; quatre de ces attentats restèrent inachevés, par suite de difficultés insurmontables ; mais le 19 novembre 1879, le train où l'on supposait la présence de l'Empereur sauta près de Moscou ; le 5 février 1880, l'explosion provoquée dans le Palais d'Hiver n'atteignit pas le tsar et fit malheureusement de nombreuses victimes parmi la garde du Palais. Mais l'effet psychologique fut retentissant. Enfin, le septième attentat (les mines de la rue Sadovaia et les bombes lancées dans une rue de Saint-Pétersbourg) coûta la vie à Alexandre II.

Ce livre expose quelques chapitres de l'histoire tragique de cette lutte dans laquelle périrent non seulement l'autocrate mais aussi les militants du Parti ; le rôle historique de ce dernier fut de poser au milieu du silence et de l'immobilité générale un problème de première importance : celui du renversement de l'absolutisme et de son remplacement par un régime constitutionnel appelé à convoquer une Assemblée Constituante, exprimant la volonté du peuple en matière de réformes sociales et surtout agraires.

Vera FIGNER

I

L'enfance

Je suis née le 7 juillet 1852 dans le gouvernement de Kazan, dans une famille noble de condition aisée. Ma mère, Catherine Christophorovna, avait reçu une éducation familiale ; elle était la fille du juge du district de Tiétiouchi, Kouprianov, qui avait dilapidé une grande fortune.

Mon père, Nicolas Alexandrovitch Figner, sorti de l'École forestière, avait d'abord été administrateur des Forêts dans le district de Mamadychi ; il occupa ensuite le même emploi à Tiétiouchi. Il démissionna après l'émancipation des serfs pour devenir juge-arbitre, fonction qu'il exerça jusqu'au moment où elle fut supprimée.

Nous étions six enfants. Deux garçons étaient morts en bas âge. Mon père et ma mère étaient très énergiques, très actifs, très travailleurs ; de constitution vigoureuse, ils se distinguaient par leur tempérament volontaire. Ils nous transmirent à cet égard une excellente hérédité ; j'étais l'aînée et j'étais appelée à participer au mouvement révolutionnaire à l'une des plus grandes époques de la lutte contre l'autocratie… Je devais être condamnée à la peine de mort et enfermée à Schlüsselbourg. Ma sœur Lydia appartint à l'organisation révolutionnaire, fit de la propagande

socialiste dans les usines et fut jugée avec Sophie Bardina et Pierre Alexéief dans le procès des « Cinquante » qui impressionna profondément, en son temps, la jeunesse et les libéraux. Elle fut condamnée aux travaux forcés, mais bénéficia d'une commutation de peine, et fut exilée en Sibérie orientale. Mon frère Pierre devint ingénieur des mines et fut directeur de l'usine de Bogoslovsk. Mon frère Nicolas fit une brillante carrière de ténor. Il transforma l'opéra russe en jouant son rôle au lieu de se borner à chanter. Ma sœur Eugénie figura dans le procès de Kviatkovski (affaire de l'explosion du Palais d'Hiver), fut privée de tous ses droits et déportée en Sibérie. Ma plus jeune sœur Olga, très capable et très énergique, ne prit que peu de part au mouvement révolutionnaire. Mariée à un médecin exilé par mesure administrative, elle le suivit en Sibérie et partagea son activité d'éducateur d'abord à Omsk, puis à Iaroslav ; après la mort de son mari, elle la continua seule à Pétersbourg. En Sibérie, mes sœurs Lydie et Eugénie épousèrent les anciens forçats politiques Stakhévitch et Sagine, tous deux remarquables par leur intelligence, leur érudition et leur énergie.

*

Je passai les six premières années de ma vie dans la forêt…

Au nord fuyait la ligne sombre des forêts, couvrant l'horizon. Jamais on ne voyait les lueurs du soleil couchant. À l'orient festonnaient les forêts tantôt montantes, tantôt descendantes, car la contrée était légèrement montueuse.

On ne pouvait gagner les champs qu'au sud ; les prés verts montaient doucement vers l'horizon.

Jamais, nulle part, aucun signe de l'existence de l'homme : ni fumée, ni aboiement, ni lointaine sonnerie des cloches dans une

église de village.

… Il y avait pourtant une cloche, chez nous, dans la cour du forestier, et elle retentissait tristement. Ses grands coups mesurés semblaient appeler un enterrement ; le lourd sanglot appelait en réalité l'homme égaré dans la forêt dormante.

Dans l'espace découvert tout était désert, tout ignorait l'homme. Aucun travail. La terre ne portait que de l'herbe ; il y avait des fleurs dans les prés, mais jamais le froment n'y jaunissait.

« Il n'y a pas âme qui vive à quarante verstes à la ronde », disait notre vieille *niania*, Nathalia Makarievna, avec une profonde tristesse. Peut-être se trompait-elle sur les quarante verstes.

Quoi qu'il en soit, je ne me souviens pas que quelqu'un se soit jamais égaré, au cours des années, jusqu'à notre coin perdu. Les inspecteurs des Forêts venaient seuls informer mon père des coupes.

J'ai gardé leur souvenir : ils apportaient des lièvres que la niania suspendait et faisait fumer dans l'âtre avant de nous offrir la friandise des forêts… Cette existence d'une jeune famille de forestier livrée à elle-même et qui se sentait perdue tant la brousse était proche, tant les hommes étaient loin, dans une maison abandonnée à l'orée d'une vaste forêt, cette existence était singulière et pleine d'émoi. La « forêt dormante » commençait aussitôt derrière l'écurie. Il n'y avait ni verger, ni jardin.

La cour, entourée d'un enclos de planches, ressemblait à une caisse ; la maison solidement construite en troncs d'arbres, sans revêtement extérieur ni intérieur, disait le souci de se défendre contre le dangereux voisinage de la forêt, avec ses hommes « redoutables » et ses bêtes « sauvages ».

« Nous sommes seuls, tout à fait seuls, dans tout le district. Il y a des brigands dans la forêt… Il y a des vagabonds[*11] dans la forêt… Il y a des ours dans la forêt », disait la niania ; et les deux jeunes serves, Catherine et Douniacha, le répétaient ; et la petite serve de neuf ans, Paracha, le répétait et ma mère avait peur et je croyais ce qu'elles disaient…

Mon père faisait souvent de longues absences : il inspectait la forêt de l'État. Quand il était à la maison, on n'avait plus peur. Il y avait un fusil dans son cabinet. Mais que faire quand il n'était pas là ? Une peur noire, instinctive, s'emparait des petits et des grands. Notre cuisinier, le serf Prokofi, représentait seul la force physique. Contenue le jour, réduite à une vague anxiété, la peur devenait une poignante angoisse dès que survenait la nuit prompte.

Ma mère est craintive à un degré inimaginable et, par contagion, la peur gagne toute la maisonnée. Avant de se coucher, vers 9 heures du soir, elle prend une molle chandelle de suif (la niania les « coulait » elle-même) et parcourt les chambres, suivie des servantes ; elle éclaire les coins avec anxiété. Ne va-t-elle pas découvrir, « sous l'escalier », un inconnu ? Elle regarde sous le divan, sous le lit, surtout sous le lit où le « brigand », armé d'un grand couteau « de cuisine », pourrait le mieux se cacher. Elle est prête à faire un bond en arrière et à pousser dans son épouvante « un cri affreux ». Dans son égoïsme inconscient, elle oblige Catherine à dormir couchée en travers de la porte de la chambre à coucher pour que le brigand ne puisse entrer sans réveiller la servante ; Paracha, qui avait le sommeil profond d'une jeune paysanne, couchait pour les mêmes raisons à peu de distance d'un lit d'enfant. Prokofi, le plus fort et le plus grave, dormait, pour nous rassurer tous, d'un sommeil que rien ne

réussissait à troubler sur un bas flanc au point le plus dangereux, près de la porte d'entrée fermée à clé, au verrou et au crochet. « Il y a des brigands dans la forêt… il y a des vagabonds… Il y a des ours… »

Oui, il y a des ours et la preuve en est qu'une grande fourrure brune avec des pattes est étendue près du large lit de ma mère.

La nuit est pleine d'une vie à nulle autre pareille. Le chat que j'ai tourmenté dans la journée peut me rendre la pareille la nuit. Il peut venir me « planter ses griffes dans la gorge » et m'étouffer de ses petites pattes. La poupée à laquelle j'ai arraché un bras sans le faire exprès et cassé la tête va se ranimer et venir me tourmenter. La peau d'ours va bouger… L'ours va se dresser sur ses pattes… l'ours…

*

« Dieu te préserve d'entrer dans la forêt ! » nous disait la niania Makarievna.

— Dieu vous en préserve ! la forêt dormante est terrible et n'a pas de fin. Entres-y, tu n'en sortiras plus ! Penses-tu te guider sur le soleil ? On n'y voit pas le soleil… Tu crois rentrer et tu t'éloignes, tu t'éloignes !… Tu prends à droite, pensant que c'est le chemin, mais non ! tu prends à gauche, ce n'est pas ça non plus. Tu tournes, tu tournes, jusqu'à perte de force. La nuit vient, la forêt est de plus en plus dense, les arbres y sont énormes. Il y a des fourrés inextricables. Tu te heurtes aux souches, les buissons t'égratignent ; tu ne passeras pas ! Les branches te piquent et te fouettent le visage… Te voici au fond du bois… Et tu arrives à une clairière ; les brigands sont là. Toute une bande et leur ataman, couchés autour d'un feu…

» Tu vas, tu vas… Un grand étonnement te vient. Tu t'arrêtes, tu écoutes… les branches craquent tout à coup, et voici l'ours… »

Une fois seulement, je m'en souviens, je vis la forêt

« dressée comme un mur d'émeraude… »

nullement menaçante, nullement effrayante, sans brigands ni fuyards, sans ours ni égarés périssant dans ses fondrières. C'était le dernier jour où je voyais la forêt dormante ; je lui faisais mes adieux.

*

Ayant quitté la forêt de Mamadychi, nous nous installâmes à demeure dans un village du district de Tiétiouchi, à Khristoforovka. Nous déménageâmes plus tard au village de Nikiforovo où ma mère avait reçu une terre de 520 déciatines, accrue par les acquisitions de mon père. Il y avait là, dans un pauvre pays plat, à une verste d'une rivière, à deux verstes d'un petit bois, deux maisonnettes dans un enclos où ne croissaient que des lilas. Il fallait tout remettre à neuf : la vieille maison du grand-père avait été apportée de Khristoforovka et il fallut attendre un quart de siècle pour avoir de l'ombre dans le jardin que l'on venait de tracer. À Khristoforovka, au contraire, où nous avions passé plus de quatre ans, il y avait un beau vieux jardin. Sans doute dois-je à cette enfance passée d'abord dans la forêt, puis dans un merveilleux jardin et dans un parc, ce besoin de communion avec la nature encore vivant en moi, aujourd'hui, dans toute sa fraîcheur. Il y avait tant de choses passionnantes dans le parc de Khristoforovka et notre société d'enfants était nombreuse. Et nous vivions par nécessité en petite communauté isolée, sans voisins et sans relations avec les paysans du petit village, proche de la maison seigneuriale.

La physionomie de la niania, confuse dans la forêt, se précisa à Khristoforovka. La niania était déjà vieille. « Je vais déjà sur mes soixante-dix », disait-elle. Et ces soixante-dix duraient depuis fort longtemps. Elle n'en sortit pas jusqu'à sa mort ; enfant, adolescente, mariée, j'entendis toujours la niania répéter qu'elle « allait sur ses soixante-dix ». Et comme elle n'avait, semble-t-il, pas de raison de cacher son âge, l'équité oblige à penser qu'elle l'avait oublié.

La niania était une petite vieille très vaillante, très active, qui travaillait inlassablement pour ses maîtres, faisant des confitures, des salaisons, des pâtes de fruits, des boissons d'orge et de millet, des liqueurs, des provisions de fruits, de baies et de champignons pour l'hiver, faisant d'admirables dentelles, tricotant des bas d'une extrême finesse, aux dessins compliqués que nulle belle jeune fille n'eût dédaignés.

Je la vois encore petite, un bas à la main, légèrement courbée, avec ses petits yeux d'un bleu clair et son grand nez surmonté de très vilaines lunettes à monture de cuivre aussi vieilles qu'elle-même.

Quand la « civilisation » se répandit en Russie (ce fut à partir de l'émancipation des serfs), nous persuadâmes tous en chœur la niania de se faire photographier. Elle aimait le bon vieux temps et désapprouvait les innovations, y voyant les œuvres du diable et les signes de la fin prochaine du monde.

Il fallut se donner bien du mal pour la mener chez le photographe. À la minute décisive, la terreur et la gêne lui firent tellement écarquiller les yeux et pincer les lèvres que son portrait devint d'un effet irrésistible.

À vrai dire, la niania n'était pas jolie, mais, quant au passé tout au moins, elle avait son opinion sur ce point. Devenus

grands, nous lui posions parfois cette question indiscrète : « Niania ! Pourquoi ne t'es-tu pas mariée ? » La niania jetait un regard énigmatique au loin, se taisait une minute et répondait sur un ton insignifiant ; « Comme ça ! » Puis s'animant tout à coup, comme à l'idée que nous pourrions attribuer son célibat à une cause qui n'avait pas été la vraie, elle ajoutait : « J'étais pourtant belle : des yeux bleus, des cheveux noirs, d'un noir de goudron, les boucles me tombaient jusque-là ! » – et elle montrait sur sa blouse l'endroit où sa taille eût dû se trouver. « Et j'avais une poitrine, tenez, comme ça ! » et elle écartait largement la main de sa poitrine desséchée. La naïveté de ce dernier geste était si convaincante que nous l'accueillions avec un éclat de rire. La niania, mi-fâchée, murmurait : « Polissons ! » et s'absorbait dans son tricotage. Enfants, nous n'eussions échangé notre niania contre aucune de ces beautés que l'on voit dans les tableaux. C'était un plaisir que de s'asseoir sans cérémonie sur ses genoux, de tapoter son cou de nos mains enfantines ou de lui prendre la tête et de couvrir de baisers tout ce vieux visage, ce front bas, ces joues ridées, ces petits yeux décolorés.

La niania avait une voix si mélodieuse, si bonne ! Je ne me souviens pas de l'avoir entendue chanter. Elle contait seulement. Il me semble qu'elle ne connaissait qu'un conte. Une marâtre changeait son beau-fils détesté en chevreau. Le père, n'en sachant rien, ordonnait d'égorger le chevreau pour un festin. Mais la sœur du tsarévitch, Aléniouchka, sauvait son frère en détruisant le maléfice à la dernière minute quand, déjà, « l'eau bouillait dans les chaudières et l'on aiguisait les grands couteaux… »

Que la niania le contait bien, ce conte ! Nous ne nous lassions pas de l'écouter, sans doute à cause du mélodieux récitatif de

cette voix usée, pleine d'une sincérité et d'une naïveté extraordinaires.

La niania aimait aussi à parler des brigands, des fuyards, des méfaits d'un certain Bykov et des trésors partout cachés sous terre. Les fuyards et les trésors étaient sa grande faiblesse. Dans chaque petit bois, dans chaque ravin, elle voyait des retraites et des cachettes.

Elle avait toujours quelque chose de bon à nous offrir : menthe ou framboise pour chasser les maux de tête ou la tristesse des yeux. Il y avait enfin sa malle jaune, objet de nos rêves. Cette malle s'ouvrait dans les meilleures minutes et l'on voyait alors sous le couvercle, collées à l'intérieur, les images dans lesquelles avaient été enveloppés des bonbons autrefois donnés à la niania. Comme dans la balle d'un colporteur hongrois, il y avait là des étoffes gardées depuis des dizaines d'années, de laine et de coton à fleurettes et autres, données par mon grand-père, ma petite maman, mon oncle et dont nous écoutions volontiers l'histoire. Il y avait des tabatières, des petites boîtes et quantité de ces menues choses que les enfants aiment à examiner pourvu qu'on laisse faire leurs mains et qu'on cède à leur curiosité.

La niania avait été pendant les dix premières années de notre vie la seule créature avec laquelle nous nous fussions sentis libres et qui ne nous eût imposé nulle contrainte. Seule elle nous aimait et nous câlinait à sa façon ; nous pouvions l'aimer et la câliner sans gêne.

Nous étions très sévèrement tenus. Notre père était coléreux, sévère et despotique. Notre mère bonne, douce, mais sans force. Elle ne savait ni nous gâter, ni nous câliner, ni même nous défendre contre le père ; elle ne l'osait pas. Obéissance passive et discipline, telle était la devise du père. Peut-être avait-il été lui-

même élevé ainsi, peut-être le règne du tsar Nicolas I[er] l'avait-il marqué de son empreinte. Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas la vie facile. Lève-toi et couche-toi à heure fixe ; habille-toi et coiffe-toi toujours de même, comme sous un uniforme ; n'oublie pas de saluer officiellement ton père et ta mère en entrant et en sortant ; signe-toi et remercie-les après chaque repas ; ne parle pas à table et attends d'être servi après les adultes. Ne demande jamais rien, n'exige ni que l'on augmente ni que l'on diminue ta portion, ne refuse rien de ce que l'on te donne ; vide ton assiette, même si les mets te dégoûtent ; mange malgré ton dégoût, ne fais pas le difficile, accoutume-toi dès l'enfance à n'être point capricieux. Contente-toi de lait au lieu de thé, et de pain noir au lieu de pain blanc pour ne pas avoir un estomac délicat ; supporte le froid sans te plaindre. Ne touche rien, ne prends rien sans l'avoir demandé et, surtout, ne touche jamais aux objets de ton père ; si tu as cassé ou déplacé quelque chose chez lui, l'orage fera trembler la maison et tu seras puni : mis dans un coin, tiré par les oreilles ou fouetté avec le martinet à trois lanières toujours suspendu dans le cabinet du père. Les punitions infligées par le père étaient impitoyables. La maison tout entière tremblait après le châtiment de mes frères. Aucune bagatelle n'était pardonnée : la règle était de ne rien cacher ; on exigeait de nous une véracité absolue dont la mère nous donnait l'exemple : son cœur se déchirait à la pensée des conséquences de nos fautes, mais aucun trait de notre conduite n'était celé. Si l'on se brûlait les mains, si l'on tombait en jouant, au châtiment naturel, – la douleur, – s'ajoutait le châtiment moral et physique infligé par le père. Il ne battait pas les fillettes, c'est vrai ; il cessa de les battre après avoir failli m'estropier pour m'être montrée capricieuse en traversant la Volga sur un bac pendant un orage. Mais notre sort n'en était pas

meilleur. Nous craignions notre père plus que le feu. Son regard perçant et froid suffisait à nous plonger dans cette horreur morale au sein de laquelle tout châtiment physique infligé par un homme plus débonnaire paraît plus facile à supporter que cette silencieuse sévérité du regard.

La niania était la seule petite lumière, la seule joie, la seule consolation dans cette accablante atmosphère de caserne sans âme. En dehors d'elle, il n'y avait ni liberté, ni personnalité de l'enfant.

Et la pensée qu'elle avait voué son attachement et sa tendresse à trois générations d'enfants me remplit involontairement d'une sorte de ferveur.

Un an après ma sortie de l'Institut, mon père mourut et ma mère alla s'installer au chef-lieu de la province. La niania vint avec nous. Plus tard, quand je partis pour l'étranger, avec ma sœur, quand mes frères entrèrent dans les écoles supérieures, ma mère les suivit à Pétersbourg. On laissa la niania au village, sous le prétexte de surveiller notre bien ; par calcul, en réalité, ne croyant ni pouvoir lui assurer à Pétersbourg le bien-être qu'elle avait à la campagne, ni pouvoir la mener tous les étés à la campagne.

La niania se trouva seule au village, en proie à une grande tristesse. Elle ne nous avait jamais quittés de sa longue vie. Elle habita avec la famille de l'intendant, un homme excellent, d'entre les anciens serfs de mon grand-père, marié à une ancienne serve. Ils avaient une nombreuse famille. Ils considéraient la niania comme leur parente parce qu'elle était la marraine de leurs enfants, – et la marraine est une parente très proche et très respectée aux yeux des simples – ou parce qu'ils avaient tous appartenu au même seigneur. Dès le premier hiver, la niania prit

froid. Fut-elle soignée ? Je n'en sais rien et j'en doute. Va-t-on chercher au village le docteur qui habite à vingt verstes ? La niania tomba donc malade en ne cessant de penser à nous. Elle se levait dans son délire et criait joyeusement avec de grands gestes : « Les maîtres sont arrivés ! Les maîtres sont arrivés ! » Elle se jetait en chemise, pieds nus, vers la porte. On l'obligeait à se recoucher, mais elle résistait, criant : « Allez donc les recevoir ! Pourquoi n'allez-vous pas les recevoir ? Écoutez les clochettes… Ils sont là ! Ils sont là ! – Ils sont là : Les maîtres sont arrivés ! » Elle mourut, ces mots sur les lèvres.

*

D'après mon père, j'étais un bel enfant. C'est pourquoi, à l'opposé de mes parents, qui traitaient tous leurs enfants de même, les étrangers, nos visiteurs me consacraient une attention particulière, me câlinaient, me faisaient de menus présents, s'amusaient de mon bavardage. Ces relations avec les adultes hâtèrent mon développement et me donnèrent parfois une idée de moi-même qui n'était pas de mon âge.

Une jeune sœur de ma mère, Elisabeth Khristoforovna, qui venait de sortir de l'Institut de Kazan, étant apparue parmi nous, des officiers du régiment cantonné à Tiétiouchi se mirent à nous fréquenter. L'un d'entre eux, Ergolski, se montra plein d'attention pour moi, – j'avais neuf ans – et je m'imaginai avoir des droits particuliers sur lui. Les yeux sagaces de l'enfant que j'étais ne tardèrent pas à remarquer qu'il vouait une attention plus grande encore à ma jeune tante. Je fus jalouse et, me trouvant un jour en tête à tête avec l'officier sur la terrasse donnant sur le jardin, j'éclatai en reproches véhéments et je fis à Ergolski ce qu'on appelle une scène.

Le plus curieux, c'est qu'il la prit au sérieux et se mit à me rassurer.

Notre mère nous faisait rarement la lecture à haute voix. Elle nous lut pourtant une fois une histoire dans laquelle il était question d'un ancien tsar de Moscou, Mikhail Féodorovitch ou Alexis Mikhailovitch, je ne m'en souviens plus. Quand venait pour le tsar le moment de se marier, nous lisait ma mère, les gens de la terre russe, les nobles, étaient invités à conduire leurs filles à Moscou. Le tsar choisissait la plus belle. Les trames et les intrigues qui se nouaient autour de ce choix étaient décrites plus loin ; la tresse d'une belle jeune fille avait été si serrée par des mains malveillantes que la pauvrette tomba en syncope, perdant ainsi ses chances de devenir tsarine.

« Quand le tsar voudra se marier, sans doute me conduira-t-on, moi aussi, à Moscou, pensais-je. Et peut-être serai-je choisie entre toutes. Je serai tsarine !… Je couvrirai ma niania d'argent et d'or ; je porterai des brillants et des rubis. »

Je ne sais pas ce qui serait arrivé si l'on m'avait envoyée à l'Institut Smolny qui avait la réputation d'un établissement d'éducation du grand monde : mais j'entrai à l'Institut Rodion, de Kazan, à l'époque où se produisaient justement d'heureux changements dans la tendance générale de l'éducation. Et mes rêves enfantins de couronne d'or et de cour brillante s'éteignirent brusquement, sans la moindre intervention extérieure, dans l'atmosphère simple, presque monacale, de cet institut.

La vie devait d'ailleurs justifier d'une façon très particulière l'attente de l'enfant ; si je ne fus pas tsarine, j'eus tout de même « une royauté ».

À la forteresse de Schlüsselbourg où nous n'étions que deux femmes, – Volkenstein et moi, – nos camarades, adoucissant par

leur affection la misère de notre existence, nous appelèrent « les reines ». Mais au lieu de porter la pourpre et l'hermine, je portais un sarreau gris avec un losange jaune dans le dos.

*

J'étais une enfant très vive, capable, espiègle et batailleuse qui vexait souvent son frère et sa sœur. Quand je me battais avec eux et que l'on m'arrachait à la mêlée, je me roulais sur le plancher, criant, au dire de la niania : « je veux me battre ! »

Je n'aimais pas jouer à la poupée. J'appris insensiblement, en jouant, à lire et à écrire, je ne me souviens pas à quel âge. Je me souviens seulement que j'écrivis à Khristoforovka, agenouillée sur une chaise pour me hausser jusqu'à ma table, une lettre en gros caractères d'imprimerie, ma première lettre, sans doute, à ma tante demeurée à Mamadychi. Je devais avoir sept ans.

Jusqu'à mon entrée à l'Institut, ma mère qui devait exercer une si grande influence sur moi, à une époque ultérieure de mon développement, ne nous consacra que fort peu de temps. Sans doute était-ce à cause de ses grossesses fréquentes, de ses accouchements, de l'allaitement. J'avais dix ans quand naquit ma sœur cadette Olga, sixième enfant. Nous ne connaissions que la discipline du père, mais elle ne concernait que la vie extérieure. Nous la ressentions surtout matin et soir, dans les inévitables rencontres des repas. Le reste du temps et jusqu'à la révélation des espièglerie les plus graves, nous étions livrés à nous-mêmes.

Ainsi nos parents restaient distants. Il n'y avait rien dans nos relations de cette intimité qui embellit l'enfance. Mais nous aimions notre mère. Nous nous disputions sans cesse, ma sœur et moi, une place auprès d'elle. Nous aimions surtout, en l'absence du père, dormir avec maman dans le grand lit en bois du temps

de notre grand-père. On se sentait si bien sous la couverture en piqué, où l'on se blottissait d'un bond, après avoir sauté de la peau d'ours sur le lit. Il y avait dans l'angle de la chambre à coucher une armoire couverte d'icônes : Jésus, Saint-Nicolas, Saint Serge le Thaumaturge, d'autres saints en chasubles d'argent et d'or, et la Vierge couverte de perles. Une lampe pendait du plafond et la petite flamme, jetant dans la chambre une faible lumière, était rassurante et caressante. Ma mère tardait à se coucher : debout devant les icônes, elle priait. Puis elle tombait sur les genoux et, les yeux levés vers les saintes images, priait encore avec ardeur, presque avec passion, en murmurant des mots insaisissables… Je m'endormais en contemplant la chère silhouette qui adressait au ciel son murmure mystérieux.

*

Je me souviens d'un crépuscule où, nous ayant rassemblés tous dans une chambre, ma mère nous dit d'une voix grave : « On nous amène aujourd'hui une fillette qui va vivre avec nous. Elle est très malheureuse : vous courez tous, mais elle a perdu ses jambes depuis qu'elle a eu la fièvre chaude. Elle ne peut que se traîner. Ne pensez pas à rire d'elle, vous verrez comme elle est bonne et intelligente. »

Un épisode, qui devait me laisser à jamais dans l'âme une trace pénible, s'était produit peu de temps auparavant.

Il y avait, dans une large chambre basse, que l'on appelait depuis les temps de mon grand-père la chambre des jeunes filles, parce que les jeunes serves y brodaient sur le métier, une grande malle couverte de lamelles de fer et toujours fermée au cadenas. On y gardait de vieilles choses rarement employées. Notre mère l'ouvrit une fois. Nous tournions autour d'elle, ma sœur et moi,

regardant toutes choses, touchant les dentelles et les rubans, admirant les coupes et les salières en argent. Le cadenas nous intéressa par-dessus tout. Il avait la forme d'un lion, d'un lion véritable avec une crinière et une queue. Il passa de mains en mains. Quand ma mère voulut fermer la malle, le cadenas ne se fermait plus.

« – Qui a cassé le cadenas ? demanda ma mère.

» – Pas moi, pas moi !

» – Mais quelqu'un l'a cassé ?

» – Lydenka l'a tenu la dernière », dis-je.

Sans plus y réfléchir, ma mère donna à Lydenka une paire de claques. Lydenka se mit à crier et j'eus honte : je n'eus pas pitié, j'eus honte. Peut-être étais-je la coupable ? ma sœur était punie parce que je l'avais désignée… Sans doute ma sœur a-t-elle depuis longtemps oublié cette histoire demeurée obscure. Nous avions sept et cinq ans. Mais cette honte, *la première honte de ma vie,* je n'ai pas pu l'oublier.

*

Le servage ne m'a laissé que le souvenir d'un épisode sérieux dans la forêt : toute la maisonnée, à commencer par ma mère et la niania pour finir par la petite serve Paracha, éprouva une angoisse singulière. Le père était absent, on attendait son retour avec inquiétude. On chuchotait et mon ouïe d'enfant saisit ces mots : « Prokofi sera battu à l'écurie. » On ne disait pas pourquoi, à moins que je ne m'en souvienne plus. Peut-être était-ce après la fugue de trois jours de Prokofi. La cloche avait sonné mornement, longuement, dans la cour, l'appelant en vain. On raconta qu'il s'était écarté dans la forêt et qu'une vache, égarée elle aussi, mais conduite par son instinct, l'avait mis sur le

chemin du retour. Je ne sais s'il n'avait pas tenté de fuir pour devenir un homme libre. Je ne me souviens pas de la fin de cette malheureuse histoire.

L'abolition du servage ne se traduisit à la maison que par le départ de deux femmes de chambre, Douniacha et Katia, qui, au grand chagrin de ma mère, ne voulurent pas servir davantage et se marièrent bientôt. Paracha resta chez nous parce qu'elle était orpheline ; quant à la niania, elle avait été affranchie depuis longtemps, du temps de mon grand-père, et ne tenait à nous que par l'affection.

Je voyais souvent des groupes de moujiks dans le corridor de notre demeure et dans le cabinet de mon père ; j'entendais souvent sa voix tonnante, quand, en sa qualité de juge-arbitre, il réglait des affaires avec les paysans. Je ne m'intéressais pas à ces affaires. Il y avait tant d'autres choses attirantes à la campagne : il y avait les livres, la société de notre mère, les excursions dans la forêt, les bains, la pêche… On ne nous accordait que six semaines de vacances par an. Et ces semaines passaient si vite qu'à peine étions-nous arrivés, il nous fallait déjà repartir pour l'Institut.

À table et dans les rencontres familiales des soirées d'été, notre père n'aimait pas à parler des choses de sa profession. Une fois seulement mon père m'étonna, à l'époque où Garibaldi et les articles du publiciste Demert l'enthousiasmaient en prononçant ces mémorables paroles : « Si les paysans n'avaient pas été affranchis et s'ils s'étaient révoltés, je me serais mis à leur tête. »

Je sus plus tard qu'il veillait avec probité aux intérêts des paysans. Cependant il parlait avec irritation des « mauvaises têtes » qui disaient au peuple que la « liberté » proclamée par le manifeste impérial n'était pas une liberté véritable et qu'une autre

ère de liberté viendrait quand *toute* la terre des propriétaires fonciers passerait aux paysans sans le moindre rachat.

*1. Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur et se trouvent en fin de volume.

II

L'institut

En 1860, comme j'atteignais mes huit ans, on prit une gouvernante pour les trois aînés d'entre nous.

Ma mère avait fait un voyage avec moi à Sviajsk, en pèlerinage, je crois, et elle avait vu là, chez des parents, les résultats de l'action pédagogique de ma future éducatrice, Nadejda Dimitrievna Rousskaia. La petite Julia, d'un an plus âgée que moi, jouait du piano, parlait français, dansait le *Boléro* et la *Cachucha*. Que pouvait-on désirer de mieux ? Nadejda Dimitrievna quitta nos parents, à leur grand déplaisir, et s'installa chez nous à Khristoforovka.

Elle avait vingt-six ans ou un peu plus. Blanche, grasse, et le teint vif, elle s'habillait négligemment, portait les cheveux coupés légèrement bouclés ; elle boitait et ne se séparait pas d'un petit caniche noir. Elle se mit tout de suite à nous enseigner le français et la danse ; elle me donna aussi des leçons de musique. Les danses nous tourmentaient passablement, ma sœur Lydie et moi ; nous finîmes pourtant par pouvoir danser la « russe » et récolter ainsi des lauriers, devant les invités, à Titiouchi, dans la maison de grand-père.

J'apprenais volontiers la musique parce que j'aimais apprendre en général. Je faisais avec ponctualité mes deux heures de gammes. Mes petits doigts ne pouvant pas atteindre l'octave, Nadejda Dimitrievna s'approchait la nuit de mon lit, à la lueur d'une bougie, me prenait la main et se mettait à étirer mes doigts ; je me réveillais naturellement, mais, résignée à l'inévitable, je restais immobile, feignant de dormir, les yeux clos afin de ne pas « chasser le sommeil ».

L'enseignement du français allait beaucoup plus mal. À peine avions-nous appris quelques dizaines de mots français que Nadejda Dimitrievna exigea que nous ne parlions que français entre nous et institua, pour l'usage du russe, un châtiment humiliant. Elle découpa un morceau de carton en forme de longue langue, le recouvrit de papier rose et l'attacha à un ruban. Celui qui parlait russe devait porter cet ornement. Nous nous efforcions de nous taire et nous nous surveillions les uns les autres afin de nous passer au plus vite la « langue rouge ».

Nadejda Dimitrievna était assez inventive sur le chapitre des châtiments. Elle punissait la distraction, l'espièglerie, l'ignorance en coiffant le coupable d'un bonnet d'âne. On se figure les sentiments que cette éducatrice excitait en nous. Nous ne pouvions pas la sentir et la niania partageait notre aversion. La niania nous débarrassa d'ailleurs de Nadejda Dimitrievna, car nous n'eussions jamais osé protester. Chose étonnante, pendant une année entière ni ma mère ni mon père n'avaient pénétré dans la chambre d'étude et ne s'étaient enquis de nos occupations ; ils ne nous avaient jamais vus portant la langue rouge ou coiffés du bonnet d'âne. Nadejda Dimitrievna m'épargnait car j'étais l'aînée, j'apprenais bien, j'étais celle dont il fallait faire valoir le succès. Je la voyais souvent injuste envers ma sœur et mon frère, mais mon

père et ma mère étaient si distants, qu'il fallait en tout se contenir. La niania s'enhardit enfin et se plaignit de la gouvernante. Nous en fûmes débarrassés après avoir vécu un an sous son autorité.

Ma tante Lisa quitta à cette époque l'Institut et je lui fus confiée. C'était une typique pensionnaire d'autrefois : naïve, assez enthousiaste et tout à fait dépourvue d'idées. Elle était devenue coquette à l'Institut ; pendant les leçons, elle se mettait devant la glace pour édifier longuement, de sa belle chevelure, la large coiffure compliquée qui était à la mode ; ou, munie de tout un attirail de ciseaux et de limes, elle soignait les ongles en amande de ses petites mains. Les visites des officiers, les promenades avec eux, les spectacles de salon, les pique-niques lui prenaient beaucoup de temps ; puis elle se fiança et l'on appela pour nous, de Moscou, une autre gouvernante. C'était une jeune fille qui rougissait facilement, récemment sortie de l'orphelinat de Moscou, Véra Ivanovna Malinina. Bonne et câline, elle se fit tout de suite aimer de tout le monde, se montra capable et me prépara pour l'Institut Rodion, de Kazan.

*

J'entrai à l'Institut en 1863 en qualité de boursière. J'avais onze ans et j'étais assez préparée pour entrer en cinquième au lieu de commencer, comme il est de règle, par la septième classe. On fit donc une exception en ma faveur et j'entrai en sixième, où je fus tout de suite la première élève. Position que je gardai plus tard en cinquième. Je la perdis en quatrième. Accoutumée à tout apprendre avec facilité, j'avais cessé de travailler et je ne fus plus que troisième et même quatrième dans ma classe l'année suivante. C'est à quinze ans que je me ressaisis : il me restait deux

ans pour finir mes études. Je ne pensais déjà plus à devenir dame de cour, mais les maîtres, surtout ceux de littérature, d'histoire et de géographie, me distinguaient si bien que j'entendais que la première place me revint.

Personne ne m'avait jamais recommandé l'application. Un jour pourtant, en cinquième classe, comme j'avais reçu une mauvaise note de langue russe, la directrice Suzanne Alexandrovna me prit par la main, me dit : « Tu as reçu une mauvaise note, tu dois être malade », et me conduisit pour vingt-quatre heures au lazaret. On m'y coucha. La surveillante Anossova, que nous n'aimions pas à cause de son grand nez, me mit à la diète et me gorgea de thé, de tilleul : je pris ce thé en horreur.

Je résolus donc d'étudier. Mais une de nos institutrices, – on disait des « dames de classe » – Praskovia Alexandrovna Tchernooussova, me donnait sans cesse des mauvaises notes de conduite et l'on sait que la conduite a, dans les instituts, une grosse importance. L'élève qui encourt un blâme et perd 1 point sur 12 dans les deux dernières années d'études n'a plus droit à une récompense à la sortie. Or, des petits malentendus se produisaient sans cesse entre Tchernooussova et moi. Elle m'avait d'abord traitée en favorite, ce qui m'avait tourmentée comme une injustice envers les autres. L'attitude de mes parents envers les enfants avait développé en moi le sentiment et le besoin de justice. Toutes mes espièglerie m'étaient maintenant pardonnées : « Figner est une enfant très vive, c'est du vif-argent ! » disait Tchernooussova.

Ces bonnes relations avec la maîtresse prirent fin. Des conflits se produisirent. Il arriva, deux ans avant la sortie que Tchernooussova dit dans une circonstance où c'était tout à fait

incompréhensible : « Figner sert les uns et les autres. » Je me fâchai et répondis par une phrase tout aussi peu fondée. « Vous en jugez d'après vous-même. » La rupture fut complète, la maîtresse se plaignit et la directrice me blâma en présence de toutes les élèves.

Mes compagnes affirmaient que Tchernooussova me jalousait à l'égard d'une élève des classes supérieures, Olga Sidorova, que « j'adorais » selon l'expression consacrée à l'Institut. Sidorova, fille d'un collègue de mon père, était d'une grande beauté et se distinguait par une mémoire étonnante. Elle apprenait très bien, mais, quoique dépassant toutes ses camarades de classe, ne recevait pas de récompense. Les autorités avaient d'elle une mauvaise opinion parce que, seule dans l'établissement, elle avait été touchée par les idées nouvelles. Ayant lu Pissarev[2] dont aucune d'entre nous ne savait rien, elle se passionnait pour les sciences naturelles ; à la mort de Pissarev, elle se mit à dire que le gouvernement l'avait fait noyer. Elle lisait pendant les vacances *La Cloche*[3] que son père cachait, à l'entendre, sous son matelas ; à confesse, elle dit tout carrément au prêtre, – chose inouïe ! – ne pas croire en Dieu.

Sidorova était mon aînée de deux classes. Ce qu'elle me disait de Herzen, de Pissarev et du gouvernement ne m'intéressait pas. Mais il me plaisait de me promener avec elle le soir dans le corridor, de la servir, de l'admirer. Je faisais des sottises par jalousie envers celles d'entre nos camarades qui bénéficiaient de son attention ; et je lui attirais des ennuis ; elle exerçait sur moi la séduction d'une personnalité originale et forte. Nous restâmes en correspondance pendant deux ans, après sa sortie de l'Institut. Elle mourut d'une pneumonie à dix-neuf ans.

Que ce soit par suite de mon affection pour Sidorova ou pour tout autre raison, Tchernooussova me chercha querelle pendant trois ans, jusqu'au jour où elle m'invita chez elle à l'improviste et me dit : « Je suis fatiguée de lutter avec vous pour l'influence sur la classe. Faisons la paix. » Ces mots m'étonnèrent tellement que je ne sus que répondre : je n'avais pas eu conscience d'une lutte entre nous et encore pour l'influence sur la classe ! Et c'était cette forte, cette intelligente Tchernooussova qui me tenait ce langage, à moi, une gamine !

Tchernooussova me donna de bonnes notes pour tout le temps écoulé et continua à m'en donner bien que ma conduite n'eût point varié. Fidèle à ma résolution, j'étais attentive aux leçons, je redevins la première et je sortis de l'Institut avec la médaille d'or dont j'avais rêvé dans mon enfance.

*

Que m'avaient donné les six années passées à l'Institut ? Une certaine discipline morale, le sentiment et le besoin de la camaraderie, la régularité de l'enseignement et l'emploi régulier de la journée m'avaient habituée à une règle de vie. Mais quant à l'instruction et surtout au développement intellectuel, ces années m'avaient été de peu de profit. Elles avaient plutôt entravé mon développement spirituel, pour ne point parler du mal causé par l'isolement artificiel de la vie et des hommes.

Le corps enseignant était, en général, au-dessous de sa tâche. Le professeur de l'Académie de théologie, Porfiriev, qui nous enseignait les belles lettres russes et étrangères était le meilleur de nos maîtres. Très bon, son cours de littérature, mais ne dépassant pas les années 1840-50[4]. Il ne nous parlait ni de Bélinski[5], ni à plus forte raison des critiques plus récents ; il ne

nous parlait pas même des auteurs contemporains. Nous ne connaissions de Tourgueniev qu'une nouvelle, *Moumou,* qu'on nous avait fait analyser.

Le professeur de l'Académie de théologie, Znamenski, chargé de nous enseigner l'histoire, nous entretint, une année durant, de la seule mythologie des Grecs et des Romains et de l'histoire de la Perse et de Babylone. Les temps modernes nous étaient enseignés d'après Ilovaïski[6].

Dans les classes supérieures, le professeur de géographie Kniese enseignait bien. Les autres maîtres ne valent point qu'on en parle. Il me suffira de dire que Levandovski, qui nous faisait les cours de zoologie et de botanique, ne nous montra pas de squelette, ne nous montra pas un seul animal empaillé, pas une seule plante ! Nous ne jetâmes jamais un coup d'œil dans un microscope. Nous n'avions pas la moindre idée de la cellule et des tissus.

Les professeurs de physique et de minéralogie auraient pu nous apprendre quelque chose, mais ils ne disposaient que d'une heure par semaine.

En revanche, on nous infligea quatre années de calligraphie. On nous enseigna pendant sept ans le dessin, sans que le moindre talent se manifestât parmi nous. Nous ne respections pas le maître de dessin. On ne faisait rien dans sa classe, mais il donnait de bonnes notes à tout le monde.

Les cours de chant et de musique étaient facultatifs et payés à part.

Le soir, après les classes, nous préparions les leçons du lendemain. Les compositions et les extraits à recopier sur divers sujets nous prenaient beaucoup de temps. À l'exception du manuel d'histoire d'Ilovaïski, il n'y avait pas de livres. Nous

apprenions d'après les cours. Deux ou trois des meilleures élèves étaient tenues de prendre des notes en recourant à toutes les abréviations possibles. Nous reconstitutions ensuite la leçon, demeurant souvent interloquées devant quelque abréviation énigmatique. La mémoire et l'imagination aidant, nous rédigions un texte général que toutes les élèves devaient recopier dans leurs cahiers.

Ajoutez que le pope nous donnait à recopier un gros cahier de *Lithurgie* et un autre de *Morale chrétienne*.

Nous étions surchargées par ce travail, entièrement inutile, d'écriture et de copie. Nous n'avions de repos que pendant les récréations, dont l'une durait une heure et l'autre deux.

L'été, nous nous promenions parfois dans le jardin de l'Institut où il y avait une allée de vieux tilleuls et un ravin qui nous faisait peur ; l'hiver, on nous faisait sortir une fois ou deux. Nous n'avions pas de vêtements chauds, nous étions vêtues de légères capotes ouatées. Nous ne faisions pas d'exercices physiques, à moins de considérer comme tels les danses : une heure par semaine. Nous grandissions anémiques et débiles.

La lecture n'était pas encouragée. Personne ne nous la recommanda au cours de longues années. Mes camarades de classe, à l'exception de trois ou quatre, ne lisaient que leurs cahiers d'études.

Le soir, mon travail fini, je soulevais doucement mon pupitre pour lire à la dérobée. Je lisais encore au dortoir. J'étais la seule à veiller. Nous n'avions pas de chandelle. Les grands dortoirs n'étaient éclairés que par une faible veilleuse faite d'une chandelle de suif plongée dans un grand récipient en cuivre plein d'eau. Mais dans l'angle du dortoir des trois grandes classes, il y avait un guéridon portant l'image du Christ. Notre ferveur

allumait là une petite lampe ; nous payions l'huile de notre argent de poche et, quand elle faisait défaut, je la remplaçais par de l'huile de ricin.

Une petite vieille très sévère, bonnet noir et robe noire, Maria Grigorievna, aux yeux d'un noir brûlant et dont les traits gardaient l'empreinte d'une grande beauté, nous veillait la nuit. Avait-elle à se faire pardonner des péchés de jeunesse, était-elle de nature pieuse ? Je ne sais, mais elle priait des nuits entières dans la chambre où se trouvait son lit de surveillante. Mettant le zèle religieux de la petite mégère à profit, je m'installais à genoux devant notre guéridon et je me mettais à lire.

De temps à autre Maria Grigorievna interrompait ses prières et passait dans les dortoirs. Dès que j'entendais son pas feutré, je me mettais à frapper le sol de mon front et je ne cessais pas mes dévotions tant que je la sentais derrière moi. Elle attendait un moment, un assez long moment parfois, et voyant que je n'en finissais plus, s'en allait ; je reprenais alors la lecture du livre caché sous le guéridon. Je lisais surtout des romans anglais que se procuraient deux de mes amies dont les parents vivaient à Kazan.

Il y avait une bibliothèque à l'Institut, mais nous n'en voyions jamais les livres. La clef de l'armoire était gardée par l'Inspecteur Kovalski, recteur de l'Université, qui se montrait rarement.

*

Je dus tout mon développement intellectuel de ces années aux lectures que je faisais en vacances sous la direction de ma mère.

J'avais douze ans quand elle me donna à lire une courte nouvelle d'un écrivain depuis longtemps oublié, peu connu du reste de son vivant, Theoktiste Tolstoï, *La Maladie de la Volonté*.

Cette lecture m'étonna : pourquoi l'auteur avait-il donné à sa nouvelle un titre aussi singulier ? Pourquoi appelait-il *Maladie* l'aspiration du héros à la vérité, son dégoût du mensonge, devenu la cause de ses souffrances et de ses malheurs, la cause de sa rupture avec son ami puis avec la jeune fille aimée ? Il agit comme il faut agir, pensai-je. Quelle maladie de la volonté y avait-il là ? Je confiai mon étonnement à ma mère, qui m'expliqua qu'il fallait naturellement dire toujours la vérité et l'exiger d'autrui ; mais que, dans des cas de peu d'importance, on ne pouvait pas se montrer aussi sévère que ce jeune homme envers les écarts de la vérité. On ne pouvait pas rompre avec les gens parce qu'ils s'étaient permis un mensonge innocent et insignifiant : ou l'homme risquerait d'en arriver à la solitude et de devenir aussi malheureux que le héros de Tolstoï ; son amour exagéré de la vérité revêtait déjà, d'après ma mère, la forme d'une maladie. Cette explication, qui me laissa mécontente et attristée, diminua ma mère à mes yeux.

Un an plus tard, l'oncle Kouprianov me permit d'emporter à l'Institut deux gros volumes d'une revue qui publiait les romans de Spielhagen et notamment *L'Homme seul ne fait pas la guerre*. Ce roman me fit une impression ineffaçable. Je compris très bien le caractère des personnages et la nature sociale de l'œuvre : les aspirations généreuses de Sylvie et de Léo, la médiocrité du milieu bourgeois auquel Léo demandait par erreur son appui. Aucun roman n'élargit autant que celui-ci mon horizon. Il mit en présence devant moi deux camps nettement opposés : dans l'un se situaient les buts élevés, la lutte et la souffrance ; dans l'autre, la médiocrité, contente d'elle-même, le vide et les vaines dorures de la vie. Le jugement que je portais sur ce livre, à treize ans, était

si juste que lorsqu'il m'arriva de le relire, de longues années plus tard, je n'eus pas à modifier mon appréciation.

La personnalité se forme de coutume sous l'influence d'apports à peu près insaisissables faits par les hommes, les livres et la vie. Mais il arrive que l'un de ces éléments marque profondément l'âme et y pose les fondements d'une personnalité nouvelle.

Ce fondement fut posé dans mon développement par le poème de Nékrassov[7], *Sacha,* que Porfiriev me fit analyser. En voici le sujet : Un homme intelligent, instruit et expérimenté est amené par les circonstances à quitter la capitale pour un village perdu. Il rencontre là, dans la famille patriarcale d'un propriétaire, une jeune fille qui n'a encore été touchée par aucune idée. Il la forme, il l'entretient longuement du devoir social, et du travail pour le peuple. Des aspirations idéalistes naissent dans l'âme de Sacha. Mais quand, peu d'années plus tard, elle retrouve son maître, il la déçoit. Sacha, arrivée à sa maturité intellectuelle et morale, découvre le véritable Agarine, un vain bavard qui « va par le monde, cherchant une œuvre trop grande à accomplir », et se bornant à agiter de grands mots. Sacha voit l'écart entre la parole et les actes de son héros ; elle s'écarte, déçue, de l'homme qui a éveillé son esprit.

Ce poème me fit penser comme je n'avais encore jamais pensé dans les quinze premières années de ma vie.

Accorder les actes et les paroles, exiger d'autrui l'accord des actes et des paroles, voilà ce qu'il m'enseignait. Ce devait être la devise de ma vie.

III

Premiers contacts avec la vie

Je sortis en 1869 de l'Institut. J'étais une jeune fille gaie, vive et rieuse, de complexion délicate à première vue, mais saine de corps et d'esprit, nullement débilitée par six années d'internat, qui ne connaissait la vie et les hommes que par les romans.

Mes parents demeuraient à la campagne et je me retrouvai, à la sortie de l'Institut, dans le milieu que j'avais connu pendant les vacances. La tranquillité et la simplicité de la vie disposaient au sérieux.

Dès l'Institut, une influence s'était exercée sur moi dans ce sens. Je devais à ma maîtresse, l'intelligente et énergique Tchernooussova, d'avoir entendu quelques mots qui devaient à jamais rester gravés dans ma mémoire. Blâmant un jour la paresse d'une élève, Tchernooussova lui dit devant moi, en appuyant sur ses mots : « Vous croyez que vos études finiront à la sortie de l'Institut. Vous vous trompez. Les études ne finissent jamais. Il faut apprendre toute sa vie, jusqu'au tombeau. » J'entendais, pour la première fois, cette vérité d'apparence banale. Ce fut une lueur dans mon esprit. Je n'oubliai jamais ces mots.

Le milieu environnant n'avait pas changé depuis des années : nous n'avions presque pas de connaissances parmi les propriétaires voisins ; les jeunes gens de mon âge faisaient presque entièrement défaut dans le district ; nous n'avions de rapports fréquents qu'avec deux familles parentes : celle de mon oncle P. C. Kouprianov et les époux Golovni. C'était tout. Mais ces gens étaient d'une bonne tête au-dessus du milieu social. C'étaient des « réalistes pensants » (terme qui n'existait pas encore dans mon vocabulaire), des libéraux-démocrates, comme on devait dire plus tard. Ils n'étaient pas socialistes et ne parlaient jamais de socialisme. Ils n'étaient pas républicains, bien que louant l'organisation politique de la Suisse et des États-Unis et bien qu'ils m'eussent recommandé deux ouvrages de Dickson, *La Suisse et les Suisses, L'Amérique et les Américains,* dont la lecture me passionnait. Ils ne se demandaient jamais comment établir en Russie des institutions semblables et j'étais si arriérée que cette question ne se présentait pas à mon esprit.

Admirateurs de Pissarev, ils cotaient très haut les sciences naturelles et je lus sur leurs conseils Darwin, Lyell, Luys, Vogt et les articles de vulgarisation de Pissarev. Faute de préparation, bien des choses restèrent obscures pour moi dans ces ouvrages.

Dépourvus de préjugés religieux et sociaux, mon oncle et Golovni étaient partisans de l'instruction publique, du travail et du salaire individuel, de l'égalité des femmes et de mœurs modestes. Mon oncle, le plus instruit, se moquait souvent de mes bijoux en or et de mes robes à la mode. « Voyons un peu, disait-il, petite Véra, combien de pouds[8] de froment pendent à tes oreilles sous la forme de boucles ? » Le calcul révélait que mes boucles d'oreilles valaient bien 50 pouds de froment, ou encore : « Combien de pouds d'avoine te vêtent sous la forme de cette

étoffe ? » Présumant que l'Institut m'avait donné le désir de briller et d'être riche, mes proches disaient souvent que j'épouserais sûrement un riche vieillard. Je crois qu'ils n'eurent pas de moi, dans les premiers temps, une très haute opinion. Je surpris ainsi une conversation peu flatteuse qui me causa un grand chagrin. Je m'étais réveillée très tard, par une nuit d'été. La maison dormait, mais on parlait encore sur le balcon. Deux de nos parentes parlaient de moi et de ma sœur Lydie ; « Lydenka aura une personnalité profonde, elle sera quelqu'un, disait-on de ma sœur. Quant à Véra, c'est une jolie poupée. Elle ressemble à la jolie petite lampe framboise suspendue dans le coin de sa chambre, jolie à l'extérieur, vide du côté du mur. » Je pleurai, le visage enfoui dans le coussin. Léonide Andréiev n'avait pas encore révélé « la honte d'être bon », et je me demandai dans les larmes comment devenir bonne.

Mon oncle avait une situation en vue parmi les membres du *Zemstvo*[9]. Il jouissait, en sa qualité de juge de paix, de l'estime générale. Grâce à lui on parlait souvent, dans le cercle de famille, des intérêts généraux, des relations sociales, en soulignant le devoir de vivre non pour soi et pour les siens, mais aussi pour la société. À la sortie de l'Institut, mon esprit était un terrain vierge mais tel que le respect de la science et l'aspiration à l'activité sociale pouvaient y germer.

Ils germèrent. L'entourage en avait, tantôt intentionnellement, tantôt sans le savoir, jeté la semence.

*

J'avais douze ans et j'étais en cinquième quand s'était produite, dans la famille Golovni, une catastrophe qui en modifia profondément l'existence. Mécislas Félicianovitch Golovnia,

Polonais d'origine, avait grandi et vécu en Russie tandis que toute sa famille, sa mère, sa sœur, son frère, propriétaires fonciers dans le royaume de Pologne, résidaient à Varsovie. Mêlés à l'insurrection de 1863-64, ils furent arrêtés et exilés à l'intérieur de la Russie. Leurs biens furent confisqués. Les gendarmes se souvinrent alors de Mécislas Félicianovitch, qui exerçait la fonction d'inspecteur des Forêts, dans le district de Tiétiouchi et avait épousé ma tante Elisabeth Khristoforovna Kouprianova. Les jeunes mariés s'étaient très agréablement installés, à Zoubarevka, dans la belle résidence d'un propriétaire foncier habitant Pétersbourg. Ils semblaient devoir couler dans le calme des jours heureux. Les gendarmes survinrent à l'improviste par une nuit noire, perquisitionnèrent, saisirent la correspondance et emmenèrent Golovni à Kazan. Cet événement, inouï dans nos campagnes perdues, fit sensation ; ma tante, enceinte de son premier enfant, se trouva au désespoir. Golovni passa trois mois dans une forteresse, après quoi il fut remis en liberté avec défense de servir dans l'Administration ou de remplir des fonctions électives. La situation du jeune ménage devint critique. Mécislas Félicianovitch était accoutumé au confort. Ma tante, éduquée à l'Institut qu'elle n'avait même pas quitté à l'époque des vacances, était coquette et naïve. Ils se trouvèrent sans ressources ni possibilités de travail. Un riche propriétaire, d'une avarice anecdotique, le vieux Kramer, les tira d'affaire en offrant à Golovni d'administrer son bien puis de l'acquérir dans des conditions assez avantageuses. Les Golovni se mirent courageusement au travail, écartant de propos délibéré tout ce qui pouvait rappeler la vie des seigneurs. Mécislas Félicianovitch devint un véritable « planteur », comme je l'appelai par plaisanterie. Vêtu de grosse toile, hâlé, il passait l'été des journées

entières dans les champs ; ma tante, qui avait été sentimentale et délicate, devint une ménagère capable de tout faire elle-même. La révolution morale qui s'accomplit en eux sous mes yeux exerça sur moi une grande influence psychologique ; ils avaient si vaillamment renoncé, sans se plaindre, à toutes les conventions et à tous les avantages de leur existence antérieure et ils vivaient si laborieusement, si modestement, qu'il n'était pas possible, connaissant leur passé, de ne pas les admirer.

Ils firent toujours preuve envers moi d'une chaude affection. Parfois, quand j'étais assise à la fenêtre, chez eux, au soleil de mon dix-huitième printemps, Mécislas Félicianovitch me jetait un coup d'œil et se mettait à déclamer les vers de Nékrassov :

Pourquoi regardes-tu la route d'un œil avide ?
Ton mari acariâtre te battra,
Ta belle-mère despotique te courbera,

comme pour m'avertir du destin coutumier de la femme, accablée par les enfants et par le ménage. Déjà des idées s'éveillaient en moi. Je n'osais pas répondre, mais je me redressais intérieurement et je me disais : « Non je ne m'enliserai pas dans les futilités de la vie quotidienne. »

C'est dans cette période d'éveil que naquirent mes premières sympathies pour la Pologne. Un des médecins du district, Sventitski, était Polonais. C'était un homme habile dans sa profession, pas bête, sociable et de bonne humeur. Il nous visitait avec sa jeune femme, également Polonaise ; ce ménage, les Kouprianov et les Golovni se trouvaient parfois réunis chez nous les soirs d'été. L'entretien roulait, au crépuscule, avant l'heure des cartes, sur la Pologne et la répression de l'insurrection. Sventitski

tirait de sa poche une photographie de Mouraviev le Pendeur, tête de bouledogue ; Golov-ni montrait les portraits de ses sœurs en costume national. On se moquait de l'officier de gendarmerie de Tiétiouchi, Lodi, qui observait, surveillait, espionnait, recherchant dans notre coin perdu « la sédition » et « l'intrigue polonaise ». Le soir, sur la terrasse, ma mère affectait de considérer avec attention les buissons noirs du jardin, faisant comprendre du geste qu'elle y apercevait la silhouette cachée de Lodi. Sventitski déclamait avec flamme le *Mariage forcé* de la Comtesse Rostoptchina. La Pologne, mariée par force à la Russie, s'écriait avec colère : « Humiliée et outragée, vendue mais non trahie, je suis une captive et non une épouse. »

*

Quelques mois passèrent et le calme, l'existence sans but de la campagne commencèrent à me peser. Qu'entreprendre ? Que devenir ? Actrice ? Institutrice ? Je n'avais pas d'idée précise sur le théâtre. Je me convainquis, en travaillant avec ma sœur Eugénie que je préparais à l'Institut, de mon incapacité de pédagogue.

Les aspirations des femmes aux études universitaires étaient nouvelles à cette époque ; Souslova avait déjà reçu à Zurich son diplôme de docteur en médecine et chirurgie. L'annonce de ce fait dans un journal m'indiqua ma voie.

La pensée du devoir envers le peuple, le remords des privilégiés ne m'inspirèrent pas ; ces idées, ces sentiments, ne vinrent que plus tard, sous l'empire de la littérature. Une certaine disposition d'esprit me détermina.

L'exubérance de force, une exubérance dont je n'avais pas conscience, mais qui me pénétrait tout entière, me troublait. Le

sentiment de la liberté, après six années de claustration, voulait se manifester. Cette exubérance joyeuse de l'entrée dans la vie fut la source véritable de mes tendances altruistes. Le diapason élevé de la vie spirituelle imposait une activité ; la vie sans manifestation extérieure de la personnalité m'était inconcevable.

J'aurais voulu remercier quelqu'un pour les richesses de l'univers, pour les richesses de la vie. Faire quelque chose de généreux, de si généreux que cela te fasse du bien à toi-même et en fasse aux autres.

Chacun n'a-t-il pas traversé une période semblable et voulu si simplement, sans ratiocination ni reproche de conscience, répandre autour de soi l'or du bien ? On voudrait que le milieu soit en harmonie avec vous, qu'il soit sain, joyeux, beau et fort…

Mais alentour c'était la campagne. La boue, l'indigence, la maladie, l'ignorance.

Un fil d'or se tendit de Souslova à moi et plus loin, un peu plus tard, vers la campagne et ses habitants, et plus tard encore vers le peuple, la patrie, l'humanité.

J'étais confirmée dans cette disposition d'esprit par des mots heureux. Mon oncle me fit connaître l'utilitarisme. « Le plus grand bonheur du plus grand nombre, disait-il, doit être le but de chacun… » Je me pénétrai de cette pensée. Mon esprit n'était embarrassé ni d'idées ni de doutes. Il ne résistait pas à ces théories. L'utilitarisme me parut tout de suite d'une vérité évidente ; mon oncle semblait formuler ce dont j'étais dès auparavant convaincue. Je considérais comme inconcevable de ne pas me confirmer, dans ma conduite, à la vérité. La vérité, l'idéal et le devoir devaient être pour moi une trinité indivisible et toute vérité reconnue telle acquérait dès lors un caractère impératif.

Je ne pouvais pas vivre sans une activité, sans un grand but éloigné. Un numéro de revue où il était parlé de Souslova décida de mon avenir : le chemin de Souslova fut celui que je désirai suivre. Je demandai à entrer à l'Université, à l'étranger, à Kazan, où l'on voudrait, pourvu que je pusse faire des études, devenir médecin et porter mon savoir dans les campagnes, comme une arme contre la maladie, la misère et l'ignorance.

Je demandai vainement à mon père de me laisser partir pour l'étranger. Les parents craignaient encore de laisser partir leurs filles, c'était trop extraordinaire. Ils se figuraient une foule de dangers.

J'eus une consolation. Je demandai un jour câlinement à mon père :

— Peut-être croyez-vous que je n'atteindrai pas mon but, que les forces me manqueront ?

Il répondit :

— Non. Je sais que tu y arriveras, si tu t'y mets.

J'ignore d'où lui venait cette certitude, mais je me souviens qu'elle me fut précieuse comme une confirmation de mes forces. Ces mots dits avec sérieux eurent pour moi une immense portée éducative : ils affermirent ma volonté.

Un autre épisode survenu un peu plus tard, mais aussi dans la première année après ma sortie de l'Institut, eut plus d'importance encore dans la formation de ma personnalité.

J'avais à trancher dans ma vie une question importante. Mon père était malade. Il était assis dans son fauteuil. J'étais à genoux auprès de lui. Je lui parlai. Je lui demandai conseil.

Il détourna la tête et dit tristement : « Je n'en sais rien. »

Je me levai. Pourquoi avais-je parlé ? Pourquoi ? me demandai-je, éprouvant une honte brûlante à la pensée que

j'avais ouvert mon âme. Et une idée très nette s'inscrivit dans ma conscience : « L'homme doit prendre lui-même ses grandes décisions. »

Mon âme se cristallisait.

*

J'aspirais à l'Université. Mes parents m'amenèrent à Kazan pour m'exposer à la séduction des plaisirs mondains et mettre ma fermeté à l'épreuve. Bien que cultivés, ils s'inspiraient des règles de leur milieu : il fallait « faire connaître le monde » à la jeune fille.

Nous nous arrêtâmes à Kazan dans une famille amie dont je rencontrai chaque jour le fils aîné, Alexis Victorovitch Filipov, qui remplissait alors les fonctions de juge d'instruction. Il m'accompagna au théâtre, où je n'avais jamais été auparavant, au bal, au club de la Noblesse, au club du Commerce. Je me familiarisai peu à peu avec les plaisirs mondains.

Nous restâmes peu de temps à Kazan. Mais Alexis Victorovitch se fit bientôt envoyer à Tiétiouchi. Il partageait mes vues. Nous lisions ensemble, nous étions d'accord sur mon entrée à l'Université. Il n'y avait pas encore un an que nous nous connaissions quand, le 18 octobre 1870, nous nous mariâmes à l'église du village de Nikiforovo.

Mon père mourut quelques semaines plus tard. Ma mère et mes deux sœurs cadettes se rendirent à Kazan, où mes frères Pierre et Nicolas suivaient les cours du lycée. Nous restâmes, Alexis Victorovitch et moi à Nikiforovo, car la petite ville voisine ne nous attirait nullement.

Le mariage ne modifia pas mon existence. Il était décidé que j'entrerais à l'Université. Il ne s'agissait que de trouver les

ressources nécessaires pour me rendre à Zurich, ce qui devait nous prendre un an à dix-huit mois.

Je connaissais assez bien l'allemand. À ma sortie de l'Institut, ma mère m'avait procuré Goethe et Schiller. J'étudiai sous la direction d'Alexis Victorovitch la géométrie et l'algèbre. Je m'efforçai d'amener Alexis Victorovitch à me suivre en Suisse. J'étais dès alors convaincue que les crimes naissent de la misère et de l'ignorance ; je trouvais infâme le rôle de juge d'instruction. Plusieurs fois, assise dans une pièce voisine, j'avais entendu des interrogatoires, les questions insidieuses de l'un, les réponses évasives de l'autre, et j'en avais été profondément indignée. J'invitai Alexis Victorovitch à faire comme moi des études de médecine ou à faire choix d'une fonction dans l'administration des zemstvos. J'étais disposée à accepter toutes les privations pourvu qu'il abandonnât sa profession.

Je réussis, à la fin, à le convaincre. Mais notre voyage était sans cesse différé et, dans l'attente des fonds, je décidai de me rendre à Kazan pour tenter, avec ma sœur Lydie, sortie de l'Institut, d'entrer à l'Université de cette ville.

*

Je me rendis d'abord chez le professeur Pétrov que l'on disait sympathique à l'instruction supérieure des femmes. Il me renvoya au professeur de chimie Markovnikov et au professeur d'anatomie Lesgaft.

Markovnikov était débonnaire et corpulent. Il consentit volontiers à nous ouvrir son laboratoire, aux heures où les étudiants n'y travaillaient pas. Il réserva la question des cours. Nous devions d'abord nous livrer à quelques travaux pratiques. Il nous amena devant une armoire contenant des réactifs, et, nous

ayant recommandé de nous procurer le traité de chimie analytique de Menchoutkine, nous laissa livrées à nous-mêmes.

Nous nous rendîmes le lendemain matin au laboratoire, ma sœur et moi, munies du traité. Et nous commençâmes une besogne insensée. Nous prenions quelque chose, nous dosions, nous ajoutions, nous mêlions, nous faisions bouillir, nous filtrions… sans rien comprendre à ce que nous faisions. La science merveilleuse qui déchiffre tant d'énigmes, la science belle comme un conte de fées, se réduisait à des manipulations mécaniques, dont nous ne comprenions nullement le sens et l'interdépendance.

Markovnikov ne vint pas une seule fois s'enquérir de ce que nous faisions. Il ne nous donna pas une indication. Il ne se demanda pas si nous savions ce qu'est la chimie. Il y avait de quoi désespérer. Mais les petites provinciales que nous étions continuaient patiemment leurs manipulations dans l'attente d'un miracle. La lumière, pensions-nous, allait surgir, nous saurions tout à coup quoi, pourquoi, comment. La lumière ne vint pas.

Nous nous rendîmes dans un autre sanctuaire, à l'Institut d'Anatomie. C'était un bâtiment isolé dans la cour de l'Université. Pierre Franzévitch Lesgaft régnait là.

L'escalier gravi, nous entrâmes dans une salle pleine de grandes tables. Des cadavres d'hommes et de femmes de tout âge étaient étendus sur les unes ; des membres du corps humain étaient déposés sur les autres. Des jeunes hommes sérieux et silencieux se tenaient debout ou assis, le scalpel à la main, devant ces tables. Ils portaient des tabliers blancs. Ils étaient absorbés. Personne ne nous remarqua. Une grande jeune femme maigre et brune, au visage masculin sans beauté, sans doute l'assistante du professeur, était là. Une puanteur âcre empoisonnait

l'atmosphère ; on ne connaissait pas encore l'usage de la formaline pour la désinfection des cadavres. On travaillait dans un air chargé de miasmes.

Nous nous étions préparés à la vue des cadavres nus et à la puanteur. Nous résistâmes à cette épreuve.

Le professeur était un petit homme brun de trente-deux à trente-quatre ans, au visage maigre et grave. Ses yeux sombres, qui regardaient un peu en dessous, nous scrutèrent comme s'il se fût demandé si nous étions capables de travail.

Et brièvement, amicalement, comme si nous étions pour lui de vieilles connaissances, il nous autorisa à suivre ses cours et nous promit une préparation anatomique pour le lendemain. Il était si simple que nous nous sentîmes tout de suite à l'aise avec lui. Mais il vivait dans une telle ambiance de travail, d'activité pratique que nous avions le sentiment très net du sérieux de cet instant.

La jeune femme au visage masculin nous donna le lendemain une trousse et la dépouille d'un chat dont nous devions préparer le squelette.

Pierre Franzévitch exerçait sur son auditoire un étonnant empire. Il faisait le cours d'ostéologie. Quoi de plus sec, semble-t-il ? Les heures passaient cependant inaperçues dans les auditoires bondés d'un public attentif qui écoutait avec une attention sans défaillance. Pierre Franzévitch savait se faire écouter ; chacun de ses auditeurs se rendait compte que tout était nécessaire dans l'exposé du maître, qu'on ne pouvait rien sauter, qu'il fallait tout retenir fermement, à jamais. On se sentait devant un maître et l'on sentait que ce maître posait le fondement de la science médicale même, un fondement de la solidité duquel, dans

l'esprit de l'auditeur, dépendrait peut-être tout l'avenir de ce dernier comme médecin ou homme de science.

Les étudiants vouaient à Pierre Franzévitch un profond respect. Lesgaft était indépendant de caractère et passionnément attaché à sa science. Jalousement attentif aux travaux de ses étudiants. Fort et bon, simple et sérieux. Dès le premier contact, on reconnaissait en lui un homme et l'union merveilleuse d'une personnalité de valeur avec un maître remarquable faisait de lui, pour la génération qui avait le bonheur de commencer ses études sous sa direction, un exemple et un idéal.

C'est un grand bonheur pour quiconque commence à apprendre ou à vivre que la rencontre d'un bel échantillon d'humanité. C'est un bonheur parce que c'est un puissant facteur susceptible de déterminer l'avenir d'un homme.

La passion scientifique, énergique et active de Pierre Franzévitch gagnait ses élèves. Ils devenaient des disciples. Entré dans la salle d'anatomie, l'étudiant renonçait au monde ; il était désormais au pouvoir du maître qui le formait opiniâtrement, inflexiblement, à son image par l'amour du savoir.

Mais à peine arrivions-nous aux sources de la science, à peine avions-nous eu le temps de connaître les premières règles de la connaissance des phénomènes naturels que nos travaux furent brutalement interrompus.

Nous trouvâmes un matin, ma sœur et moi, l'amphithéâtre d'anatomie désert. Rien sur les tables. Pas d'étudiants, pas de maître. Nous apprîmes qu'un ordre supérieur de Moscou, reçu par télégramme, venait de révoquer Lesgaft, privé à jamais du droit d'enseigner.

Des étudiants liés à Lesgaft nous apprirent qu'il avait été l'objet de dénonciations de la part de certains collègues qui

l'accusaient d'exercer une influence pernicieuse sur la jeunesse universitaire. Ils nous apprirent aussi que d'autres professeurs, indignés de la mesure prise contre Pierre Franzévitch, démissionnaient. Des étudiants. se décidaient à suivre Lesgaft à Pétersbourg.

J'étais si éloignée de la politique que je ne compris pas le rapport entre cet événement et le régime et que mon indignation se tourna principalement vers les dénonciateurs et les calomniateurs présumés du maître.

Mes projets d'études en Russie s'écroulaient, mon travail était interrompu et, craignant que de semblables mécomptes ne se répétassent à l'avenir, je décidai de ne plus rien tenter en Russie et de partir pour l'étranger. Là du moins je pourrais, sans me heurter à de semblables obstacles, achever tranquillement mes études

Je souffrais pour Pierre Franzévitch. Nous lui rendîmes visite. Tout était sens dessus dessous, chez lui. On vendait le mobilier, la vaisselle. Leshaft restait sans ressources et sans la moindre perspective d'avenir avec sa femme et son fils. Il avait l'air tranquille. Il parlait comme toujours sur un ton de légère ironie. Nous ne l'entendîmes pas prononcer une seule phrase banale. Il n'était que tact et retenue. Il ne nous dit rien de l'événement. Nous ne lui en parlâmes pas non plus. Nous achetâmes à titre de souvenir, parmi les objets mis en vente, une tasse à thé. Je la gardai longtemps. Une fois à Schlüsselbourg, à la fin de ma détention, les gendarmes me donnèrent une tasse identique. Ce fut pour moi une grande joie.

Nous n'avions plus de raison de rester à Kazan, après le départ de Lesgaft[10]. Au printemps de 1872, ma sœur Lydie, mon

mari et moi nous partions pour Zurich. De nouveaux horizons, larges et lointains, s'ouvraient devant nous.

IV

Zurich

Je n'avais qu'une idée, à l'arrivée à Zurich : me consacrer tout entière à l'étude la médecine. Je franchis avec respect le seuil de l'Université. Pendant deux années, j'avais caressé la même pensée ; pendant deux armées, j'avais entendu dire qu'il me faudrait une très grande énergie, de la force de caractère et de l'application. J'avais dix-neuf ans, mais j'étais prête à renoncer à toutes les distractions, jusqu'aux plus innocentes, pour ne pas perdre une minute d'un temps précieux. Je me mis au travail avec un zèle qui ne devait pas faiblir pendant plus de trois ans.

Au début, nous n'eûmes pas de relations. Puis nous fîmes la connaissance de quelques personnes appartenant à ce que l'on devait appeler plus tard le « tranquille parti libéral bourgeois conservateur ». Ma sœur Lydie avait rencontré au cours d'anatomie Varvara Ivanovna Alexandrova, qui l'avait introduite dans un petit cercle d'étudiantes autrement émancipées. Les incidents de la bibliothèque russe à laquelle nous étions abonnées nous tirèrent de notre isolement.

Cette bibliothèque avait été fondée avant 1872 par l'émigré M. P. Sagine et par les premières étudiantes russes arrivées à Zurich. Elle comprenait un grand nombre d'ouvrages d'histoire,

d'économie politique, de sociologie, en trois langues, des collections complètes des publications russes à l'étranger, toutes les brochures sur la question ouvrière. On trouvait à la salle de lecture les revues et les journaux russes et la presse ouvrière, française et allemande. La littérature et les manuels d'enseignement étaient moins bien représentés. Les fondateurs de la bibliothèque avaient en vue l'éducation générale des lecteurs dans un esprit révolutionnaire et socialiste. À cette fin les affaires de la bibliothèque étaient dirigées par un petit nombre de personnes, les *membres* de la bibliothèque ; les *lecteurs,* par contre, n'avaient pas voix au chapitre. Ils finirent par réclamer l'égalité des droits. Leur ultimatum fut repoussé. Cent vingt lecteurs se retirèrent pour fonder une nouvelle bibliothèque qui fut mise sur pied en moins d'un mois et ne tarda pas à l'emporter sur sa rivale. On ne s'arrêta pas là. Il fut décidé de créer une cuisine commune et une caisse de secours aux nécessiteux ; puis d'acheter une maison, de créer un club, d'ouvrir des ateliers, de créer un bureau de placement, d'ouvrir des cours. Lavrov, arrivé à Zurich, nous fit plusieurs conférences sur le rôle des Slaves dans l'histoire de la pensée.

*

La formation de notre *Verein* (association) de femmes est un épisode assez amusant de cette époque.

Au cours de minéralogie, ma voisine, Sophie Bardina, m'invita à me rendre un soir au Palmenhof, à 8 heures, à une réunion d'étudiantes. Nous nous y trouvâmes une cinquantaine. Une élégante jeune femme, nommée Idelson, prit la parole :

« – Nous nous sommes réunies pour débattre la formation d'une association féminine. L'objet de notre *Verein* sera

d'apprendre à nous exprimer avec logique. Les femmes n'osent pas prendre la parole dans les réunions. Si nous nous réunissons entre nous, nous apprendrons promptement à nous exprimer. Je propose la fondation d'un *Verein* dont les hommes seront exclus. »

Les plus âgées s'élevèrent contre cet ostracisme ; mais les plus jeunes l'imposèrent.

La première causerie fut faite par Idelson elle-même qui, aussi étrange que cela paraisse, traita du suicide devant un auditoire très jeune et très éloigné de l'idée de la mort. La conférencière affirma que tout suicidé devait être un psychopathe, un anormal. De vives discussions suivirent. La plupart d'entre nous trouvaient ces vues erronées. Où était la limite entre le normal et l'anormal ? Y a-t-il d'ailleurs des hommes parfaitement normaux ? La plupart d'entre nous en doutaient.

La troisième réunion de notre *Verein* fut orageuse. Une question alors brûlante était inscrite à l'ordre du jour : Que devaient devenir dans la révolution sociale la civilisation et la culture modernes ? Qu'avaient-elles donné, que donnaient-elles à l'immense majorité des hommes, aux travailleurs ? Fallait-il conserver ou, détruire cette civilisation, cette culture ?

Les unes, sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau, et, plus encore, de Bakounine soutenaient avec énergie que la civilisation, n'ayant servi, au cours des siècles, qu'aux privilégiés et constituant un instrument d'asservissement des masses, devait être détruite. Sur les ruines de l'ancienne culture naîtrait une civilisation nouvelle qui ne serait plus le privilège d'une minorité, mais le patrimoine de tous les travailleurs.

D'autres défendaient avec chaleur les conquêtes, chèrement payées, de l'humanité. Ce n'était pas la civilisation qu'il fallait

détruire, mais le régime économique qui n'en attribuait les bienfaits qu'à une aristocratie.

Nous parlions toutes à la fois, et nous nous divisions en groupes qui s'acharnaient à défendre ou détruire la civilisation. Le vacarme atteignait son apogée. La présidente agitait en vain sa sonnette, en s'écriant à l'instar de Napoléon : L'Europe entière vous regarde ! ce qui fit éclater de rire tout l'auditoire. Tard, dans la soirée, les rues endormies de Zurich retentissaient encore de ces exclamations contraires : « Détruire ! » – « Maintenir ! »

Notre *Verein* disparut tout doucement au bout de cinq ou six semaines.

*

Des discussions continuelles avaient lieu dès auparavant dans l'ancienne bibliothèque : sur les grèves, les communards, les émigrés russes, la révolution en Espagne. Peu à peu l'intérêt pour le socialisme théorique et pratique, c'est-à-dire exprimé par l'organisation ouvrière, devint puissant. Des cercles se formèrent. Un de ces cercles prit le nom de Fritschi, qui était celui de la logeuse de la plupart de ses membres. Il comprenait douze jeunes femmes dont la plupart devaient par la suite être jugées au « procès des Cinquante ». Le cercle se donnait pour but : 1° d'étudier le développement des idées socialistes, depuis Thomas Morus jusqu'à nos jours (Fourier, Saint-Simon, Cabet, Louis Blanc, Proudhon, Lassalle ; 2° d'étudier l'économie politique ; 3° d'étudier les mouvements populaires et les révolutions ; 4° d'étudier la pratique du mouvement ouvrier dans les pays occidentaux. Nous consacrâmes deux années de lectures et de travaux systématiques à l'accomplissement de ce programme.

On pourrait croire que les questions sociales nous détournaient de nos études. Il n'en était rien. Le cours de zoologie du professeur Frey était suivi avec intérêt ; ce professeur pouvait se flatter des succès des étudiantes dans les travaux pratiques d'histologie. Nous ne manquions pas une leçon du professeur Hermann, chargé du cours de physiologie, qui s'était longtemps opposé à l'admission des femmes à l'Université. Les cours de chimie et de minéralogie n'étaient pas suivis, parce qu'ils étaient ennuyeux. Mais le laboratoire de chimie était toujours bondé. De façon générale, les étudiantes étaient plus appliquées que les étudiants.

Au cours de l'été de 1873, nous fûmes surpris par un *oukaze*[11] ordonnant aux étudiantes de quitter l'Université de Zurich, sous peine de n'être pas admises aux examens en Russie. L'oukaze était motivé par le progrès des idées socialistes et contenait un passage particulièrement odieux. Il y était dit que les jeunes femmes russes se rendaient à l'étranger, sous le prétexte de faire des études, pour se livrer en réalité à « l'amour libre ».

L'oukaze ne parlait que de Zurich. Celles qui voulaient demeurer à l'étranger avaient donc la possibilité de passer dans d'autres Universités. Notre société zurichoise se dispersa. Les unes, faute de ressources, rentrèrent en Russie, les autres se rendirent à Paris, Berne et Genève.

De grands changements étaient dans l'entre-temps survenus dans ma vie. Dès que nous avions pris contact, mon mari et moi, avec les gens et la vie, des divergences de vues s'étaient précisées entre nous : il s'était joint à nos aînés, aux conservateurs : je m'étais jointe aux extrémistes. Dans toutes les réunions, dans toutes les discussions, nos opinions se heurtaient. Je ne fus

admise dans le cercle des Fritschi que longtemps après sa fondation, parce qu'on m'avait cru du même avis que mon mari.

J'avais évolué au cours de cette année comme la plupart d'entre nous ; ce qui avait d'abord été mon but ne m'apparaissait plus que comme un moyen. Les connaissances techniques et professionnelles perdaient à nos yeux de leur prix. Nous avions pensé à soulager les souffrances du peuple au lieu de les guérir. C'était de la philanthropie, c'était vouloir réparer un vieux vêtement qu'il fallait jeter pour le remplacer par un vêtement neuf.

Tout le mal nous paraissait venir des relations économiques. La possession de tous les moyens de production par une infime minorité, tandis que l'immense majorité des hommes ne possède que sa force de travail caractérisait à nos yeux le régime. Il fallait, pour en finir avec un état de chose monstrueux, transmettre à la collectivité des travailleurs les moyens de production. Cette révolution ne pouvait être accomplie que par la lutte, car la classe privilégiée n'abdiquerait pas de son plein gré. Pour cette révolution, il fallait organiser la classe la plus intéressée à son accomplissement, la classe ouvrière, le peuple. Ceux qui assimilaient les intérêts de cette classe aux intérêts de l'humanité entière devaient se consacrer entièrement à la propagande des idées socialistes parmi le peuple et à l'organisation du peuple pour la lutte.

En 1873, les vacances d'été venues, nous nous dispersâmes. Je suivis ma sœur Lydie et ses camarades.

Nous nous installâmes à Lutry, sur le lac de Bienne. Ce fut par une belle soirée, au cours d'une promenade dans le vignoble, que ma sœur m'interrogea affectueusement : Étais-je décidée à me donner à la cause de la révolution ? Saurais-je, s'il le fallait,

rompre avec mon mari ? Saurais-je renoncer à la science, renoncer à ma carrière ? Je répondis : oui, avec enthousiasme. Je fus alors informée qu'une société secrète qui pensait agir en Russie venait de se former. On me donna lecture de ses statuts et de son programme et, quand j'eus déclaré y souscrire sans réserve, je fus admise dans la nouvelle organisation. J'avais vingt et un ans.

Ces statuts étaient presque entièrement copiés sur ceux des sections de l'Internationale. Aucune allusion n'y était faite aux particularités du peuple russe. La formule occidentale était tout entière transplantée sur le terrain russe. Cette erreur fut répétée, en des proportions plus graves encore, par tous les propagandistes de cette époque. Il nous fallut de longues luttes, bien des déceptions, des pertes sanglantes, pour la comprendre.

Voyant que la liberté politique se montrait insuffisante en Occident, nous acceptions les dernières revendications de la classe ouvrière. Nous nous placions exclusivement sur le terrain économique. Nous ne croyions pas possible d'appeler le peuple russe à combattre pour des droits politiques qui ne lui donneraient pas de pain ; nous pensions que la révolution économique lui assurerait, par surcroît, toutes les libertés politiques. Nous ne comprenions pas que le joug politique pesant sur la Russie ne laissait aucune possibilité d'action par la parole ou l'écrit. Nous savions, il est vrai, que le bagne et l'exil seraient notre lot, mais nous n'avions aucune idée tant soit peu réaliste des difficultés, des obstacles et des dangers qui nous attendaient. Cela devait nous coûter cher.

Nous comptions nous livrer à notre propagande socialiste sans la moindre concession à l'esprit populaire, en affirmant le principe : de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins.

Bref, nous pensions former dans le peuple des socialistes conscients au sens que ces mots avaient en Europe occidentale. Il fallait, pour cela, vivre avec le peuple. Nous ne pensâmes pas d'abord qu'il fût nécessaire aux intellectuels de devenir des travailleurs manuels ; nous ne devions arriver à cette idée que plus tard. Nous nous bornions à repousser les situations privilégiées. Le programme de la société dans laquelle je venais d'entrer résumait toutes ces idées et traitait de la révolution socialiste comme de la réalité de demain. Nous n'étions que douze étudiantes, mais nous savions que de nombreux groupes analogues poursuivaient les mêmes fins et nous avions la conviction que le travail se développerait largement.

Le premier numéro de *Vpériod*[12] parut cet été-là. Il donna une forte impulsion à nos esprits.

Quand la colonie zurichoise se dispersa, une de nous retourna en Russie, cinq se rendirent à Paris. J'entrai avec d'autres, à l'Université de Berne.

Bientôt arriva à Berne Pierre Nikititch Tkatchev qui proposa à notre groupe de se fédérer avec « dix dizaines » de révolutionnaires de Russie.

Comme l'immense majorité de la jeunesse socialiste nous penchions à cette époque pour l'organisation fédéraliste et, dans le débat qui divisait l'Internationale en fédéralistes et centralisateurs, nous étions du côté des bakounistes, subissant d'ailleurs l'ascendant personnel de Bakounine.

Tkatchev se présenta à nous avec un programme jacobin et centralisateur et, comme il était réputé admettre la fiction dans le travail révolutionnaire alors que nous étions hostiles aux procédés de Netchaev[13], nous repoussâmes, après quelques entretiens les propositions de Pierre Nikititch.

Nos camarades parisiennes étaient entrées en relations avec des révolutionnaires originaires du Caucase puis avec Fessenko qui les avait liées à son tour avec la Serbie ; il fut décidé d'envoyer quelqu'un d'entre nous en Serbie pour l'agitation et l'organisation d'un organe socialiste. Je fus désignée. J'étais à peu près libre, mon mari étant rentré en Russie pour y remplir les fonctions de secrétaire du tribunal de Kazan. Ne connaissant pas un mot de serbe, j'insistai auprès de mes camarades pour qu'un autre choix fût fait. Marie Dmitrovna Soubotina partit pour la Serbie d'où elle revint en Russie.

À la fin de l'année scolaire, six d'entre nous décidèrent de quitter l'Université pour militer en Russie. Je ne voulus pas encore suivre l'exemple de ces camarades plus entières. J'étais encore liée par les liens de famille et je désirais finir mes études. J'étais encouragée dans ce dessein par ma mère, très affligée de ce que Lydie eût quitté l'Université. D'ailleurs les partantes comptaient obtenir en Russie leurs diplômes d'accoucheuses. Je savais qu'elles n'y étaient pas préparées et ne voulais pas bluffer. Mes études finies, je pensais devenir comme elles accoucheuse ou infirmière à la campagne, mais en apportant au peuple l'expérience et les connaissances d'un médecin-chirurgien. Je restai donc à Berne, dans une solitude presque complète, plus de dix-huit mois encore.

*

Déjà les milieux socialistes de Russie étaient en butte à des pogromes. Une nouvelle promotion d'émigrés arrivait en Occident. J'en rencontrai beaucoup à Genève pendant les vacances. J'avais connu à Zurich, où ils faisaient leurs études, Jébounev et sa femme. Je rencontrai à Genève Tchoubarov,

Nicolas Morozov, Sabline, Soudsilovski, plus tard Klémentz, Kravtchinski, Ivantchine-Pissarev, Ivan Degabori-Mokrievitch et bien d'autres. Je rencontrai aussi des étrangers : les communards Pindy et Lefrançais, Brousse, qui était alors un militant énergique de l'Internationale, Guillaume, qui rédigeait l'organe de la Fédération jurassienne.

Des Russes me visitaient à Berne et comme on me savait sympathisante et toujours disposée à fournir une aide matérielle, j'étais connue dans de nombreux cercles de Russie avant même de rentrer dans mon pays. De nombreux camarades rentraient en Russie, à mes frais. Ce fut le cas de Tchoubarov (qui fut pendu), de Nicolas Morozov et de Sabline (tous deux arrêtés à la frontière) et de plusieurs autres. Je soutenais enfin des Russes à Berlin et Londres. Je réduisais mes dépenses au strict minimum, ce qui me permettait de consacrer des ressources assez importantes à nos camarades. Je m'efforçais de rendre le socialisme sympathique aux autres et de les exciter à des dons. Je n'ai jamais pu admettre qu'une œuvre bonne ou utile puisse être entravée par le manque de vil métal et s'il s'agissait, de quelques centaines de roubles, je savais les trouver à tout prix.

Les émigrés de la génération antérieure étaient représentés à Genève par le publiciste Tkatchev, disciple de Netchaev, et par sa femme Démentiéva qui avait été jugée comme lui au procès de 1871. Notre génération désapprouvait Netchaev et les méthodes auxquelles il avait recours pour le recrutement de ses cercles. Sa théorie, suivant laquelle la fin justifiait les moyens, nous repoussait et l'assassinat d'Ivanov excitait en nous de l'effroi et du dégoût. Nous désapprouvions aussi Tkatchev qui admettait ces méthodes, mais c'était un interlocuteur intéressant et gai, très sociable, que je visitais volontiers.

*

Notre cercle déployait cependant en Russie une activité fiévreuse. Un programme d'action rigoureux avait été arrêté : il est connu par le « procès des Cinquante ». Le cercle ne comptait que vingt à vingt-cinq personnes. Il avait son organe, le *Rabotnik (Le Travailleur)* publié à l'étranger. Poursuivant la création, par la propagande pacifique, d'une minorité socialiste dans le peuple, l'organisation affirmait la nécessité d'exciter et de soutenir des mouvements partiels sans attendre une explosion générale. L'organisation même était conçue sur un type fédéraliste, sans subordination d'un groupe à un autre. Les intellectuels devaient se comporter dans l'action comme des ouvriers. L'organisation agissait parmi les ouvriers de fabriques, considérés comme les plus avancés, qui n'avaient pas perdu contact avec la campagne où ils pouvaient apporter nos idées quand ils s'y rendaient pour les travaux d'été. Les membres de l'organisation se dispersaient dans les centres ouvriers. Les uns s'embauchèrent dans les fabriques de Moscou, les autres s'installèrent à Ivanovo Voznessensk, des troisièmes travaillèrent dans les raffineries sucrières de Kiev, d'autres encore s'embauchèrent à Toula. Vers l'automne de 1875, l'organisation fut détruite. Tous ses membres, ses sympathisants et de nombreux ouvriers furent emprisonnés.

Quelques personnes échappèrent pourtant à la répression et pensèrent à continuer la tâche.

On se souvint alors que des membres de l'organisation qui avaient pris l'engagement de se conformer à la règle : Un pour tous, tous pour un, habitaient l'étranger. Marc Nathanson[14] me transmit ainsi qu'à Dorothée Aptekman la prière de nous rendre à Moscou. Je commettrais un mensonge par omission si je passais sous silence la lutte intérieure que j'eus à soutenir avant de me

décider. Mon mari ne m'opposait plus d'obstacles, car je l'avais prié, dès le printemps, de ne plus m'envoyer d'argent et de cesser toutes relations avec moi. Mais la médecine, le diplôme ? J'allais finir mes études dans un semestre ; je songeais déjà à ma thèse de doctorat. Les espérances de ma mère, de mes parents, de nos amis qui considéraient le doctorat comme une brillante conquête, l'amour-propre, la vanité, je devais détruire tout cela, de mes propres mains, au moment de toucher au but ! Quand j'eus approfondi le pour et le contre, pensé à mes amis qui s'étaient donnés sans réserve à la cause, de toute leur âme, qui avaient su faire litière de ces sentiments et de ces biens et ne céder ni à l'égoïsme des parents ni à l'amour-propre ; considéré qu'ils étaient en prison, subissant déjà l'adversité à laquelle nous nous étions préparés ensemble ; que je possédais déjà les connaissances nécessaires au médecin ; qu'il ne me manquait qu'une consécration officielle ; que ceux qui connaissaient la situation étaient d'avis que l'on avait besoin de moi, que je serais utile à la cause, je pris la décision de partir, pour mettre mes actes en accord avec mes paroles. Cette décision fut si ferme et si réfléchie, que je ne devais jamais la regretter. Je quittai la Suisse en décembre 1875, emportant à jamais le souvenir clair des années qui m'avaient donné des connaissances scientifiques, des amis et un but si élevé que tous les sacrifices paraissaient insignifiants devant lui.

Tandis que je me rendais en Russie, ma mère se préparait à partir pour la Suisse afin d'y rétablir sa santé gravement ébranlée par l'arrestation de Lydie. J'arrivai chez elle à l'improviste, au dernier moment. Le coup lui avait été très rude. Elle partit quelques jours plus tard, emmenant mes deux sœurs Olga et Eugénie (sortie du lycée), et auxquelles ce voyage ne devait pas

être inutile : elles rencontrèrent des émigrés et je notai à leur retour les grands changements survenus en elles.

Je m'installai à Moscou, centre de notre organisation détruite. Je dus, pour ne pas attirer l'attention de la police sur mes nouveaux camarades et moi-même, renoncer à voir Lydie qui était détenue dans un des postes de police de la ville. Je m'y résignai sans trop de peine, n'étant pas venue à Moscou pour ma sœur. J'étais convaincue que l'activité sociale m'imposerait de si grands efforts intellectuels et moraux que l'élément personnel serait tout à fait éliminé de ma vie. La plus amère déception m'attendait : les camarades appelés à militer avec moi formaient un groupe désuni, indiscipliné, inexpérimenté, sans vues d'ensemble. Les meilleurs, les plus aguerris, Vassili Ivanovski et Ionov, furent bientôt arrêtés ; les jeunes gens qui nous environnaient n'avaient aucune préparation ; les ouvriers étaient démoralisés et nous soutiraient sans vergogne de l'argent. Au lieu d'une action large et féconde, je me trouvais en présence de je ne savais quels efforts dispersés. Je ne parvenais pas à m'orienter dans ce chaos. J'étais chargée des relations avec les emprisonnés. Je passais des journées entières à chiffrer des lettres. J'avais le soir des rendez-vous dans des tavernes louches avec des gens interlopes, ou sur les boulevards, ou dans des sombres ruelles avec des gendarmes et des agents de police. Ces hommes prêts à se vendre et à vendre autrui me dégoûtaient. Nous méditions plusieurs évasions, mais il ne résulta de nos projets que des frais considérables. À cette époque se rapporte le procès du sous-officier de gendarmerie Boukhanov qui avait tenté de faciliter l'évasion de deux de nos camarades.

La situation générale du parti révolutionnaire était oppressante. La répression avait détruit tous les cercles. D'après

le rapport du ministre de la Justice, le comte Palen, près de huit cents personnes étaient sous le coup de poursuites ; le nombre des personnes provisoirement détenues était beaucoup plus grand ; une sorte de peste semblait avoir fait des coupes sombres dans certains milieux sociaux. Chacun avait perdu un ami ou un parent ; mais ce n'était rien devant l'ébranlement moral provoqué par l'échec de la propagande. Beaucoup avaient perdu leurs espérances ; le programme qui avait paru si réalisable n'avait pas amené les résultats attendus ; la foi en nos forces et en nos méthodes était compromise ; plus l'enthousiasme de ceux qui étaient allés au peuple avait été grand et plus la déception était amère… Les idées d'hier étaient vaincues, les idées nouvelles ne s'étaient pas encore élaborées.

En vain quelques personnes tentaient-elles de reformer nos rangs. Les groupes se désagrégeaient aussitôt, car la base du mouvement ne s'était pas modifiée. Le plus talentueux d'entre nous, Marc Andréiévitch Nathanson, réussit à rapprocher les rescapés des groupes de Tchaikovski et de Lavrov, mais la nouvelle organisation ne dura qu'un mois. À cette époque se rapporte le travail de deux camarades dans une forge de la province de Pskov. Un peu plus tard un groupe de propagandistes, Kviatkovski notamment, se rendit dans un hameau de la région de Nijni-Novgorod, mais à peine installé, dut se disperser. La surveillance policière était si étroite, tout nouveau venu était considéré avec une telle méfiance, qu'il était impossible de tenir à la campagne. Après ces tentatives, les initiatives cessèrent. J'étais si désemparée que j'eusse préféré la mort. De toutes mes connaissances de cette époque, je ne me souviens affectueusement que d'un jeune disciple illégal de Lavrov. Anton Taxis. Il me soutint dans les heures les plus

difficiles et m'inculqua des principes que je ne devais plus oublier. Il fit ressortir à mes yeux certaines causes de l'échec du mouvement révolutionnaire ; en adepte véritable de Lavrov, il ne voyait pas le mal dans la façon trop théorique de poser la question, mais dans le manque de préparation, d'esprit pratique et de capacité des militants ; il croyait profondément à l'avenir du mouvement révolutionnaire et ne considérait la crise présente que comme une phase inévitable des débuts. Il ne cessait de répéter que la cause n'avait pas besoin d'élans, mais de travail opiniâtre et patient ; que les résultats de ce travail vraiment ingrat pouvaient être insignifiants, ce qui ne devait pas nous désespérer, car les idées nouvelles ne prenaient corps que lentement et chacun ne faisait, dans certaines circonstances historiques, que son modeste possible. Il m'encouragea à quitter Moscou et aller vivre à la campagne, afin de voir moi-même ce qu'était le peuple, ce sphinx.

Je trouvai au printemps un camarade qui consentit à reprendre mes fonctions, et je me rendis à Iaroslav. Suivant le conseil d'un ami éclairé, je cachai mon séjour à l'étranger et mes études universitaires qui n'eussent pas manqué de m'attirer la suspicion générale, et je me mis à fréquenter l'hôpital du zemstvo de Iaroslav. Je passai au bout de six semaines mon examen d'infirmière : de l'avis de l'inspecteur du service-médical, je répondis « comme un étudiant » et je connaissais mieux le latin que mon examinateur. Le diplôme portait la plus haute mention ; j'avais dû me surveiller pour ne pas me montrer trop savante.

De Iaroslav je me rendis à Kazan pour régler mes affaires de famille, car nous voulions, mon mari et moi, remplir toutes les formalités du divorce. Elles furent accomplies an bout de quelques mois et je repris mon nom de jeune fille. De retour à

Pétersbourg, je passai à l'académie de Médecine et de Chirurgie l'examen d'accoucheuse. En novembre 1876, toutes mes affaires personnelles étaient réglées. J'avais fait une croix' sur tout mon passé. À partir de ma vingt-quatrième année ma vie se rattache exclusivement aux destinées du parti révolutionnaire.

V

« *Terre et Liberté* »

Jusqu'à la fin de 1876 le parti révolutionnaire russe fut divisé en deux grandes tendances, celles des propagandistes et des révoltés. Les premiers étaient les plus nombreux dans le Nord, les seconds dans le Midi. Les uns s'inspiraient plus ou moins des vues exposées par l'organe de Lavrov, *Vpériod,* les autres professaient le catéchisme révolutionnaire de Bakounine. Les uns et les autres n'admettaient que l'action dans le peuple. Les propagandistes considéraient le peuple comme une feuille blanche sur laquelle ils avaient à tracer des caractères socialistes ; ils entendaient élever la masse au niveau de leurs idées et y former une minorité consciente qui eût assuré, dans le cas d'un mouvement spontané ou organisé, l'application des principes socialistes. Les révoltés, par contre, loin de songer à faire l'éducation du peuple, pensaient qu'il fallait aller à son école. Ils affirmaient que le peuple est socialiste par définition, qu'il exècre le régime existant et lui oppose sans cesse une résistance tantôt passive, tantôt active. Il appartenait aux intellectuels de généraliser les protestations éparses et les révoltes partielles. L'agitation, la diffusion de rumeurs tendancieuses, le brigandage et l'imposture étaient pour les révolutionnaires des moyens

parfaitement admissibles. La situation actuelle des paysans était telle, de l'avis des révoltés, qu'une étincelle pourrait suffire à allumer l'incendie. Le soulèvement populaire serait chaotique, mais la sagesse du peuple mettrait fin au chaos, le peuple saurait s'organiser sur les bases de la justice.

Ce programme n'exigeait ni organisation ni discipline sérieuse.

Pour les militants du Nord, à l'opposé, la question d'organisation était des plus sérieuses. Une organisation satisfaisante devait assurer la création d'une tradition révolutionnaire. Le fait est que les tendances du sud disparurent sans faire souche. Tandis que, dans le Nord, les groupes se succédèrent sans solution de continuité. Le groupe Tchaikovski[15], le dernier qui ait porté le nom d'une personnalité, contribua en 1876 à la formation de la Société *Zemlia i Volia (Terre et Liberté),* qui devait donner naissance, en 1879, au parti de la *Narodnaïa Volia (La Volonté du Peuple)*[16].

Propagandistes et révoltés échouèrent de même, s'étant heurtés à des obstacles inattendus. Mais les esprits portés à l'activité révolutionnaire restaient assez nombreux. Quelques-uns abordèrent, en dépit des arrestations, l'élaboration de nouveaux principes d'activité.

Trois membres du groupe Tchaikovski, Bogdanovitch, Pissarev[17] et Drago se mirent au travail au cours de l'automne 1876. D'autres révolutionnaires, à la tête desquels se trouvait un des fondateurs du groupe Tchaikovski, M. Nathanson, abordaient à la même époque les mêmes travaux, à Pétersbourg, et arrivaient aux mêmes conclusions. Le programme appelé plus tard celui des *narodniki,* ou « populistes », devait naître de ces initiatives.

Il procédait de l'idée fondamentale que le peuple russe a, comme tout autre, sa propre philosophie, conditionnée par son développement historique. De là la nécessité de s'inspirer des aspirations du peuple pour ne formuler dans l'action révolutionnaire que des revendications correspondant à l'idéal populaire. Cet idéal, dans l'ordre économique, c'était la possession de la terre, le droit de propriété fondé sur le travail. Le peuple ne pouvait ni ne voulait admettre que la terre pût appartenir à d'autres que ceux qui sèment et labourent. Son idéal était d'exproprier les grands domaines au profit des communautés paysannes respectées et maintenues depuis des siècles. Cet idéal correspondait pleinement à la revendication essentielle du socialisme. La lutte devait commencer en son nom.

Le peuple considérait le tsar comme un défenseur, comme un protecteur, comme la source de tous les biens. Il fallait lui prouver que le tsar n'entendait pas ses plaintes, ne veillait pas à ses intérêts, et pour cela organiser dans les campagnes l'envoi de messagers des paysans au souverain. Ces messagers étaient de coutume exilés dans des provinces lointaines, emprisonnés ou renvoyés chez eux par marches forcées. L'expérience montrerait ainsi au peuple qu'il ne devait rien attendre du tsar et ne devait compter que sur lui-même. Les révolutionnaires devaient vivre au sein du peuple, sans toutefois faire par trop violence aux habitudes de l'homme cultivé, en exerçant des métiers ou des professions d'employés des administrations locales, de comptables de caisses d'épargne, de petits commerçants, et en recherchant les occasions de répandre l'idée de justice et d'aider l'individu et la communauté paysanne à défendre leurs intérêts ou leur dignité. Greffier d'un tribunal local, le révolutionnaire devait en bannir la vodka et la corruption ; combattre l'influence

des paysans riches, soutenir les pauvres, soutenir les paysans contre les propriétaires fonciers, sélectionner des meneurs, des chefs, former des groupes susceptibles d'entrer un jour dans la voie de l'insurrection.

Ces principes généraux furent débattus dans des réunions de sympathisants. Ce programme fut approuvé à l'unanimité, avec quelques additions importantes. Il fut proposé de concentrer tous les efforts du mouvement sur la région la plus révolutionnaire par ses traditions, où la question agraire était particulièrement grave ; sur la basse Volga. Il fut pour la première fois précisé que le succès du soulèvement ne serait pas assuré si les révolutionnaires se préparaient, d'autre part, à porter à la tête du gouvernement un coup décisif à l'heure où la révolte éclaterait dans les provinces. On parla de faire sauter le Palais d'Hiver. Il fut aussi décidé de défendre par la force la dignité des camarades et de modérer à coup de poignard le zèle des agents du gouvernement. La justice révolutionnaire reçut l'appellation assez impropre de « désorganisation du gouvernement ». Le procureur Jélékhovski fut désigné le premier pour expier son arrivisme et les mauvais traitements qu'il avait infligés aux accusés du procès des « Cent quatre-vingt-treize ». Il survécut à l'attentat mais ne reçut pas de récompense pour le procès monstre qu'il avait monté et dans le cours duquel de nombreux accusés étaient morts de tuberculose, s'étaient suicidés, étaient devenus fous. L'instruction avait duré trois ans.

*

L'organisation révolutionnaire naissante était conçue sur le principe de la centralisation. Trente à quarante personnes avaient participé à la discussion du programme ; on compta cent vingts

adhérents possibles. Des désaccords surgirent dès qu'il fut question des adhésions : les uns pensaient fonder l'organisation sur d'étroites relations personnelles ; les autres étaient d'avis qu'un groupement fondé sur ces relations ne pourrait pas s'élargir et professait que l'honnêteté et l'utilité révolutionnaire d'un homme devaient suffire à le faire admettre. On ne parvint pas à s'entendre et deux groupes à peu près égaux au début se formèrent. Le second était appelé à prospérer : ce fut la Société *Terre et Liberté*. Le premier allait s'étioler. J'en faisais partie et je le déplore.

Marc Andréiévitch Nathanson, agitateur incomparable, énergique et intelligent, qui venait de rentrer de déportation, était le principal dirigeant de *Terre et Liberté*. (Ce nom, comme il me l'expliqua, avait été adopté afin de perpétuer le souvenir d'une société analogue qui avait existé vers 1860). Sa femme Olga, Obéléchev, Alexandre Mikhailov, Plekhanov, Barannikov étaient des nôtres. La sphère d'activité de nos militants devait désormais embrasser tous les milieux sociaux. Il fallait s'efforcer de pénétrer dans l'armée, dans les administrations, dans les professions libérales et de les exciter à manifester leur mécontentement. Cette politique commença par une manifestation avortée devant la cathédrale Saint-Isaac et par la manifestation du 6 décembre devant la cathédrale de Kazan[18]. Les obsèques démonstratives de Podlevski, décédé à la Maison d'Arrêt, les grèves à la fabrique Schau et dans la Nouvelle filature, l'envoi d'un cortège d'ouvriers au Palais Anitchkov afin de demander à l'héritier du trône de prendre la défense des salariés contre le patronat, la revendication par les étudiants de droits corporatifs, le projet des étudiants de l'Académie de Médecine et de Chirurgie, de présenter au tsarévitch une pétition demandant une constitution,

se rattachent à la même action. La manifestation de la place de Kazan devait inquiéter les autorités et entretenir l'effervescence dans la société. Je faillis y terminer ma carrière politique.

Après la harangue de Plekhanov, quand le jeune ouvrier Iakov Potapov, élevé sur les épaules des manifestants, eut déployé le drapeau rouge portant notre devise : « Terre et Liberté », les sifflets de la police retentirent et nous nous dispersâmes.

Nous suivîmes, ma sœur Eugénie et moi, avec Potapov que nous avions invité à déjeuner, la perspective Nevski. Nous étions si inexpérimentées que l'idée que notre compagnon, vêtu d'une courte pelisse, serait facile à reconnaître ne nous était pas venue. Deux mouchards se jetèrent tout à coup sur lui et l'entraînèrent. Nous eûmes le temps de monter en voiture et de filer.

La police et les *dvorniki*[19] assommèrent et arrêtèrent trente-cinq personnes.

Après cette manifestation, une partie des membres de *Terre et Liberté* demeura à Pétersbourg, les autres se rendirent dans le gouvernement de Saratov et d'Astrakan. Notre groupe dit des *Séparatistes* se rendit dans le gouvernement de Samara. N'ayant pas de relations dans cette ville, je demeurai à Pétersbourg jusqu'au mois d'août 1877.

De grands procès politiques se déroulaient à cette époque : l'affaire de la place de Kazan, le procès des « Cinquante », le procès Zaslavski, d'autres encore. Le premier excita, par la sévérité des condamnations, l'indignation des milieux libéraux : on savait que les *dvorniki* avaient arrêté les premiers venus dans la rue. Le second valut aux révolutionnaires la sympathie générale. On admira les femmes au nombre de seize qui avaient renoncé à une situation privilégiée pour le dur travail des fabriques. Les discours de Sophie Bardina et de l'ouvrier Pierre

Alexéief furent commentés avec enthousiasme. Le parti, vaincu dans ses initiatives, acquit avec l'auréole du martyre une autorité morale. L'impression des procès fut telle que les condamnés devaient avoir des imitateurs. Après les procès des « Cent quatre-vingt-treize », qui eut lieu un peu plus tard, le gouvernement sembla disposé à battre en retraite : le Sénat rendit à la vie la plupart des accusés. Il ne pouvait pas tirer du tombeau ceux qui étaient morts au cours de l'instruction. Le gouvernement comprit en tout cas que la publicité des procès n'était pas en sa faveur ; il refusa d'abord l'accès des salles d'audience au public ; puis il cessa de publier les comptes rendus des débats ; il se borna enfin à publier de brefs communiqués et fit même, parfois, le silence sur les exécutions. Celles-ci n'eurent plus lieu sur les places publiques, mais à l'intérieur des prisons.

*

Demeurée à Pétersbourg et soutenant de mon mieux les emprisonnés (ma sœur Lydie était du nombre), je restais en contact avec *Terre et Liberté*. Déjà la société avait une typographie et publiait les discours de Bardina, de Pierre Alexéief. De nombreux militants se réunissaient chez moi.

Il faut mentionner parmi eux Kablitz dont le nom est lié à l'emploi de la dynamite dans la lutte révolutionnaire. Les révoltés du Midi y avaient pensé dès 1873-74, ils avaient même tenté de faire sauter Alexandre II à Nikolaev et cette action coûta la vie à Wittenberg et Logovenko. Parmi nous, dans le Nord, Kablitz, connu en littérature sous le pseudonyme de Iouzov et entre camarades sous le sobriquet de l'« Œil », parce qu'il avait un œil de verre, fut en 1876-77 le partisan zélé de la dynamite.

Recherché dans l'affaire des « Cent quatre-vingt-treize », il était illégal. Il avait d'abord milité à Kiev, à la tête d'un groupe à lui, puis dans la « commune de Kiev », en qualité de bakouniste.

Les mœurs policières étaient encore patriarcales. De nombreuses réunions pouvaient se tenir dans les petites maisons au fond des cours, dans les logis d'étudiants de la rive droite de la Neva. On y étouffait, pendant les joutes des orateurs. Kablitz développait avec énergie son idée favorite du développement du sentiment révolutionnaire du peuple par les conflits, les protestations et les soulèvements. Il invoquait Spencer et le rôle de la fonction dans le développement des organes. Son argumentation était sèche, académique, insuffisamment convaincante. Sa voix, pauvre en intonations, n'avait rien de musical, son physique n'était pas séduisant. C'était un blond fade, visage étroit et sec, la barbiche roussâtre, yeux gris inexpressifs derrière des verres cerclés d'or. Mais sa parole était logique, réfléchie, aisée, sa réplique prompte. Il avait beaucoup lu.

Il se passionnait pour le schisme de l'Église et les sectes religieuses, en soulignant l'importance révolutionnaire de ces « protestations contre le régime ».

Les membres de *Terre et Liberté* ne considéraient l'Œil comme un des leurs que jusqu'à un certain point. Il n'appartenait pas à la Société secrète, mais on le recevait dans un appartement où se livraient des discussions théoriques. Les affaires se décidaient à la rue Basséïnaja, où siégeait Nathanson. Les adresses les plus importantes n'étaient d'habitude connues que de très peu de monde.

Klémentz plaisantait un jour, dans un cercle d'amis, sur la difficulté de parvenir jusqu'à des camarades trop bien cachés.

« – Ce sont des hommes de cavernes, disait-il avec son sourire coutumier, ce sont des troglodytes réfugiés dans des antres inaccessibles. »

La comparaison plut : de là l'appellation moqueuse de « troglodytes » donnée aux révolutionnaires et dont plus tard des historiens devaient faire une appellation sérieuse : *la Société des Troglodytes*.

Kablitz était l'orateur principal de l'une de ces « cavernes ». On y parlait souvent du « coup à porter à la tête ». Il s'agissait de l'extermination du tsar et, si possible, de toute la famille impériale ; Kablitz rappelait sans cesse que la dynamite serait le meilleur moyen d'atteindre cette fin. Les militants du sud l'avaient auparavant envoyé en Angleterre pour y étudier la fabrication de la dynamite. Mais il n'avait fait que se compromettre et n'avait rien appris. L'idée, souvent répétée, que la dynamite pouvait être un puissant moyen de combat s'implantait dans les esprits. La puissance destructrice du nouvel explosif était bien connue : toute l'Europe avait été émue en 1873-74 par de mystérieuses catastrophes maritimes. Des explosions se produisaient en pleine mer à bord de bateaux sortant des ports de Hollande. Il fut révélé que des armateurs malhonnêtes assuraient de vieux bateaux et les faisaient sauter à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie. – Kablitz projetait l'exécution du tsar. Il pensait que la dynamite explosait au choc et qu'il suffirait, pour faire sauter le Palais Anitchkov ou le Palais d'Hiver, de renverser sous ses murs une voiture chargée d'explosifs. Ce théoricien fanatique de la dynamite, ayant recouvré la légalité sous Loris-Mélikov, se trouva écarté du mouvement lors de l'attentat du 1er mars 1881 et évolua à droite, jusqu'à devenir, je crois, monarchiste.

*

Nathanson fut arrêté au printemps de 1877 ; au cours de l'été, des camarades tuèrent un ouvrier qui avait livré notre chef. Le 13 juillet, une histoire révoltante se passa à la Maison d'Arrêt : le préfet de police Trépov fit fouetter Emélianov qui, sous le nom de Bogolioubov, avait été privé des droits civiques pour avoir participé à la manifestation de la place de Kazan. L'impression causée par cet événement fut terrible : on ne parla que de châtier le préfet. Mais ce ne fut que six mois plus tard, après divers préparatifs infructueux entrepris par les militants du sud, arrivés à Pétersbourg, que Véra Zassoulitch[20] vengea Emélianov.

J'étais déjà à Samara, où j'avais trouvé tout un cercle d'amis à nous soutenir. Nicolas Bogdanovitch et Alexandre Kviatkovski étaient là[21]. Je fus recommandée à un jeune médecin du zemstvo qui me fit recevoir infirmière dans son district. Je me trouvai bientôt à Stoudentsi, dans un gros bourg paysan, qui avait autrefois appartenu à un apanage. L'infirmier devait chaque mois visiter tous les villages de son district et il y en avait douze dans le mien. J'étais pour la première fois face à face avec la vie des campagnes, seule avec le peuple, loin des miens, loin des amis, loin des intellectuels. J'avoue que je me sentis faible, esseulée, impuissante.

Je n'avais encore jamais vu de près la triste condition du paysan, je ne connaissais sa misère que théoriquement, par les livres, les articles de revues, les statistiques. Durant mon enfance et mes études je n'avais pas connu le peuple vivant. J'étais maintenant, à vingt-cinq ans, devant lui, pareille à une enfant à laquelle on vient de donner une chose surprenante et bizarre.

Je commençai par mes obligations officielles. Dix-huit jours sur trente je voyageai de village en village. Je m'arrêtai

généralement dans les isbas dites des voyageurs, où se rassemblaient tout de suite les malades. Trente à quarante patients remplissaient en quelques instants l'isba ; il y en avait de vieux et de jeunes, les femmes étaient nombreuses, les enfants de tout âge, plus nombreux encore : ils remplissaient la demeure de piaillements et de cris. Ces malades épuisés et sordides étaient toujours atteints de maux anciens ; les adultes souffraient de rhumatismes et de maux de tête depuis dix ou quinze ans ; presque tous étaient atteints de maladies de la peau (peu de villages avaient un bain) ; les catharres incurables de l'estomac et de l'intestin, les asthmes bruyants, la syphilis qui n'épargnait nul âge, les escarres, les plaies, tout cela dans une invraisemblable saleté, avec une alimentation tellement insuffisante et malsaine que l'on se demandait, confondu, si ces créatures avaient une existence humaine ou animale ? Des larmes se mêlaient souvent aux mixtures que je préparais pour ces misérables dont la vie me paraissait peu différente de celle des parias de l'Inde, si bien décrite par Jacolliot.

Je distribuais patiemment jusqu'au soir les poudres et les onguents dont je remplissais de pauvres ustensiles de cuisine ; je versais dans les pots des tisanes et des infusions, j'expliquais trois ou quatre fois la manière d'user des médicaments et, mon labeur terminé, je me jetais sur ma couche, un tas de paille. Le désespoir l'emportait en moi : quelle fin à cette effroyable misère ? Quelle hypocrisie, les médications ! Pouvait-on penser, devant cette réalité, à protester ? N'était-ce pas dérision que de parler de résistance et de lutte à un peuple accablé ? Ce peuple n'était-il pas déjà en pleine dégénérescence ? Peut-être le désespoir seul pourrait-il le tirer de sa résignation et de sa passivité infinies.

Je vis pendant trois mois, chaque jour, le même spectacle.

Ces trois mois furent pour moi une rude épreuve. La condition matérielle du peuple me laissa une impression terrible. Je ne réussissais pas à pénétrer l'âme du peuple. Je n'ouvrais pas la bouche pour la propagande.

À ce moment une femme qui avait figuré au procès des « cent quatre-vingt-treize », en qualité de témoin, fut arrêtée en rentrant de Pétersbourg à Samara. On trouva sur elle des lettres compromettantes qui m'étaient adressées. Nous fûmes avertis par dépêche. Alexandre Kviatkovski vint me chercher de Pétersbourg. Une semaine plus tard les gendarmes arrivaient à Stoudentsi.

VI

Dans les campagnes

Nous trouvâmes à Samara des camarades avec lesquels nous pensâmes d'abord nous fixer dans le gouvernement de Voronège. Mais le verdict du procès des « Cent quatre-vingt-treize » nous rendit de nombreux amis. Cette occasion de recruter des forces pour le travail dans les campagnes ne pouvait pas être négligée. Je me rendis de Voronège à Pétersbourg avec Bogdanovitch.

Nous trouvâmes à Pétersbourg une animation extraordinaire : la jeunesse exultait, des amis anciens et nouveaux félicitaient les libérés comme des revenants d'un autre monde ; les libérés oubliaient leurs souffrances de la veille pour envisager avec un enthousiasme longtemps contenu, une activité nouvelle. Il y avait foule, du matin au soir, dans leurs logis, devenus des clubs révolutionnaires. Des inconnus venaient serrer la main à ces enterrés vifs de la veille. C'est à cette époque que je vis, pour la première fois, Sophie Lvovna Pérovskaia. Je fus conquise par la simplicité de ses vues et la douceur de son maintien. Nos bonnes relations ne devaient plus cesser jusqu'à sa mort. De prison elle recommanda à ses camarades de « veiller sur Naoum[22] et Vérotchka[23] ».

Les anciens membres du groupe de Tchaïkovski et les libérés appartenant à ce groupe décidèrent de reconstituer leur organisation. Un cercle d'une quarantaine de personnes se forma. J'en faisais partie avec ma sœur Eugénie, Léchern, Soloviev. Nous étions des nouveaux. Le cercle comprenait notamment Klémentz, qui venait de rentrer de l'étranger, Sophie Lvovna Pérovskaia, Sabline, Morozov. Ce cercle ne fut pas de longue durée.

Le tsar ayant refusé sa sanction au verdict prononcé dans l'affaire des « Cent quatre-vingt-treize », nombre de camarades furent arrêtés et exilés par mesure administrative ; plusieurs passèrent la frontière ; ceux qui arrivaient à Pétersbourg, après avoir réglé leurs affaires personnelles ou fui les lieux de déportation, entraient dans l'organisation *Terre et Liberté*.

Après avoir tenté de m'établir à Tambov avec quelques camarades, nous nous rendîmes à Saratov, où nous arrivâmes en mars 1878. Une douzaine de militants vivaient là dans les campagnes en qualité d'instituteurs, de greffiers, de cordonniers, d'ouvriers agricoles, de marchands ambulants. Une propagande active était poursuivie parmi les ouvriers de la ville. Alexandre Mikhailov enseignait dans un village de vieux croyants. Il rêvait de fonder une nouvelle secte rationaliste sur le principe de la lutte active ; il nous dépeignait avec passion les mœurs des ermites et des « errants », et le caractère des schismatiques, beaucoup plus développés aux points de vue intellectuel et moral que la généralité des paysans.

L'arrestation d'Olga Nathanson et d'autres camarades devait l'arracher à ces milieux. Il me confia, à la veille de son départ, sa crainte de ne pas trouver d'appui dans la capitale dans son dessein de mettre le schisme religieux à profit pour l'action révolutionnaire. Mais, à Pétersbourg, cette nature entière se

consacra bientôt, avec le même fanatisme, à de nouveaux intérêts et s'engagea dans une voie nouvelle avec une invincible opiniâtreté. Quand, en décembre de la même année, je vins passer quelque temps à Pétersbourg, Mikhailov développait déjà un programme politique que je discutai. Nous restâmes sur nos positions ; je revins à la campagne tandis qu'il préférait déjà le travail dans les villes.

Des relations nous étaient nécessaires à Saratov, car nos camarades devaient à tout prix obtenir des emplois leur permettant un contact naturel avec les paysans. Le notaire Praotsov, connaissant à fond la ville et les campagnes environnantes, nous rendit de précieux services. C'était un homme d'une honnêteté parfaite, accoutumé au confort, mais qui avait gardé une grande vivacité de sentiments. Étudiant à l'Université de Moscou, il avait été déporté dans le Nord dans les années 60. Il plaça Bogdanovitch, Pissarev et Soloviev en qualité de greffiers à Volsk.

Ce calme ne devait pas durer longtemps. La police locale crut deviner des propagandistes. Les intérêts Lésés élevaient la voix ; les propriétaires fonciers, les greffiers, les koulaks[24], les usuriers s'agitèrent ; on chuchota dans les coins ; les dénonciations se mirent à pleuvoir. La défense de la majorité du *mir*[25] contre l'exploitation par la minorité riche, la lutte contre les koulaks, la défense des ouvriers contre les fermiers et les patrons, les procès des paysans, tout accusait nos camarades. On leur imputa des intentions séditieuses : révolutionnaires-socialistes ils ne reconnaissaient pas, disait-on, la propriété, ils dressaient une caste contre une autre, etc. Dès le premier mois, leur situation fut ébranlée, on songea à les arrêter. Ils réussirent à tenir dix mois et durent quitter le pays pour ne pas aller au bagne.

Presque en même temps que mes camarades, j'obtenais une place dans le district de Pétrovsk. Ma sœur Eugénie, qui venait de passer son examen d'infirmière, s'installa avec moi. Notre arrivée fit sensation. Pourquoi, se demandait la société, venions-nous nous « enterrer » à la campagne, avec notre instruction et notre situation[26] ? Par bonheur notre apparence et nos manières ne permettaient pas de nous qualifier de nihilistes. Nos bonnes relations avec le président du zemstvo nous ouvrirent toutes les portes. Seul le maréchal de la noblesse, qui avait fait six ans de prison pour un meurtre, et un notable qui considérait comme pernicieuses toutes les connaissances, excepté celle des prières et de la liste des membres de la famille impériale, déclarèrent hautement qu'il fallait nous « tenir à l'œil ». Ce fut aussi l'avis du greffier de Viazmino, un prince Tchégodaev, fils ruiné d'un digne père exilé en Sibérie pour avoir fait fouetter à mort un serf.

Pour les paysans, l'arrivée d'une infirmière, d'une guérisseuse, comme ils disaient, était une chose étonnante. Les moujiks allaient demander aux popes si j'étais là pour soigner tout le monde ou rien que les femmes. Après explication, les patients m'assiégèrent. Le pauvre peuple venait à moi comme à une icône miraculeuse, par dizaines et centaines de personnes : de véritables convois stationnaient du matin au soir devant les fenêtres de mon logis ; ma renommée dépassa bientôt les limites des trois districts dont je m'occupai. N'étant pas surveillée par un médecin, – car il n'y en avait pas, – et recevant du président du zemstvo tous les médicaments dont j'avais besoin, je réussissais peut-être parce que je les donnais en quantités suffisantes ; une vieille femme franchissait 60 à 70 verstes à pied pour me venir voir et se plaindre d'une hémorragie ; à son retour elle racontait au village qu'il avait suffi que je la touchasse pour que

l'hémorragie cessât ; on m'apportait des eaux et des huiles en me priant de les envoûter puisque je savais si bien envoûter les maladies ; on m'amenait des vieillards tous blancs qui avaient perdu la vue quinze ou vingt ans auparavant mais espéraient revoir le jour, grâce à moi, avant de mourir. Les gens étaient stupéfaits de l'attention que je leur consacrais, de mes questions minutieuses, des explications raisonnables sur l'usage des médicaments. Je reçus, au cours du premier mois, huit cents malades et en dix mois, cinq mille personnes. Si j'ai réussi à secourir le dixième de ces cinq mille hommes, ils obtiendront du plus cruel Jéhova le pardon de mes péchés. Ce labeur écrasant aurait été au-dessus de mes forces, si ma sœur Eugénie ne l'avait partagé avec moi.

Nous parvînmes bientôt à ouvrir une école. Eugénie déclara aux paysans qu'elle instruirait gratuitement leurs enfants et qu'il ne faudrait leur acheter ni alphabets, ni plumes, ni papier. Elle eut tout de suite vingt-cinq élèves des deux sexes. Notons qu'il n'y avait pas une école dans mes trois districts. Certains élèves furent amenés à ma sœur des villages avoisinants, parfois éloignés de plus de 20 kilomètres. Il y avait des élèves adultes. Des moujiks demandaient qu'on leur enseignât l'arithmétique. Ma sœur fut bientôt surnommée : « Notre maîtresse tout en or. »

Notre travail à la pharmacie et à l'école terminé, nous prenions quelque ouvrage manuel, un livre, et nous allions au village chez quelque paysan. C'était fête ce soir-là, chez notre hôte : il invitait ses parents et connaissances. Nous lisions de coutume à haute voix ; vers 10-11 heures nos hôtes nous priaient encore de continuer. Nous lisions les poèmes de Nekrassov, des fragments de Lermontov, le satirique Chtchédrine, des articles de revues, des contes, des épisodes d'histoire. Il n'y avait presque pas

de livres accessibles au peuple. Il fallait chaque fois parler de l'existence des paysans, de leur attitude envers le propriétaire foncier et les autorités, s'intéresser à leurs besoins, écouter leurs doléances, partager leurs sympathies et leurs antipathies. Nous devions toujours, avant de partir, promettre solennellement d'instruire les enfants de nos hôtes.

Nous nous sentions utiles et c'est ce qui attirait notre génération dans les campagnes ; là seulement nous avions l'âme en paix, la conscience tranquille. Et c'est bien malgré nous que nous fûmes arrachés à cette activité.

Nous nous efforcions à la plus grande simplicité. Pas de pain blanc, rarement de la viande. Tout morceau superflu nous fût resté dans la gorge, devant les privations et la misère générale. Nous dépensions une douzaine de roubles, y compris le salaire de la femme qui tenait notre modeste ménage, sur mes vingt-cinq roubles de traitement mensuel. Point n'est besoin de dire que nous refusions les dons des paysans en nature et en argent. Quand une pauvre femme m'apportait des œufs, je les acceptais afin de ne point paraître fière, mais sans omettre de glisser, en échange, quelques kopeks dans la main de ma visiteuse. Et comme j'avais bien soin de dire que c'était « pour les cierges », elle les prenait.

Je rougis de l'avouer, mais cette existence qui eût dû être appelée normale, paraissait choquante. Elle attentait au système d'égoïsme sans frein et d'exploitation, qui, commençant aux millions rassemblés au pied du trône, descendait jusqu'aux gros sous des ruraux.

Ici, les êtres de proie étaient médiocres, insignifiants, pitoyables même, mais le budget du paysan se chiffrait par rouble et dizaines de roubles. Ses paiements se montaient à des

kopeks mais dépassaient de loin ses forces. On ne pouvait pas, dans ces conditions, lui voler grand-chose, mais ce qu'on lui volait était prélevé sur le dernier sou des pauvres. La lutte pour ces sous remplissait la vie des campagnes. Notre apparition menaçait les appétits. Quand j'étais appelée au chevet d'un malade en même temps que le pope, ce dernier pouvait-il marchander ses services ? Quand nous assistions à une séance du tribunal du district, le greffier ne faisait-il pas le compte des cadeaux dont nous le privions ? On craignait en outre que nous n'intervinssions en cas d'abus, grâce à nos relations à la ville. Les araignées se mirent à tisser leur toile autour de nous.

*

Cette lutte fut si caractéristique qu'il faut en parler. À l'opposé des autres camarades, nos papiers étaient en règle. Mais à peine nous étions-nous accoutumés à notre entourage que nous apprîmes par les paysans que le pope du village répandait le bruit que nous n'avions pas de passeports, que nous n'avions pas fait d'études, qu'il était lui-même tout aussi médecin que nous. Il déclara bientôt à l'administration du zemstvo que le moral de ses ouailles s'était modifié depuis notre arrivée à Viazmino ; l'église était peu fréquentée, le zèle faiblissait, les gens devenaient insolents. Il lui fut répondu que cela ne regardait ni mes occupations ni l'administration du zemstvo. L'école fut espionnée. L'intendant du propriétaire, le greffier, le pope interrogeaient nos élèves : « Ils demandent Si vous nous apprenez les prières ? » racontaient les bambins à ma sœur. Ma sœur enseignait les prières ; elle fut pourtant dénoncée à Saratov comme suggérant à ses élèves « qu'il n'y a pas de Dieu et qu'il ne faut pas de tsar ».

L'Administration répandit le bruit que nous cachions des insoumis. À partir de ce moment le policier vint examiner tous nos visiteurs. Quand nous allions à la ville, nous apprenions que le prince Tchégodaev nous accusait de lire des proclamations dans les isbas et de démontrer aux malades que l'iniquité régnait et que les fonctionnaires étaient corrompus.

Des élections devaient avoir lieu en janvier 1879, dans notre district. Les paysans élirent un nouveau staroste[27] et diminuèrent de cent roubles le traitement du greffier. Le prince nous considéra comme responsables de son infortune. L'assemblée du district fut déclarée illégale et on en convoqua une nouvelle à laquelle le maréchal de la noblesse se rendit lui-même. De nombreux électeurs n'avaient pas été convoqués. Les moujiks d'un village voisin appartenant à l'État, connus pour leur caractère indépendant, avaient été mystérieusement écartés. Le nouvel élu fut déclaré inéligible sous un prétexte suspect ; l'ancien, un prévaricateur, resta en fonctions ; le traitement du greffier fut ramené à ses proportions antérieures. L'ordre fut, en un mot, rétabli.

La question des terres se posa peu après. Les habitants de Viazmino et de deux villages voisins étaient d'anciens serfs du comte de Nesselrode. Son Excellence leur avait donné des parcelles gratuites, dites « de misère », en se réservant 18 000 déciatines[28], ni plus ni moins. La part misérable de Viazmino avait encore été rognée au cours du découpage des terres. La situation des ci-devant serfs de Son Excellence était intenable. Ils se considéraient comme ruinés depuis leur émancipation ; n'ayant pas de pâturage, ils se trouvaient entièrement à la merci du propriétaire foncier. Leurs terres étaient limitées de l'autre côté par celles du maréchal de la

noblesse. Le loyer des terres qui avait été, dans les premières années après l'émancipation, de vingt-cinq kopecks la déciatine s'élevait en 1878, à huit roubles argent. En 1879, l'intendant du comte exigea en outre que les paysans transportassent, pour chaque déciatine, cinq poutres à 60 ou 70 verstes de distance. Les paysans furent désespérés, car c'étaient là des conditions inacceptables. Trois communautés villageoises renoncèrent au renouvellement du bail. Les paysans louaient collectivement la terre et la payaient de même, répondant les uns des autres, quittes à la partager ensuite entre eux. Afin de briser cette unité, l'intendant se mit à proposer à quelques-uns séparément des conditions plus avantageuses. Deux villages finirent par céder, les paysans de Viazmino tinrent bon. On imputa leur attitude à notre influence. Le pope, bénéficiant des générosités du propriétaire, lui écrivait que « les infirmières étaient cause de la résistance des paysans ». L'officier de police arriva, fit une enquête sur notre conduite, interrogea les pères de nos élèves, terrorisa les enfants et ferma notre école comme n'ayant pas été autorisée par le Conseil de l'Enseignement.

Il fallut voir la douleur des paysans. Peu de temps auparavant, on les avait engagés à construire une école de zemstvo qui eût coûté mille roubles ; ils eussent dû en outre payer un gardien et fournir les bois de chauffage. Leur pauvreté les avait obligés à renoncer à cette entreprise et voici qu'on leur ravissait l'école gratuite ! Deux paysans furent arrêtés et conduits à la ville sur dénonciation du greffier qui, dans une conversation particulière, s'était enquis de leurs opinions sur la terre. Les paysans disaient que, de même que tous les sujets étaient égaux devant le service militaire, tous le seraient un jour dans la possession du sol ; qu'ils avaient mérité la terre par la campagne de Turquie ; qu'on ne

pouvait pas vivre comme ils vivaient, qu'ils n'en pouvaient plus ; que le tsarévitch lui-même s'en était convaincu, ayant parcouru toute la Russie avec trente sénateurs, accueilli les doléances et les plaintes des cultivateurs et partout répondu aux pauvres gens que la terre serait bientôt ravie aux propriétaires de même qu'on avait aboli le servage en 1861.

Les paysans arrêtés racontèrent à leur retour que l'officier de police s'était efforcé de les amener à nous compromettre. Les centainiers et les dizainiers, dont j'arrachais les enfants à la mort et auxquels je sauvais bien des journées de travail, ne nous laissèrent plus un jour de répit ; ils se plaignirent qu'on les obligeât à regarder dans nos fenêtres, à nous surveiller pas à pas, à surprendre nos conversations avec les paysans ; les paysans eurent peur de nous venir voir le jour et vinrent le soir, mystérieusement.

*

Notre situation ne s'était pas encore tout à fait gâtée quand arriva Alexandre Constantinovitch Soloviev. Il venait nous consulter sur son dessein de se rendre à Pétersbourg pour frapper l'Empereur. Il nous exposa ses idées. Notre activité n'était, à son avis, qu'un leurre, à une époque où la lutte pour les intérêts des masses était illégale aux yeux de tous les représentants de la propriété et de l'administration. Nous n'avions aucune chance de succès en présence d'adversaires armés de la richesse des traditions et du pouvoir.

Pour ces raisons, il avait été décidé à la dernière réunion de Saratov de porter dans les campagnes le fer et le feu. Le terrorisme paraissait d'autant plus nécessaire à notre camarade que le peuple, en proie au besoin et livré à l'arbitraire, n'était pas

en état d'y recourir lui-même. Le terrorisme exigeait des forces nouvelles qui commençaient à nous manquer, car la réaction et la répression avaient brisé l'énergie des intellectuels ; ceux-ci ne croyaient plus à la possibilité d'une action utile parmi les paysans ; à un certain degré de réaction, les meilleurs élans succombent. La Russie traversait une de ces périodes. « La mort de l'Empereur, disait Soloviev, peut marquer un tournant ; l'atmosphère sera épurée, la défiance dont les intellectuels sont l'objet cessera, ils pourront prendre contact avec le peuple ; les forces nouvelles afflueront dans les campagnes ; or, il faut des masses et non des efforts isolés comme les nôtres pour modifier la condition des paysans. » Ces idées reflétaient chez Soloviev un état d'esprit général.

Les révolutionnaires subissaient une seconde défaite, et ce n'était plus par la suite de leur inexpérience ; du caractère trop théorique de leur programme, du désir d'inculquer aux masses des idéals inaccessibles, de la surestimation des forces de masses ; non et non, nous devions quitter la scène, conscients de la valeur de notre programme parce que toute liberté politique faisait défaut.

Le manque de liberté politique peut ne pas se faire par trop sentir pendant quelque temps si le despotisme répond en quelque sorte aux besoins du peuple et aux aspirations de la société ; mais, s'il suit son propre chemin, sourd aux plaintes du peuple et à la voix du publiciste, indifférent aux travaux du savant et aux chiffres du statisticien, si aucun groupe de sujets n'a la moindre possibilité d'influer sur le cours de la vie sociale, si la jeunesse ne peut consacrer son enthousiasme à rien, la situation devient intolérable et toutes les révoltes se tournent vers le monarque qui incarne un pouvoir en désaccord avec la société et se déclare lui-

même responsable de la vie et du bien-être de la nation. Et si tous les moyens de persuasion ont été infructueusement employés, il reste la force physique : le poignard, le revolver, la dynamite. Soloviev prit le revolver.

Dans les villes, les membres du Parti arrivaient aux mêmes conclusions. Véra Zassoulitch, acquittée par le jury, avait failli être arrêtée. Tandis que la Russie entière applaudissait le jury, les membres de la famille impériale rendaient visite à Trépov. Alors que le Sénat avait cru possible de rendre dans l'affaire des « Cent quatre-vingt-treize » un verdict modéré, le tsar aggravait la sentence ; à chaque tentative de mettre un frein à l'arbitraire de ses serviteurs, il répondait par des mesures de rigueur. Il devenait étrange de frapper les serviteurs sans toucher au maître. La pensée du régicide vint à Goldenberg et à Kobyliaenski presque en même temps qu'à Soloviev. Cette pensée dominait entièrement notre camarade. Je crois que si nous nous fussions tous dressés contre elle, il lui eût quand même obéi. Il avait une foi absolue au succès. Quand je lui dis qu'un insuccès pourrait avoir pour effet une aggravation de la réaction, il me répliqua avec foi et passion que l'échec était impossible, qu'il n'y survivrait pas, qu'il agirait avec toutes les chances de succès. Il ne me resta qu'à souhaiter la justification de ses espérances. Nous prîmes ainsi congé de cet homme qui réunissait le courage du héros à la bonté de l'enfant et à l'abnégation de l'ascète. Et nous attendîmes avec angoisse les nouvelles de Pétersbourg. J'avais décidé de quitter le zemstvo, mais on me suppliait d'y rester. Le séjour à la campagne nous était devenu inutile et pesant.

Quand, le 2 avril, retentit le coup de pistolet inutile de Soloviev, ma première pensée fut qu'il faudrait recommencer. Au lieu d'avoir brisé la réaction, nous lui avions donné prétexte à de

nouvelles rigueurs. Il ne nous restait plus qu'à remplir notre tâche jusqu'au bout. On nous écrivait de Pétersbourg qu'une commission spéciale se rendait dans le gouvernement de Saratov pour y étudier l'activité de Soloviev. Nous devions presser notre départ.

Je ne réussis qu'à obtenir un congé, pour n'avoir pas l'air de fuir. Je partis un dimanche et, cette fois encore, un hasard providentiel me sauva ! les autorités arrivèrent à Viazmino le lundi.

Nous emportions le sentiment que le peuple nous comprenait. Quand les gendarmes et la police arrivèrent à Viazmino, l'avis unanime des paysans fut qu'on nous persécutait parce que nous les défendions. Quand le greffier répandit plus tard le bruit de notre arrestation, et de la pendaison de ma sœur, des paysans firent une marche dans la nuit pour vérifier la nouvelle et revinrent rassérénés.

Je fis part à notre cercle, réuni pour la dernière fois à Saratov, que je le quittais pour adhérer à l'organisation de *Terre et Liberté,* ne voyant pas de justification à l'existence d'un petit groupe dissident. J'ajoutai que je soutiendrais dans l'organisation ceux qui persisteraient dans la voie du régicide. Mais la lutte contre le gouvernement était devenue le mot d'ordre de tous. Nous nous dispersâmes. Pissarev et Lechern partirent pour le Nord. Je restai à Tambov avec ma sœur et Bogdanovitch et c'est là que nous reçûmes une lettre de Sophie Bardina exilée en Sibérie, nous priant de faciliter son évasion. Bogdanovitch se chargea de cette tâche et disparut pour un an. Je fus bientôt invitée au Congrès de *Terre et Liberté* qui devait se réunir à Voronège.

*

De la fin de 1876 au Congrès de Voronège c'est-à-dire à l'été de 1879, la situation générale du parti révolutionnaire est caractérisée par la dispersion en fait d'organisation en plusieurs groupes autonomes, solidaires par leur but final mais uniquement rattachés les uns aux autres par les relations personnelles de certains de leurs membres.

Terre et Liberté formait une association bien organisée ; les militants du Sud continuaient à ne point reconnaître de discipline, à ne point se déparer de la jeunesse révolutionnaire et à camper sans cesse entre Odessa, Kharkov et Kiev. La répression écrasa en 1877-79 les groupes de ces villes. Elle ne fut pas fatale aux villes du Nord parce que l'organisation y assurait, après toutes les pertes, l'afflux des forcés. *Terre et Liberté* était la seule organisation possédant un organe du même nom (publié depuis l'automne de 1878) et de nombreux militants. La société était dirigée par un comité siégeant à Pétersbourg. Ses militants de province se répartissaient dans les gouvernements de Saratov, de Tambov, de Voronège et le pays cosaque du Don. Ils formaient des « communautés » autonomes pour ce qui était des affaires locales. Ces « communautés » recrutaient des adhérents mais sans leur conférer la qualité de membres de la société mère et sans les initier à l'organisation de celle-ci. La tâche principale des groupes provinciaux était l'action parmi les paysans et la préparation de l'insurrection ; un petit nombre de militants se consacrait dans les villes à la propagande parmi les ouvriers, à la recherche des fonds, à l'entretien des relations utiles. Tous les deux, trois mois, les militants se réunissaient dans une ville. Leurs relations se resserrèrent peu à peu tandis que la liaison avec les camarades de Pétersbourg s'affaiblissait. L'activité des groupes provinciaux, éloignés des centres universitaires qui

fournissaient le gros des forces révolutionnaires ; les rendait entièrement dépendants du centre au point de vue financier et, ce qui était plus important encore, au point de vue des cadres. Les conditions générales du travail dans les campagnes n'étaient pas favorables à l'accroissement des effectifs. Les Pétersbourgeois consacraient de plus en plus toutes les ressources et toutes les forces aux évasions et aux actes terroristes. Les organisations provinciales s'étiolaient. Des dissentiments moraux se créaient. Les Pétersbourgeois, entraînés par leurs succès, irrités par leurs échecs, passionnés par une lutte qui exigeait une constante tension de toutes les forces, mais procurait aussi des moyens d'agitation d'une puissance extraordinaire, se mettaient à considérer avec dédain le silence des campagnes de Saratov et de Tambov. L'absence de tout indice de lutte active dans les villages, l'inutilité visible d'y laisser des dizaines de militants les révoltaient. Si des dizaines de révolutionnaires n'avaient pas réussi en deux ans à obtenir le moindre résultat visible dans la préparation des campagnes à l'insurrection, à quoi rimait la continuation de leur effort ? Chaque militant demeurant parmi les paysans paraissait aux Pétersbourgeois perdu pour leur action. Les *narodniki,* par contre, au sens étroit du mot, pensaient que les feux d'artifice de *Terre et Liberté* détournaient la jeunesse d'un labeur indispensable. Les meurtres des généraux et des chefs de la gendarmerie[29] étaient à leur avis beaucoup moins utiles que le terrorisme agraire ; les actes terroristes n'avaient pas d'échos dans les campagnes ; les militants vivant parmi les paysans ne partageaient pas les anxiétés et les joies du terrorisme ; perdus parmi les paysans, dans les steppes monotones et illimitées, ils n'avaient pas à pleurer les camarades qui montaient à l'échafaud.

VII

Dissensions

Il n'y avait pas d'unanimité non plus dans le groupe dirigeant de *Terre et Liberté à* Pétersbourg.

Le moral de la jeunesse et de la société s'améliorait au fur et à mesure que se suivaient, comme des étincelles électriques, les nouvelles des attentats politiques. L'assassinat du baron Heyking, officier de gendarmerie, et l'attentat contre le procureur Kotlarevski à Kiev, l'assassinat du gouverneur de Kharkov, Kropotkine, actes organisés par notre camarade Ossinski et par les militants de Kiev (Popko, Goldenberg, Kobylianski) ; la résistance armée opposée par Kovalski et ses camarades, lors de leur arrestation à Odessa, et les manifestations occasionnées par leur procès ; l'assassinat du chef de la gendarmerie Mézentsov et l'attentat contre son successeur Drenteln, œuvre de *Terre et Liberté* à Pétersbourg, la tentative de libérer par la force Voinaralski en cours de transfèrement non loin de Kharkov ; – ces faits extraordinaires dans la vie grise de la Russie produisaient une énorme impression. À Kiev, Ossinski, remuant et passionné, se donnait tout entier à l'action nouvelle ; ses camarades de Pétersbourg, Alexandre Mikhailov N. Morozov, A. Kviatkovski, Barannikov et Marie Ochanina se rendaient de

mieux en mieux compte de la nécessité de conquérir la liberté politique par une action directe contre le pouvoir.

Peu à peu, les deux axes du programme de *Terre et Liberté* se déplaçaient. En 1876, lors de la fondation de la Société, on avait considéré l'activité dans les campagnes et la préparation du soulèvement populaire comme la tâche principale du Parti ; le coup à porter à la tête du gouvernement avait été subordonné à la situation des masses ; en 1878-79, ce coup devenait essentiel. C'était lui qui devait déchaîner les forces vives du peuple.

C'était l'avis de Mikhailov, de Kviatkovski et de leurs camarades ; mais ces vues étaient énergiquement combattues par Plékhanov et Popov, qui s'en tenaient à la conception primitive de *Terre et Liberté*.

Ils invoquaient aussi des considérations pratiques. Après chaque attentat terroriste, les organisations étaient décimées. Ne payait-on pas trop cher les sympathies et l'enthousiasme qui aveuglaient les camarades et les entraînaient toujours plus dans une voie exclusivement politique ? Le terrorisme détournait la jeunesse du travail obscur parmi les paysans, tâche primordiale d'un parti auquel l'appui des masses était nécessaire.

Chaque fois que les novateurs commençaient une nouvelle entreprise, leurs desseins se heurtaient à de vives résistances, à des polémiques acerbes : les relations personnelles se tendaient.

La discorde atteignit son apogée quand, au printemps de 1879, Alexandre Soloviev arriva de Saratov à Pétersbourg.

« Dans les conditions politiques présentes, l'action des révolutionnaires dans les campagnes est stérile, » telles étaient ses conclusions. « Il faut à tout prix modifier ces conditions et, tout d'abord briser la réaction en frappent Alexandre II ». Il avait résolu d'abattre le tsar.

Il demanda le concours de *Terre et Liberté*. La question fut posée au groupe central, mais les partisans du terrorisme crurent, devoir taire le nom de l'intéressé si grande était leur défiance à l'égard de Plékhanov et Popov. Quand ces derniers furent informés au cours des débats que la décision d'agir était prise et qu'aucun argument ne la ferait révoquer, Popov indigné s'exclama : « S'il se trouve parmi vous un Karakosov[30], ne se trouvera-t-il pas un nouveau Kommissarov qui refusera de compter avec votre décision ? » – « Si c'est toi ce Kommissarov-là, je te tuerai ! » repartit avec violence son ami Kviatkovski.

Le conflit se termina par un compromis. *Terre et Liberté* ne participerait pas à l'attentat projeté, mais les membres de l'organisation étaient autorisés à y participer à titre individuel.

L'attentat du 2 avril fut infructueux. Le grand revolver dont s'était servi Solaviev lui avait été donné par des membres de *Terre et Liberté*. Weimar, qui en avait fait l'acquisition dans un magasin situé dans la maison de sa mère à la Perspective Nevski, fut arrêté. L'identification de Soloviev, qui ne réussit pas à s'empoisonner, entraîna de nombreuses arrestations à Pétersbourg, et dans le gouvernement de Pskov.

*

Plékhanov et Popov firent ressortir la nécessité d'un congrès pour trancher la querelle des tendances.

On ne connaissait pas l'état d'esprit des révolutionnaires de province. Popov les croyait favorables à ses vues, ce qui inquiétait les partisans de la nouvelle tactique. Il fallait, afin de n'être pas surpris par les événements et de s'assurer la possibilité de continuer la lutte politique même en cas de rupture avec les anciens camarades, prendre des mesures spéciales. Kviatkovski,

Alexandre Mikhailov, Morozov, Marie Ochanina, Tikhomirov et Barannikov, formèrent au sein de *Terre et Liberté* un groupe secret. Leurs partisans étaient nombreux à Pétersbourg. Un second cercle se forma bientôt autour de Mikhailov et de Kviatkovski ; Kibaltchitch, plusieurs des accusés du procès des « Cent quatre-vingt-treize », d'autres y entrèrent. Ce cercle adopta pour devise « La liberté ou la mort. »

Ossinski employait déjà à Kiev, avec ses amis, dans les tracts publiés à l'occasion de leurs attentats, l'appellation de Comité Exécutif. Ses camarades de Pétersbourg signèrent de même les *Feuilles de Terre et Liberté,* publiées sous la rédaction de Morozov, en supplément à l'organe du Parti. La *Feuille,* à laquelle Plekhanov faisait une constante opposition, était destinée à l'agitation et remplaçait parfois l'organe central. Le Comité Exécutif y publiait de temps à autre des communiqués sur les espions et les provocateurs. Ces renseignements lui étaient fournis par Klétotchnikov qui était entré, avec l'approbation d'Alexandre Mikhailov et de ses amis, au début de 1879, au III^e^ Département de la Chancellerie de Sa Majesté Impériale[31] à seule fin de servir le Parti.

Le groupe Kviatkovski résolut d'user de l'appellation déjà connue du Comité Exécutif. Le cercle *La Liberté ou la Mort* ne se manifesta par aucune action, se bornant à préparer ses membres à leur travail dans l'organisation future. Presque tous devaient bientôt entrer dans le Comité Exécutif de la *Liberté du Peuple* à l'exception des époux Yakimov qui se retirèrent du mouvement révolutionnaire, mais lui donnèrent les ressources matérielles sans lesquelles il eût été difficile de commettre les attentats projetés contre l'autocratie.

Le Comité Exécutif, prévoyant l'exclusion ou la sortie de ses membres de *Terre et Liberté,* se procura assez de caractères pour créer, en cas de besoin, sa propre typographie ; il trouva en Kibaltchitche un homme qui, depuis sa sortie de prison au début de 1878, étudiait la préparation de la dynamite en chambre et se livrait à des essais de laboratoire.

Dès que les préparatifs de Kibaltchitche furent prêts, un atelier de fabrication de nitroglycérine et de dynamite fut créé avec le personnel de *La Liberté ou la Mort*. Kibaltchitche dirigea l'atelier en qualité de chimiste. Il fut aidé de trois techniciens : Chiriaev, Issaev et Anna Yakimova, locataire de l'appartement réservé à la conspiration.

Au risque d'être découverts ou de sauter avec la maison, ces révolutionnaires intrépides préparèrent pour l'été de 1879, avec l'outillage primitif de ce laboratoire improvisé, plusieurs dizaines de kilos de dynamite. Ils n'avaient reçu aucune instruction spéciale. Ils tâtonnaient et la mort pouvait les surprendre d'un moment à l'autre.

*

Le Congrès de *Terre et Liberté* une fois décidé, les membres du Comité Exécutif convoquèrent leurs affiliés à une conférence secrète, à laquelle devaient participer des révolutionnaires du Sud qui n'appartenaient pas à l'organisation : Kolotkévitch, de Kiev. Jéliabov, d'Odessa ; Frolenko, connu dans le Midi pour avoir arraché Kostiourine à la prison d'Odessa, Stéfanovitch, Deutsch et Bokhanovski à celle de Kiev, tenté de faire évader Voinaralski près de Kharkov et participé à l'affaire de la trésorerie de Kherson, sous laquelle on avait creusé une sape et d'où l'on avait réussi à emporter un million et demi de roubles.

Le Congrès de *Terre et Liberté* devait se réunir le 24 juin à Voronège ; la nouvelle tendance décida de se réunir quelques jours plus tôt non loin de Voronège, à Lipetsk. Les membres du Comité Exécutif et les militants du Sud, onze au total, adoptèrent là les statuts rédigés par le secrétaire du Comité Exécutif, Morozov. Le groupe se donnait pour but de renverser l'autocratie et d'établir les libertés politiques. La lutte armée avec le gouvernement devait être son moyen.

La nouvelle tendance fit sans peine recevoir ses nouveaux adhérents dans l'organisation de *Terre et Liberté* réunie à Voronège. Ce premier congrès révolutionnaire en date, et par son importance nationale, se réunit dans une atmosphère rendue oppressante par les désaccords, les irritations, les défiances, la crainte, des deux côtés, que l'adversaire ne l'emportât, l'existence secrète d'une société doublement secrète, la tension générale des esprits en vue du conflit menaçant.

Mais à peine le congrès se fut-il ouvert qu'il apparut que les rapports entre les militants des villes et des campagnes étaient loin d'être aussi difficiles qu'on ne pouvait le croire d'après les conflits de Pétersbourg. Tout le monde voulait maintenir l'unité, tout le monde craignait d'affaiblir le parti révolutionnaire par la division.

Le programme de *Terre et Liberté,* esquissé à grands traits, se prêtait à toutes les interprétations désirables. Il fut maintenu sans changements. Il fut décidé de continuer l'action dans le peuple, mais d'y introduire le terrorisme agraire ; l'action terroriste continuerait dans les villes et comprendrait le régicide. L'organe du Parti devait conserver son caractère antérieur. Les *Feuilles de Terre et Liberté* furent approuvées en qualité de suppléments destinés à l'agitation.

Il n'y eut qu'un incident grave au début. Plékhanov, emporté et irrité, ayant défendu avec force ses idées et voyant les assistants enclins à un compromis, se leva en colère et quitta l'assemblée qui avait lieu dans un pré du Jardin botanique. « Je n'ai plus rien à faire ici ! » s'était-il exclamé. Je voulus le retenir mais Alexandre Mikhailov m'arrêta : « – Laissez-le ! »

Le départ de Plékhanov fut considéré comme une démission. Il l'entendait sans doute ainsi lui-même, car je ne le revis plus jusqu'à son départ pour l'étranger.

Dix-huit personnes assistèrent au Congrès de Voronège. C'étaient A. Mikhaïlov, Kviatkovski, Morozov, Barannikov, Tikhomirov, Marie Ochanina, Frolenko, Jéliabov, Kolotkévitch, Sophie Pérovskaia, Chiriaev, Popov, Plékhanov, Tichtchenko, Kharizoménov, Aptekman, Nikolaev, moi. Dans son ensemble, le congrès fut assez terne.

Dès notre première rencontre à Voronège, mon vieil ami Morozov s'était efforcé de m'amener à son groupe secret, sans toutefois m'en révéler nettement l'existence. Je trouvais inadmissible la formation d'une association secrète au sein d'une société déjà secrète.

*

Sans doute n'est-il pas superflu de rappeler la question posée par Jéliabov au congrès, lorsqu'on débattit l'introduction du terrorisme agraire dans le programme : « Sur qui compte s'appuyer le Parti révolutionnaire ? demandait-il. Sur le peuple ou sur la bourgeoisie libérale qui aspire au renversement de l'absolutisme et à la liberté politique ? » – « Dans le premier cas, concluait-il, le terrorisme est admissible dans les fabriques et dans les campagnes. » – « Par contre, si nous voulons être

appuyés par les industriels, les membres des zemstvos et des municipalités, le terrorisme nous fera perdre ces alliés naturels. » Il indiqua que dans les gouvernements de Tchernigov et de Tauride, comme à Kiev et à Odessa, des hommes politiques cherchaient à se rapprocher du parti révolutionnaire. Ossinski, déjà exécuté à cette époque, avait eu à Kiev des relations assez larges dans les milieux libéraux et s'était manifestement écarté du socialisme. Un groupe d'intellectuels de la Douma municipale d'Odessa débattait des projets de constitution, ni plus ni moins. L'adjoint du général gouverneur Todtleben appelait cette Douma « la Commune de Paris » et ne manqua pas d'envoyer, dès l'été de 1879, ces constitutionnels par anticipation en Sibérie.

Il fut unanimement répondu à Jéliabov que nous nous appuierions sur les masses populaires et que notre programme théorique et pratique serait conçu en conformité avec cette fin[32].

Les libéraux n'avaient jamais été considérés comme une force dans le Nord. Nous les traitions avec un dédain mêlé d'ironie. Leur inaction les discréditait complètement aux yeux de la jeune génération. L'influence des zemstvos et des municipalités dans l'instruction publique était encore insignifiante.

Les milieux libéraux avaient bien tenté dans le Nord d'entrer en relations avec les « radicaux », comme nous nous appelions nous-mêmes, mais ce n'avait été qu'à leur désavantage. En 1878, comme paraissait l'organe *Natchalo (Le Début),* les libéraux pensèrent à créer une feuille illégale. Ils nous demandèrent d'installer une typographie clandestine, d'en fournir le personnel et de publier leur feuille ; ils n'eussent fourni que les fonds. Le risque et la responsabilité de l'entreprise eussent été réservés à nos militants, voués pour les idées d'autrui aux travaux forcés et à la déportation. Cette proposition n'excita qu'un rire ironique.

VIII

« *La Volonté du Peuple* »

Ma vie illégale commença au lendemain du Congrès de Voronège. Je me rendis à Pétersbourg avec Kviatkovski qui me conduisit à Lessnoé, en grande banlieue, où il occupait avec Sophie Ivanova un logement appartenant à l'organisation.

Kviatkovski trouvait toujours des femmes du peuple qui lui étaient entièrement dévouées. Nous avions à Lessnoé une servante allemande tout à fait sûre.

Notre habitation était le quartier général de la tendance la plus combative. La grande banlieue présentait en été des avantages notables. Nous étions tous illégaux. Il était facile d'organiser des réunions dans le bois, en ayant l'air de se promener.

Nous nous réunissions sous les sapins, de façon à apercevoir de loin tout intrus. Nos réunions n'étaient déjà plus celles de *Terre et Liberté*. C'étaient celles des assistants du Congrès de Lipetzk et de nos visiteurs habituels. Dès le début, Kviatkovski, Morozov et Mikhaïlov se plaignirent des partisans du travail dans les campagnes qui entravaient l'action terroriste. « Il fallait appliquer sans délai la décision prise à Voronège d'exécuter le tsar, ou les préparatifs ne seraient pas terminés au moment où

Alexandre II rentrerait de Crimée. » On avait assez de dynamite et de personnel pour organiser plusieurs attentats sur le trajet du tsar. Mais on discutait au lieu d'agir, on s'acheminait vers des hésitations et de compromis. Le Congrès de Voronège n'avait fait que masquer les désaccords. Mieux valait se séparer, pour ne pas se contrecarrer les uns les autres.

Personne ne répliquait. Pérovskaia et moi qui, à Voronège, hésitions, désireuses de maintenir l'unité, avions cessé de résister quand nos camarades de Pétersbourg nous avaient révélé que tout était prêt pour l'action. La scission de *Terre et Liberté* fut enfin décidée.

Des représentants des deux tendances en arrêtèrent les conditions. Le matériel typographique fut partagé à l'amiable. De même les fonds qui n'existaient d'ailleurs qu'en perspective. Les biens considérables d'un ancien membre du groupe Tchaïkovski, Dimitri Lisogoub, devaient être vendus par un certain Drigo, et les fonds transmis à *Terre et Liberté*. Mais Lisogoub était depuis plusieurs mois emprisonné à Odessa. Il fut pendu à l'automne avec deux autres révolutionnaires. Drigo se vendit au gouvernement, dans l'espoir de profiter lui-même de la richesse de son trop confiant ami.

Nos anciens camarades de *Terre et Liberté* ne reçurent donc rien. Il nous restait vingt-trois mille roubles donnés par les époux Sakimov qui sympathisaient avec les terroristes et une somme de huit mille roubles réservée spécialement par Lisogoub à notre action.

Aucune des deux fractions ne devait user de l'ancienne appellation de *Terre et Liberté*. Les partisans de l'ancienne tendance, concentrant leur attention sur la question agraire et sur les intérêts économiques des paysans, décidèrent d'appeler leur

nouvelle organisation le *Partage noir (Tcherny Pérédel)*[33]. Aspirant avant toutes choses à la subversion de l'autocratie et à la substitution de la volonté du peuple à la volonté d'un seul, nous décidâmes de nous appeler la *Volonté du Peuple (Narodnaia Volia)*.

Nous avions ainsi partagé, selon le mot de Morozov, jusqu'au nom de l'ancienne organisation : le *Partage noir* avait pris la « terre », et nous la « *liberté*[34] ». L'organisation du *Partage noir* devait bientôt s'étioler.

*

Tandis que le *Partage noir* conservait dans son ensemble le programme de *Terre et Liberté* en se bornant à y souligner l'importance de l'action au sein du peuple et la nécessité de la lutte économique organisée contre la bourgeoisie, la *Volonté du Peuple* mettait à la base de son programme un principe entièrement nouveau : le rôle et l'influence du pouvoir centralisé sur la vie nationale. De l'avis des camarades, c'était là un facteur d'une énorme importance dans l'histoire de Russie. En des temps lointains le pouvoir central avait détruit les institutions fédératives de la Russie ; le peuple avait été d'abord attaché à la glèbe, puis livré à l'esclavage personnel. Une noblesse avait été créée, d'abord au service de l'État, puis formée de propriétaires fonciers ; quand elle se ruina, quand les grandes familles de boyards eurent disparu ou se furent appauvries vers le début du XVIII^e^ siècle, les tsarines et les tsars distribuant les terres et les paysans de la couronne, créèrent la grande propriété foncière. En 1861, le pouvoir central était devenu, par l'émancipation des serfs, le principal exploiteur du peuple libre ; les paysans durent

payer tant de loyers et d'impôts, pour des parcelles insuffisantes, que tous leurs revenus y passèrent.

Le formidable budget d'État, alimenté dans la mesure de 80 à 90 % par les classes inférieures, l'État l'employa presque entièrement à entretenir son armée et sa flotte et à payer des emprunts consacrés à la même fin. Il ne laissa que les miettes à l'instruction publique. Cette situation correspondait pleinement au principe suivant lequel le peuple existe pour l'État et non l'État pour le peuple. Toute exploitation privée pâlit à côté de cette exploitation du peuple par l'État. Mais l'État encourageait en outre l'exploitation privée : de même qu'il avait autrefois créé la propriété nobiliaire, il s'efforçait maintenant de créer une bourgeoisie. D'après les économistes, pas une mesure tendant à l'amélioration de la condition économique du peuple n'avait été prise en vingt ans, depuis l'émancipation des serfs ; au contraire, la politique financière du gouvernement s'était efforcée de soutenir le capital. Tandis qu'en Occident le gouvernement était l'instrument et l'expression de la volonté des classes possédantes, il était chez nous un facteur autonome et, jusqu'à un certain point, le créateur de ces forces.

L'État russe moderne nous apparaissait donc, dans l'ordre économique, comme le plus grand propriétaire et le plus grand exploiteur du travail populaire et soutenant à son tour de moindres exploiteurs. L'état privait toutes les classes de la Société des droits politiques. Dix millions de schismatiques et de sectaires souffraient du manque de liberté de conscience ; les mesures fiscales et policières privaient le peuple de la liberté de se déplacer ; l'inexistence de la liberté de l'enseignement le condamnait à l'ignorance ; faute du droit de pétition le peuple

n'avait aucun moyen de faire connaître ses aspirations au gouvernement. Il était livré à l'arbitraire de l'Administration.

La situation politique des classes supérieures n'était pas beaucoup meilleure, disait la *Volonté du Peuple*. Les zemstvos se voyaient transformés en collecteurs d'impôts ; leur voix n'est pas écoutée ; soumis, pour ce qui est de l'enseignement public, au ministère de l'Instruction publique, ils en arrivaient parfois à la triste décision de fermer leurs écoles. La presse et la littérature étaient jugulées. Que pouvait être la liberté de la presse sans liberté de recherche scientifique, sans liberté de parole ? La presse n'était, dans ses cadres étroits, qu'une voix clamant dans le désert. Ses meilleurs représentants avaient été ou étaient exilés ; beaucoup avaient passé par les forteresses et restaient soumis à la haute surveillance (Tchernichevski, Mikhaïlov, Herzen, Saltykov, Pissarev, Lavrov, Dostoïevski, Mikhailovski, Ouspenski et bien d'autres). La jeune génération intellectuelle, en butte aux vexations administratives, privée de droits corporatifs, était étroitement surveillée. Quand elle avait tenté d'aller au peuple pour une propagande pacifique, on lui avait répondu par les arrestations en masse, les déportations, les peines de travaux forcés, la réclusion dans les maisons centrales ; quand, indignée par les excès de la répression, elle avait châtié quelques serviteurs du pouvoir, on lui avait répondu par des exécutions. La Russie avait assisté en 1878-79 à dix-huit exécutions de criminels politiques.

La *Volonté du Peuple,* proclamant que le gouvernement était, sous sa forme actuelle, l'ennemi principal du peuple, lui déclara la guerre. Cette thèse et ses corollaires : lutte politique, action principale dans les villes, conspiration, – et non préparation de l'insurrection populaire, – dans le dessein de prendre le pouvoir

et de le transmettre au peuple, centralisation rigoureuse des forces révolutionnaires (condition nécessaire du succès dans la lutte contre un adversaire bénéficiant lui-même de la centralisation), tout cela bouleversait le monde révolutionnaire de l'époque. Les idées traditionnelles, les traditions socialistes et fédéralistes, la routine révolutionnaire établie en dix ans, tout était compromis. Il fallut dix-huit mois de propagande inlassable et d'expérience aveuglante pour vaincre l'opposition et imposer définitivement les nouvelles idées dans les milieux révolutionnaires. Un murmure général de mécontentement accueillit le premier numéro de la *Volonté du Peuple* qui adressait à la monarchie son *Delenda est Carthago !* Une acclamation générale accueillit l'acte du 1er mars 1881.

La résidence de Lessnoé fut liquidée après la scission. Sophie Ivanova s'installa avec la typographie au Saperny péréoulok[35] ; je m'établis, sous le nom de Likharéva, avec Kviatkovski, dans le logement où il devait être arrêté en novembre de cette même année, Lechtoukov péréoulok 13, appartement 22. C'est là que nous adoptâmes le programme du Comité Exécutif de la *Volonté du Peuple*. Tikhomirov avait été chargé de le rédiger, car le programme de Lipetzk ne nous satisfaisait plus. Les débats furent brefs. Nous étions unanimes. La prolixité était bannie de nos réunions toujours consacrées à des fins pratiques.

Nous nous arrêtâmes d'abord sur cette définition : « Nous sommes des socialistes-populistes *(narodniki)*. » Pouvions-nous reprendre l'ancienne appellation de narodniki » de *Terre et Liberté ?* Ne serait-ce pas prêter à confusion ? « Disons alors les social-démocrates, proposa Jéliabov. Ce terme ne peut être traduit en russe que par socialistes-narodniki. » La majorité fut d'un avis différent. Nous trouvions inadmissible l'application du

terme « social-démocrate » à notre programme russe, si différent du programme du parti ouvrier allemand. Il y avait d'ailleurs, parmi nous, des défenseurs résolus de l'ancienne définition. Celle-ci soulignait notre passé révolutionnaire et faisait ressortir que la lutte politique n'était pour nous que le moyen de parvenir jusqu'aux masses populaires. En nous appelant socialistes-narodniki, nous déclarions ne pas poursuivre les fins dernières du socialisme abstrait mais vouloir satisfaire les besoins du peuple, basés, dans la commune rurale, sur un principe de socialisme et de liberté. Considérant la réalisation du socialisme comme un idéal plus ou moins éloigné, le nouveau parti s'assignait pour but la transmission de la terre, principal moyen de production, à la communauté paysanne et le remplacement de la souveraineté absolue d'un seul par la souveraineté absolue du peuple, c'est-à-dire l'établissement d'un régime dans lequel la volonté librement exprimée du peuple eût été le régulateur unique de la vie sociale. Il fallait, pour atteindre ces fins, renverser le gouvernement par un coup de force politique préparé par le nouveau parti.

*

Remarquons qu'il n'est pas question, dans le programme de la *Volonté du Peuple,* de la prise du pouvoir par le Parti, mais uniquement d'un gouvernement provisoire, chaînon intermédiaire entre l'autocratie renversée et le gouvernement du peuple. Aucune transformation révolutionnaire du régime politique ne saurait s'accomplir autrement.

Il ne fut question de la prise du pouvoir que dans des documents ultérieurs qui valurent à Jéliabov, leur auteur, de très vives critiques. J'assistai chez lui à une discussion au cours de laquelle il fut l'objet de vives attaques de la part de Pérovskaia et

d'un autre camarade. Nous ne nous reconnaissions pas jacobins. Jamais il n'avait été question parmi nous d'imposer à la majorité la volonté de la minorité et de décréter des transformations politiques, révolutionnaires, socialistes, ce qui fait le fond de la théorie jacobine. La question du gouvernement provisoire avait surtout pour nous un caractère théorique. Nous ne pensions pas voir ce gouvernement, encore moins y entrer, mais il fallait que notre programme fût complet pour l'avenir, pour le jour où le Parti s'élargirait puissamment. Et si nous devions vivre assez, il nous paraissait probable que nous aurions tiré les marrons du feu pour les libéraux, comme il était maintes fois arrivé en France au XIX^e^ siècle.

Il fallait courir ce risque pour renverser le tsarisme.

La lettre du Comité Exécutif à Alexandre III[36] après le 1^er^ mars 1881, montre combien nous étions éloignés du jacobinisme. Le Comité exigeait la convocation d'une Assemblée Constituante et promettait de se soumettre à la volonté du peuple, exprimée par ses représentants. Si la représentation du peuple n'avait pas justifié les espérances du parti révolutionnaire, ce parti n'eût pas fait appel qu'à la propagande.

Il y avait pourtant parmi nous une personne, remarquable d'ailleurs, qui professait le jacobinisme : Marie Nikolaevna Ochanina. D'une famille de riches propriétaires fonciers, elle avait grandi et reçu le baptême révolutionnaire à Orel. Un vieux jacobin, qui avait passé par le bagne aux environs de 1860 et vivait à Orel, sous la haute surveillance, avait été son maître. Il exerçait sur la jeunesse universitaire une grande influence. Ochanina habitait Moscou, de sorte qu'on ne peut lui attribuer aucun rôle dans les idées exprimées par certains documents du Parti.

L'historien pensera peut-être que l'influence jacobine venait de l'étranger. Tkatchev, puis Tourski, avaient publié dans l'émigration un organe d'allure jacobine, le *Tocsin (Nabat)*. Mais cet organe n'était pas répandu en Russie.

Un de nos meilleurs camarades se déclarait social-démocrate. Sundélévitch avait appartenu au cercle de Tchaïkovski et à *Terre et Liberté*. Au cours d'un séjour en Allemagne, il était devenu social-démocrate. Vif, intelligent, très actif, habile à se procurer les ressources techniques nécessaires au Parti, Sundélévitch ne pouvait manquer de voir que la Russie paysanne de cette époque n'avait pas les éléments constituants d'un parti prolétarien analogue à celui de l'Allemagne industrielle. On ne pouvait cependant pas rester à l'écart du mouvement, quand l'autocratie était combattue à mort par un groupe révolutionnaire. Sundélévitch entra dans la *Volonté du Peuple* pour combattre, dans les conditions données en Russie, aux côtés de ceux que la vie russe avait formés, avec les armes que la situation exigeait.

Ce que nous avions tous de commun, sans distinction, c'était notre combativité active et notre indignation devant la passivité du peuple, de la société et des socialistes jusqu'alors pacifiques.

*

PIékhanov et Popov, insistant sur le maintien de l'ancien programme et combattant ce qu'ils appelaient un entraînement dangereux, soutenaient de coutume que les anciens révolutionnaires détournaient les jeunes gens du désir de vivre et de militer dans les campagnes. Ils avaient tort : ce n'était pas le terrorisme qui détournait la jeunesse du travail au sein du peuple, c'était, comme en témoignaient ceux qui avaient participé à ce travail, le manque de résultats. Nous ne pouvions nous

flatter de rien devant les hésitants. Nous n'avions rien pour enthousiasmer ceux qui voulaient le bien du peuple et se demandaient à quoi employer leur énergie. Les récits de tous ceux qui avaient vécu dans les campagnes ne disaient qu'une chose : l'action légale, culturelle y était impossible. Tout militant était dans les mains des policiers et du greffier de district.

Connaissant parfaitement la situation dans les gouvernements de Samara, Saratov, Tambov et Voronège, ayant vécu en province en 1877-79, je puis certifier, sans la moindre exagération, que la « marche au peuple » qui avait été très brève au début de cette décade et n'avait duré, pour nombre de personnes, que quelques semaines, cessa à la fin de 1875. Ceux qui avaient échappé aux coups de filet de la police répétèrent leur tentative. Dans le Nord, *Terre et Liberté* donna une nouvelle impulsion au mouvement ; dans le Sud, Stéfanovitch fit bientôt la tentative de Tchighirine[37]. Au total nous étions peu nombreux, huit ou dix dans le gouvernement de Samara, vingt à vingt-cinq dans le gouvernement de Saratov, cela dans les bons moments et y compris ceux qui étaient en relation avec les ouvriers des villes.

J'avais passé dix mois dans l'arrondissement de Pétrovsk, mes camarades du district de Volsk y étaient restés un peu plus longtemps. Personne ne se joignit à nous ; bien qu'il fût très facile de s'établir, étant données les relations existantes. L'isolement révolutionnaire dans lequel nous vivions était désespérant. Je cherchai vainement en 1877, à Pétersbourg, des hommes à appeler au travail dans les campagnes. Plékhanov et Popov avaient donc tort d'attribuer au succès des attentats terroristes l'indifférence à l'égard du travail dans les campagnes qui gagnait de plus en plus la jeunesse universitaire. Les terroristes créaient la propagande par le fait, donnaient une impulsion, indiquaient

une fin concrète et une voie, ils enthousiasmaient par leur exemple, ils tiraient les gens de l'immobilité et les entraînaient au combat, à l'exploit, à l'héroïsme.

Comme l'exigeait une lutte sans merci contre un puissant adversaire, l'organisation de la *Volonté du Peuple* fut étendue à la Russie entière et rigoureusement centralisée. Le réseau des sociétés secrètes, dont les unes devaient se livrer au travail révolutionnaire, les autres poursuivre des fins spéciales, devait avoir un centre unique, le Comité Exécutif. Les groupes locaux étaient tenus de se soumettre au Comité, et de mettre leurs forces et leurs ressources à sa disposition. Le Comité remplissait toutes les fonctions intéressant l'ensemble du Parti, et dirigeait toutes les affaires intéressant le pays. La terreur ne fut jamais, en elle-même, l'objectif du Parti. Ce n'était qu'un moyen de légitime défense, un puissant moyen d'agitation et on ne s'en servait qu'à des fins d'organisation. Le régicide n'en était qu'un cas. Il s'imposait à ce moment (automne 1879) pour mettre un terme à la réaction et passer au plus tôt au travail d'organisation. C'est pourquoi le Comité Exécutif conçut immédiatement le projet d'attenter en quatre endroits à la vie d'Alexandre II. Les membres du Comité faisaient en même temps une propagande active parmi les ouvriers et les intellectuels. Jéliabov s'en occupait à Kharkov, Kolotkévicth et moi à Odessa, Alexandre Mikhaïlov à Moscou, Kviatkovski, Anna Korba et d'autres à Pétersbourg.

Tout membre du Comité s'engageait solennellement à consacrer ses forces à la révolution, à oublier pour elles les liens du sang, les sympathies personnelles, l'amour et l'amitié ; à donner, s'il le fallait, sa vie sans rien ménager ; à n'avoir rien qui lui appartienne en propre, tout devant appartenir à l'organisation ; à renoncer à sa volonté individuelle et à se

soumettre à la volonté de la majorité exprimée par les décisions du Parti ; à garder le secret sur les affaires de l'organisation ; à ne jamais se déclarer membre du Comité Exécutif et à se qualifier, en cas de nécessité, agent de ce Comité. À garder le secret sur l'organisation au cas même où il en sortirait.

De moindres exigences eussent laissé les révolutionnaires insatisfaits. La grandeur et la sévérité de celles-ci élevaient l'individu au-dessus de lui-même, le détachaient de toutes les petitesses, lui faisaient sentir que l'idéal vivait et devait vivre en lui.

IX

Attentats : l'explosion du Palais d'Hiver

Le travail théorique et le travail d'organisation achevés, le Comité décida d'organiser trois attentats sur le trajet du tsar qui devait rentrer de Crimée. Des agents furent aussitôt envoyés à Moscou, Kharkov et Odessa. La dynamite devait être employée dans tous les attentats. Le Comité ne désignait ni les lieux ni les procédés, s'en remettant sur ces points à ses agents, mais se réservant la sanction de leurs plans ; les agents devaient recruter eux-mêmes, sur place, leur personnel. Les exécutants d'une action resteraient inconnus de leurs camarades agissant sur d'autres points. Le Comité se préparait en même temps à faire sauter le Palais d'Hiver ; mais cette affaire, gardée dans le plus grand secret, était dirigée par une commission administrative de trois personnes : Alexandre Mikhaïlov, Tikhomirov et Kviatkovski. J'entendis un jour ce dernier prononcer une phrase énigmatique : « Tandis que tous ces préparatifs se poursuivent, le courage personnel d'un seul peut tout terminer ici. » Allusion à Khaltourine qui me raconta par la suite qu'il lui était arrivé de se

trouver en tête à tête avec l'empereur, au Palais d'Hiver ; il aurait pu le tuer d'un coup de marteau[38].

Je n'avais pas été désignée pour participer aux attentats. La pensée que je ne porterais que la responsabilité morale d'actes pour lesquels mes camarades encourraient les plus terribles châtiments, m'était intolérable. Je demandai avec insistance qu'un rôle me fût dévolu dans l'exécution des plans de l'organisation. Je fus d'abord blâmée de chercher une satisfaction personnelle au lieu de laisser l'organisation disposer à son gré de mes forces ; puis on céda, et je fus envoyée avec de la dynamite à Odessa. Je proposai sur ces entrefaites de loger ma sœur Eugénie, revenue du gouvernement de Riazan, chez Kviatkovski, afin de garder un appartement à la disposition du Parti. Je ne me doutais pas que ma sœur se faisait connaître, par inexpérience, sous le nom sous lequel elle vivait. Et je fus ainsi la cause indirecte de la fin terrible de Kviatkovski. Une étudiante arrêtée sur une dénonciation et chez laquelle on trouva des numéros de la *Volonté du Peuple* déclara les avoir reçus de ma sœur dont on trouva l'adresse au bureau central des adresses. Eugénie et Kviatkovski furent arrêtés le 24 novembre 1879. Kviatkovski fut exécuté l'année suivante, ma sœur déportée. On trouva chez eux de la dynamite et une feuille de papier que Kviatkovski, pris à l'improviste, n'eut pas le temps de brûler. Il en fit une boulette et la jeta dans un coin. Les gendarmes la ramassèrent et n'y comprirent rien. C'était l'esquisse d'un plan, marqué à un certain endroit d'une croix. Cette feuille de papier coûta la vie à Kviatkovski. Ce ne fut qu'après l'explosion du 5 février 1880 au Palais d'Hiver que les gendarmes se rendirent compte qu'il s'agissait du plan du Palais d'Hiver et que la croix désignait la salle à manger de la famille impériale.

Je partis pour Odessa, munie d'une provision de dynamite, dans les premiers jours de septembre. Je ne trouvai à Odessa que Nicolas Ivanovitch Kibaltchitche. Nous trouvâmes bientôt un logement et nous installâmes ensemble sous le nom d'Ivanitski. Bientôt arrivèrent Kolotkévitch et Frolenko, un peu plus tard Tatiana Lébédéva ; on se rencontrait habituellement chez nous : Kibaltchitche dirigeait tous les travaux de laboratoire. Nous projetâmes de placer la dynamite sous les rails mêmes, à peu de distance d'Odessa, entre le passage de deux trains ; c'était assez difficile ; Le mieux eût été que quelqu'un d'entre nous obtînt une place de garde-voie et creusât une mine en partant de sa guérite même. Je me chargeai d'arranger les choses, Frolenko devait s'improviser garde-voie, Lébédéva tenir, s'il le fallait, le rôle de sa femme. J'avais d'abord pensé à obtenir cet emploi pour l'un des nôtres par relations, mais je réfléchis que je ne pouvais ni dire pour quelle raison je le désirais, ni taire cette raison, car c'eût été un abus de confiance. Aussi décidai-je de m'adresser, en qualité de solliciteuse, à quelque fonctionnaire influent des chemins de fer du Sud-Ouest. Mon choix s'arrêta sur le futur gendre du général gouverneur d'Odessa, comte Todtleben, le baron Ungern-Sternberg, à ce moment aux arrêts à la suite d'une catastrophe de chemin de fer qui avait coûté la vie à de nombreuses recrues. J'allai le voir et lui demandai de donner une place de garde-voie à mon portier, dont la femme atteinte de tuberculose devait vivre hors de la ville. J'obtins de lui deux mots de recommandation pour le chef de la traction. J'avais observé que l'accueil d'Ungern-Sternberg n'avait pas été celui qu'un homme du monde réserve de coutume à une femme du monde ; je m'empressai de corriger mon erreur et me présentai chez le chef de la traction aussi élégamment vêtue que devait l'être une solliciteuse. Je fus très

bien reçue et mon protégé obtint l'emploi désiré. Tout alla bien, mais Goldenberg vint chercher de Moscou une partie de la dynamite ; on en manquait sur la ligne Moscou-Koursk où le train impérial avait de grandes chances de passer. Goldenberg repartit au bout de deux jours et fut arrêté à Elisavetgrad. Nous apprîmes ensuite que le tsar ne passerait pas par Odessa. Il passa sans encombre par Kharkov. L'attentat organisé sur cette ligne par le Comité Exécutif, (Jéliabov, Anna Iakimova et l'ouvrier Okladski) n'eut pas lieu. La voie était minée ; le détonateur était rattaché par un fil électrique au poste d'observation des exécutants, dans un champ. Les électrodes ne donnèrent pas d'étincelle. Le Comité chargea une commission de rechercher les causes de l'échec : Jéliabov avait, semble-t-il, mal approché les électrodes. D'après une autre version le fil aurait été coupé fortuitement.

Sur le troisième point, sur la ligne Moscou-Koursk, les préparatifs avaient été faits près de Moscou, d'une maison voisine de la gare. Le 19 novembre, à l'heure fixée pour le passage du train impérial, deux trains brillamment éclairés furent signalés. Au premier signal de Sophie Lvovna Pérovskaia, Stépan Chiriaev ne réunit pas les électrodes et le train passa sans encombre ; au deuxième signal, le second train dérailla ; mais le tsar était dans le premier, le second ne contenait que les domestiques de la cour. C'était aussi un échec, mais qui fit sensation en Russie et jusqu'en Occident.

Nos pertes commencèrent l'automne, à Pétersbourg : Kviatkovski périt, puis Chiriaev, d'autres encore ; la typographie de la *Volonté du Peuple,* au Saperny péréoulok, fut prise par la police après une belle résistance ; un de ses travailleurs se brûla la cervelle ou fut tué, quatre furent arrêtés.

Je restai bientôt seule à Odessa. Après avoir passé trois mois dans un logement où l'on ne pouvait fréquenter personne en dehors de notre propre groupe, j'étais assoiffée de relations, de société, d'activité. J'eus promptement de nombreuses connaissances dans tous les milieux, à commencer par les professeurs et les généraux, pour finir par les ouvriers et les couturières ; je faisais partout ma propagande. La jeunesse était ma sphère préférée. Malheureusement, le peu d'étudiants que je connaissais considéraient leur milieu avec pessimisme et n'y voyaient pas d'éléments révolutionnaires.

*

Je m'appelais à Odessa Antonine Alexandrovna Golovléva, d'après une feuille détachée d'un passeport dont s'était servi Fédor Nicolaévitch Iourkovski, physionomie originale, très différente du type coutumier du révolutionnaire de cette époque.

J'avais rencontré Iourkovski à Pétersbourg, au cours de l'automne de 1879. Il était arrivé du Midi enchanté d'avoir réussi le tour de force de miner la trésorerie de Kherson et de dérober son million, désolé d'autre part de n'avoir pas su garder cet argent pour la révolution. Un jour, dans le tramway qui nous conduisait à Lessnoé, Kviatkovski et moi, mon compagnon de route me dit à l'oreille :

— Regardez votre vis-à-vis.

Je jetai un coup d'œil sur le personnage qui m'était désigné.

— Un filou ? demandai-je.

Je n'avais jamais vu de filou et je m'imaginais que leur qualité devait être imprimée sur leur front ; je la lisais dans les grands yeux noirs de notre voisin.

Quel ne fut pas mon étonnement quand il descendit avec nous à la hauteur de notre villa et quand Kviatkovski, souriant, me le présenta : « Sachka l'Ingénieur. » Les journaux avaient ainsi surnommé l'habile foreur de la sape de Kherson. C'était un beau brun, du type méridional, de taille moyenne, large d'épaules, au visage racé, d'un ovale régulier, entouré d'une barbe noire. La bouche petite et souriante, de très grands yeux rieurs, coquins, étincelants.

Sa physionomie spirituelle était tout à fait exceptionnelle parmi nous. Je n'avais jamais rencontré auparavant, je ne devais jamais rencontrer plus tard, d'esprit aussi insouciant, aussi gai, aussi indompté, aussi téméraire. C'était vraiment un enfant sauvage de la nature, ignorant la discipline et ne voulant pas la connaître, ne sachant pas soumettre sa volonté à celle de la collectivité. Il devait rester ce libre cheval des steppes, cet indompté, cet isolé jusqu'à la fin. Il n'entra pas dans notre organisation du Nord, bien qu'elle l'attirât. Il différait tellement de nous tous par ses qualités morales que, le connaissant mieux, je pouvais lui dire en riant : « Peut-être doit-on avoir un Sachka l'Ingénieur dans le Parti ; peut-être pourrait-on en en avoir deux ; il serait à coup sûr impossible d'en tolérer trois. »

Organisme puissant, il avait des passions fortes, il aimait toutes les joies de la vie, tous ses plaisirs. Pour mes camarades, la vie était sanctifiée par le but poursuivi. Iourkovski semblait incarner le principe : vivre pour vivre. Il paraissait, pour cette raison, inférieur à nos camarades, idéalistes sérieux d'humeur ascétique. J'avais cependant un certain penchant pour lui, bien qu'il fût évident qu'il « avait ses idées à lui » et que l'on ne pouvait pas compter entièrement sur lui. Mes camarades étaient véridiques, sincères, droits. Sachka l'Ingénieur était rusé, parfois

malicieux comme un enfant et je n'eus pas juré que sa nature fût exempte de duplicité.

Son attitude envers les femmes était différente de celle des camarades avec lesquels nous vivions. Entre nous régnait une simple camaraderie. Iourkovski nous faisait la cour et nous divertissait.

J'avais passé un certain temps à Lessnoé avec Anna Pavlova Korba qui occupait deux chambres pourvues d'une entrée particulière. Étant couchées, une nuit, nous entendîmes travailler doucement la serrure. À notre demande inquiète, une voix étouffée répondit : « Sachka l'Ingénieur… »

L'enclos était fermé, il y avait un chien dans la cour, qui d'ailleurs n'avait pas aboyé. Comment Iourkovski avait-il réussi à pénétrer dans la cour pour venir forcer notre porte ?

Il venait de sauter d'un train en marche, en banlieue, pris par un gendarme pour un voleur et conduit à un poste de police, il croyait son logis compromis et s'était décidé à le quitter, non sans aller y chercher « certaines choses ». L'idée de passer la nuit dans la rue, ce qu'eût fait tout autre camarade, ne lui était pas venue. Il avait escaladé la palissade, réussi à faire taire le chien, et s'était mis à démonter notre serrure avec un tournevis « qu'il portait toujours sur lui »…

Les « certaines choses » qu'il avait été chercher chez lui étaient un joli petit bol rouge et noir bordé d'un filet d'or et un petit tonnelet semblable, délicat travail d'artisan. Il nous en fit présent.

Il passa la nuit à la dure sur le plancher. Il fallut le cacher le matin dans une garde-robe, pendant que la femme du dvornik faisait notre ménage. Mais Alexandre Mikhaïlov, qui veillait avec zèle à notre sécurité, administra à l'Ingénieur une si verte

semonce que celui-ci ne voulut plus entendre parler du « joug de l'organisation », de sa discipline, de ses règles de conspiration, de ses contraintes…

Incapable de tout travail intellectuel tant soit peu soutenu, Iourkovski n'en éprouvait pas le besoin. Son intelligence spontanée avait besoin de mouvement, de bruit, de société, d'impressions variées, d'excitants, de stimulants.

— Mais occupez-vous donc, lui dis-je, lasse de le voir oisif, à Lessnoé, lisez quelque chose !

Je lui donnai un livre. Il me le rendit au bout de quelques jours d'un air contrit.

— Excusez-moi, mais c'est plus fort que moi… Je crois lire, et je creuse déjà une sape…

Arrêté tout à fait par hasard, dans le gouvernement de Koursk, Iourkovski fut jugé avec d'autres camarades à Kiev, en 1880, et envoyé aux travaux forcés dans les mines de la Kara ; ayant tenté là-bas de s'évader, il fut ramené à Pétersbourg et enfermé à la forteresse de Pierre-et-Paul, dans le bastion Troubetskoï, puis transféré, en 1884, à la forteresse de Schlüsselbourg, avec les membres de la *Volonté du Peuple*.

Il y mourut en 1896.

*

Un ouvrier très intelligent, sympathisant avec la *Volonté du Peuple,* Stépan Khaltourine menuisier de son métier, occupé sur un yacht impérial, avait réussi à obtenir du travail au Palais d'Hiver. Son but était de frapper Alexandre II. Par Kviatkovski, il entra en rapport avec le Comité Exécutif dont la commission administrative prit l'affaire en main.

Connaissant, la disposition des pièces, la vie du palais, les habitudes du personnel, lié aux domestiques, Khaltourine avait gagné la sympathie d'un gendarme logé avec lui dans les sous-sols et qui le considérait comme le prétendant de sa fille.

Il introduisait peu à peu dans le palais la dynamite que lui procurait le Comité. Elle remplissait sa malle. Quand il en eut assez et quand il devint périlleux d'en apporter davantage, il fut décidé d'agir. Khaltourine risquait tous les jours d'être découvert.

La salle à manger du palais devait sauter le 5 février 1880 pendant un dîner offert au prince de Hesse. À l'heure dite, Khaltourine alluma la mèche et partit. La terrible explosion se produisit au moment précis où la famille impériale pénétrait dans la salle à manger. Une cinquantaine de soldats du corps de garde, situé au rez-de-chaussée, furent tués et blessés. La quantité de dynamite s'avéra insuffisante pour déterminer l'effondrement de la salle à manger située au premier étage. La secousse ébranla et fit plier le parquet, la vaisselle tinta et tomba. La famille impériale en fut quitte pour la peur.

Le gouvernement répondit à cet attentat en proclamant la dictature du comte Loris-Mélikov, accueilli par le coup de pistolet de Mlodetski. Ce révolutionnaire monta à l'échafaud au bout de trois à quatre jours avec un sourire tranquille. Ces événements, survenant après le déraillement du train impérial du 19 novembre et le siège de l'imprimerie du Parti, ainsi que les rumeurs qui circulaient depuis les révélations de Goldenberg sur deux autres attentats en voie de préparation, bouleversèrent la société. On vit avec étonnement et admiration le Parti se dresser contre l'absolutisme. Démoralisée par l'exil d'une foule de personnes, assommée par les exécutions, la société russe croyait l'énergie du mouvement révolutionnaire épuisée ; et voici que des

événements inouïs succédaient à une dépression générale. Le révolutionnaire, utilisant la chimie et l'électricité, pénétrait jusque dans la demeure du tsar. Plus la société était inerte et peureuse, et plus grandes lui paraissaient l'énergie, l'ingéniosité et la décision des révolutionnaires. La renommée du Comité grandissait à l'heure où nous étions profondément atteints par les échecs. De l'avis général, il n'y avait plus rien d'impossible pour le Comité. Le caractère grandiose des événements faisait oublier l'échec. « Fixer sur soi les yeux de l'univers, n'est-ce pas déjà vaincre ? » nous écrivait de l'étranger le chef du *Partage noir*.

Je parle, bien entendu, des milieux sociaux avec lesquels nous étions en contact ; comme nous avions des sympathisants dans toutes les sphères et comme ils étaient à leur tour entourés d'une foule de gens, désireux de se montrer libéraux, nous avions bien le droit de parler au nom de la Société, quand nous ne rencontrions que l'approbation. Le 2 avril, le 19 novembre et le 5 février avaient créé un tel état d'esprit que si, à ce moment, le Comité et la *Volonté du Peuple* eussent renoncé à leur œuvre de destruction, une nouvelle organisation n'eût pas tardé à surgir pour remplir la mission du régicide.

En mars ou avril 1880, Sabline, puis Pérovskaia arrivèrent à Odessa pour miner, me dirent-ils, la voie, en prévision du voyage d'été du tsar en Crimée.

Je préparais un attentat contre le secrétaire d'État Panioutine, chef de la chancellerie du comte Todtleben. Ce Panioutine était redouté de la population. Formé à l'école de Mouraviev le Pendeur, il avait fait dresser cinq potences à la suite du procès des « Vingt-huit », puis s'était mis à épurer la ville. Comparant la Douma Municipale à la Commune de Paris, avait fait exiler plusieurs de ses employés et s'était mis à arrêter les instituteurs,

les écrivains, les étudiants, les fonctionnaires, les ouvriers ; quantité de personnes avaient été déportées, avec un arbitraire sans bornes et tant de hâte qu'on vit se produire des erreurs de personnes. Ce Panioutine était grossier. À une solliciteuse enceinte qui n'avait pas su retenir ses sanglots, il avait crié : « Allez-vous en ! vous avez peut-être envie d'accoucher ici ! »

Un révolutionnaire chargé d'étudier le genre de vie de Panioutine s'était logé rue Sophiiskaia, en face de la chancellerie. L'observation fût infructueuse, car nous ne connaissions pas Panioutine de vue. Un jeune homme me le fit enfin connaître, de sorte que j'eus la possibilité de rencontrer presque tous les jours sa corpulente personne accompagnée de deux mouchards, l'un marchant à ses côtés, l'autre le suivant à quatre ou cinq pas. Panioutine devait être frappé d'un coup de poignard au cours d'une promenade ; je comptais préparer une voiture pour faciliter la fuite de l'exécuteur. L'arrivée de Pérovskaia nous fit abandonner ce projet.

Pérovskaia apportait une lettre de Jéliabov ou de Kolotkévitch pour un ouvrier nommé Vassili, susceptible de prendre part à l'attentat projeté. Ce Vassili n'était autre que le Merkoulov, qui devait plus tard livrer à Odessa tous ceux qu'il connaissait, charger au procès des « Vingt » ses anciens camarades et m'arrêter, enfin, dans la rue à Kharkov, le 10 février 1883. (On annonça sa déportation en Sibérie, tandis qu'on l'envoyait à Kharkov, à seule fin de m'arrêter.) J'avais fait, la connaissance de ce misérable, que Kolotkévitch m'avait recommandé comme un garçon honnête et dévoué.

Sabline et Pérovskaia arrivaient avec un plan tout fait. Ils devaient choisir la rue par laquelle l'empereur avait le plus de chance de passer sur le trajet entre la gare et l'embarcadère, y

louer une boutique, s'établir comme mari et femme, et miner la chaussée. C'était, en un mot, le projet réalisé plus tard à Pétersbourg, dans la rue Malaia Sadovaia.

Pérovskaia était arrivée sans argent. Elle devait fournir un devis au Comité. Je trouvai les fonds nécessaires.

Une boutique fut louée dans la rue Italianskaia et on se mit aussitôt au travail. Il fallait se hâter, car on était en avril et le tsar devait passer en mai. Nous ne pouvions travailler que la nuit car la mine partait de la boutique, ouverte le jour. Nous usions d'un excavateur, mais le sol étant argileux, le travail alla très lentement. Nous nous trouvâmes enfin sous le pavé ; l'excavateur finit par arriver au niveau de la rue. Notre camarade Grigori Issaev eut trois doigts arrachés en préparant la charge. Il supporta stoïquement cet accident, d'autant plus désastreux que le blessé dut se faire soigner à l'hôpital. Les explosifs et l'outillage qu'il gardait chez lui furent transportés, en toute hâte, chez moi.

La terre tirée de l'excavation remplissait une chambre. Nous décidâmes de l'évacuer, en prévision du cas où les habitations situées sur le trajet de l'empereur seraient visitées par la police. Nous nous mîmes à l'emporter par paquets et ballots portés chez moi et que je vidais en l'absence de la domestique. Mais il ne fut plus question de la villégiature du tsar à Livadia. Le Comité nous prescrivit de cesser nos préparatifs. Nous lui proposâmes de les mettre à profit pour faire sauter le comte Todtleben. Cette proposition fut repoussée, la mine étant réservée à l'empereur ; nous fûmes autorisés à recourir contre le général-gouverneur à tout autre procédé.

Sabline, d'autres camarades et moi, nous nous mîmes à surveiller Todtleben. Nous comptions user contre lui de la bombe. Et il ne nous eût certes pas échappé si nous avions

disposé à ce moment de l'invention postérieure d'Issaev et de Kibaltchitche, mais nous n'avions que des cartouches de dynamite assez primitives. Nous eussions pourtant abattu Todtleben, s'il n'avait quitté Odessa. Nous avions à cœur de laver le sang de Tchoubarov, Davidenko, Logovenko, Wittenberg, Maïdanski, Drobiazguine, Malinka et Lisogoub. Todtleben avait tué les deux derniers parce qu'ils étaient riches et envoyé Maïdanski et Drobiazguine à la potence sur le seul soupçon d'avoir connu la préparation d'un attentat contre un mouchard. Nous pensions d'ailleurs, par l'exécution systématique des généraux-gouverneurs, obtenir la suppression de cette fonction.

Après le départ de Todtleben, il fallait liquider tous les préparatifs, boucher la mine avec la terre que l'on en avait tirée, tout remettre en ordre. Je demandai au Comité de me remplacer à Odessa. Depuis bientôt un an, disais-je, j'étais éloignée du centre de l'organisation ; je voulais rendre compte de mon travail et prendre conseil. Je partis d'Odessa pour Pétersbourg, en juin, sans attendre Trigoni, appelé à me remplacer.

Vassili Merkoulov, appelé à Pétersbourg, partit en même temps que moi. Déplaisant souvenir, ce traître manifestait de bons sentiments envers moi. Il me donna plusieurs rendez-vous à Pétersbourg. Nous nous rencontrâmes dans des jardins publics. Emporté et toujours mécontent, il ne cessait pas de blâmer les intellectuels et de louer les ouvriers. Nous lui pardonnions volontiers une certaine aigreur, naturelle, nous semblait-il, chez un prolétaire, dont toute la vie s'était passée dans le besoin. Nous considérions l'amour-propre comme son seul défaut ; nous nous efforcions de le ménager. Je le vis pour la dernière fois en août 1880. Je ne devais plus le rencontrer que le 10 février 1883, le jour où, avec Dégaiev, il me livra à la police de Kharkov.

*

Je fus blâmée à Pétersbourg pour avoir quitté Odessa de mon propre chef, sans avoir mis mon successeur, Trigoni, au courant des affaires. Je me justifiai par l'inquiétude que me causait le manque de nouvelles. Je fournis, d'ailleurs, à Trigoni, tous les renseignements désirables. Le Comité me laissa à Pétersbourg.

De nouveaux préparatifs étaient faits dans la capitale, sous le pont Kamenny, pour faire sauter Alexandre II dans la rue Gorokhovaïa. J'ignorais les détails de cette entreprise, poursuivie dans le plus grand secret par la Commission administrative.

Sachant que le tsar se rendait à certaines heures à la gare de Tsarskoé-Sélo, je fis un jour ce trajet et rencontrai en effet la calèche impériale. Je tenais à voir, au moins une fois dans ma vie, l'homme qui incarnait, pour notre parti, la fatalité. Ce fut, je crois, son dernier passage dans ces rues, car il partit bientôt pour la Crimée et ne revint à Pétersbourg qu'à la veille de l'hiver.

Alexandre Mikhaïlov, l'inappréciable gardien de notre organisation, le maître organisateur à la vigilance duquel n'échappait aucun des détails concernant notre sécurité, fut arrêté en octobre.

Dépité par le refus d'un jeune homme, il alla demander lui-même à un photographe de la perspective Nevski, qui faisait les portraits des révolutionnaires arrêtés, les photographies des camarades condamnés. Sa visite causa un certain effarement. Un des employés, pour lui donner l'alarme, fit le geste de se serrer un nœud coulant autour du cou. Mikhaïlov s'en alla. Malgré cet avertissement et la défense du Comité Exécutif, il revint le lendemain et fut saisi en descendant l'escalier.

Perte irréparable, Mikhaïlov était l'œil vigilant de l'organisation, le gardien de la discipline, si nécessaire dans

l'action révolutionnaire. Nous eussions certainement évité bien des malheurs par la suite, s'il était resté parmi nous. Au dévouement fanatique à la révolution, il unissait l'énergie, la ténacité, un remarquable esprit pratique et une si grande prudence que les gens les plus peureux se sentaient en sécurité auprès de lui. Organisateur talentueux, pénétrant dans l'observation des gens, il était minutieux, logique et inflexible dans l'application des principes d'organisation. Exigeant que chacun s'acquittât de sa tâche, mettant l'intérêt de la cause au-dessus de tout, il entendait que le révolutionnaire oubliât toutes les faiblesses humaines et renonçât à toutes les inclinations personnelles. « Si le Parti, me dit-il un jour, m'ordonnait de laver la vaisselle, je m'acquitterais de ce travail avec autant de zèle que du travail intellectuel le plus intéressant. » Avec ce caractère entier, il ne pouvait manquer d'exercer une immense influence dans l'organisation comme en dehors d'elle. Les cadres étroits de la vie russe ne devaient pas lui permettre de déployer ses forces et de jouer un grand rôle dans l'histoire. Dans la France révolutionnaire du XVIII^e^ siècle il eût été l'égal de Robespierre.

Il était aussi, pour notre organisation, l'un de ses plus anciens militants, établissant un lien vivant entre le présent et le passé. Il avait appartenu à *Terre et Liberté* et participé à toute l'évolution du mouvement. Il était le dépositaire des traditions révolutionnaires. Il avait été lié avec toutes les personnalités marquantes tombées au cours de quatre années.

X

L'organisation militaire. Nétchaev

La fin de l'année 1880 et le début de 1881 furent marqués par la propagande et l'œuvre d'organisation de la *Volonté du Peuple*. Des relations nombreuses se nouaient avec la province, des groupes se formaient. Les agents du Comité faisaient des tournées dans le pays ou étaient envoyés en mission sur les points les plus importants. Le *Partage Noir* avait à peu près disparu, ses dirigeants s'étaient réfugiés à l'étranger. Le groupe nombreux formé par Popov à Kiew avait péri à la suite d'une trahison. Les sympathies allaient à la *Volonté du Peuple*. De tous les points du pays, des délégués venaient demander au Comité son approbation et son aide pour l'organisation des forces nouvelles. Le courage est contagieux comme la panique. L'énergie et la valeur de l'organisation entraînaient les forces vives, du pays. La mort même n'était plus redoutable.

À Pétersbourg, l'inactivité de la police et de la gendarmerie, dans cette période de la dictature de Loris-Mélikov, secondait notre activité au sein de la jeunesse et parmi les ouvriers. C'était une période d'espérance et d'activité. On exigeait à haute voix le régicide, car la politique du comte Loris-Mélikov ne trompait personne : le dictateur retirait d'une main ce qu'il donnait de

l'autre. Ayant annoncé le rappel des personnes exilées par mesure administrative, il usait lui-même largement de cette sanction ; par la circulaire du 15 décembre 1880, il aggrava le sort des forçats de la Kara, désormais privés du droit de correspondre avec leurs parents.

À cette brillante période de l'activité de la *Volonté du Peuple* se rapporte la fondation de l'organisation militaire du Parti.

La conscience de la nécessité d'une action systématique dans l'armée faisait complètement défaut dans les années 70-79. Des militaires avaient figuré aux procès des « Cent quatre-vingt-treize » et des « Cinquante », mais ce n'étaient que des propagandistes qui allaient au peuple[39]. La *Narodnaia Volia* comprit que l'organisation révolutionnaire de l'armée était nécessaire à la victoire des masses populaires.

Le Comité Exécutif entra en relations, au cours de 1879-80, avec les officiers de marine de Cronstadt, par le lieutenant Soukhanov, et avec les artilleurs de Pétersbourg, par Serge Dégaev. Ce dernier, ayant servi dans l'artillerie de forteresse à Cronstadt avait été écarté comme « douteux » de l'Académie d'artillerie.

Le cercle d'études, dit des « baleiniers », nous avait préparé une base dès 1871-1872. Quand les cadets de marine se voyaient dénoncés, comme formant une société secrète, ils expliquaient qu'ils ne se réunissaient que pour développer les industries du nord de la Russie. Cette version avait peut-être été inventée pour l'Administration, contente de l'admettre ; peut-être aussi, des jeunes gens avaient-ils pensé à procurer par la pêche à la baleine des ressources à la révolution.

Un cercle d'officiers de marine s'était formé en 1878 à Cronstadt pour la propagande parmi les gradés subalternes. La

guerre russo-turque, l'affranchissement de la Bulgarie et l'établissement d'une constitution dans ce pays, eurent aussi une certaine influence. La guerre révéla l'état scandaleux du régime : pillage du trésor, abandon du soldat vêtu de haillons, affamé, privé de secours médicaux. Les officiers ne pouvaient manquer de penser au mal et d'y chercher un remède. « Nous pensions, devait dire, plus tard, au cours d'un procès, un participant du siège de Plevna, qu'au lieu de libérer un pays étranger, il fallait penser à la libération de la Russie. »

Les Écoles militaires supérieures devaient former et formèrent un certain nombre d'officiers pénétrés d'un idéal social.

E. A. Sérébriakov a relaté dans ses souvenirs la vive impression que produisit Jéliabov à la première réunion d'officiers qui eut lieu chez Soukhanov, à Cronstadt. Les officiers de marine voyaient pour la première fois un représentant talentueux du parti révolutionnaire dont ils avaient seulement entendu parler jusqu'alors. La netteté du programme de la *Volonté du Peuple,* l'éloquence et la conviction de l'orateur, son physique imposant charmèrent les assistants qui, d'après Sérébriakov, se sentirent tous ce soir-là des révolutionnaires, bien qu'ils n'eussent peut-être pas pensé une heure auparavant à la politique et dussent peut-être se souvenir avec effroi, le lendemain matin, de cette réunion. Les invitations avaient été faites un peu au hasard.

Soukhanov sympathisait depuis le début avec la *Volonté du Peuple,* mais avait longtemps été un adversaire du terrorisme. Il me charma dès notre première rencontre. Il était de ceux qu'on aime de plus en plus au fur et à mesure qu'on les connaît mieux. Profondément honnête et désintéressé, tout à fait dépourvu d'ambition, il était si véridique, qu'on se demandait comment un

homme d'une telle pureté d'âme avait pu se former dans une atmosphère de mensonge et d'hypocrisie. Affectueux dans ses relations personnelles, il était énergique et passionné dans l'activité sociale. N'ayant pas dépensé ses forces à faire une carrière ou à chercher un bonheur personnel, il se donna à la vie politique à trente ans avec toute l'ardeur de la jeunesse.

Nous nous rencontrâmes souvent. Il valait la peine d'être conquis. Jéliabov, Sophie Pérovskaia et moi, nous nous y efforcions au cours de longs entretiens, dans l'humble logis de sa sœur, Olga Evguénievna. Soukhanov y venait avec son ami, le baron Stromberg. Dès le début, Jéliabov m'avait dit : « Stromberg est prêt, porte ton attention sur Soukhanov. » Il ne manquait qu'une étincelle pour embraser cette âme ardente. On pouvait déjà dire, dans les premiers mois de 1881 que Soukhanov mourrait sur l'échafaud, même si le gouvernement devait préférer se passer d'exécutions retentissantes. Quand périt Jéliabov qu'il aimait ardemment et dont la main de fer aurait pu le contenir, sa fièvre passa toutes les bornes. Il perdit toute prudence, dans son désir de mettre à profit pour le Parti les dispositions d'esprit de la société russe à ce moment.

Nous nous efforçâmes en vain de modérer ses élans. « Non, non, répondait-il, je préfère y aller pendant un an ou deux de toutes mes forces et que ce soit ensuite la fin ! »

La seule idée de l'illégalité lui répugnait. Jamais il n'eût accepté ce mensonge permanent, cette existence aux aguets. Il avait besoin d'air et d'espace. Quand nous creusions la sape, sous la rue Sadovaia et qu'il y travaillait avec nous, comme d'autres camarades, dans le souterrain noir, il lui arriva de me dire que c'était contraire à ses habitudes d'action au grand jour. « Si l'on

me trouvait sous terre, creusant comme une taupe ! » s'exclamait-il et cette idée le faisait frémir.

Il n'était pas aguerri comme nous. Ses nerfs ne s'étaient pas endurcis devant les pertes. La fin de camarades qu'il aimait et respectait le plongeait dans une douleur intolérable, entièrement nouvelle pour lui. Il ne pouvait pas vivre longtemps dans les conditions de notre vie révolutionnaire. On sait qu'il eût pu éviter son sort : on l'avertissait du danger, il le voyait, mais il attendait tranquillement la répression qui signifiait la mort, car tout était déjà décidé en lui. Heureux les partis auxquels viennent de tels hommes !

Nos entretiens roulèrent d'abord sur des sujets théoriques. Quand nous eûmes réussi à convaincre Soukhanov de la nécessité du terrorisme, il ne fut plus question que du rôle que les militaires pourraient jouer dans la révolution.

Le Comité Exécutif avait arrêté les principes sur lesquels devait s'édifier l'organisation militaire. Cette organisation devait être rigoureusement centralisée comme le Parti, mais constituée en unité indépendante.

Un comité d'officiers sélectionnés par le Comité Exécutif de la *Volonté du Peuple* devait la diriger. Les groupes militaires de province lui seraient soumis. Il serait lui-même soumis au Comité Exécutif.

L'insurrection, déclenchée au moment fixé par le Comité Exécutif, était le but de l'organisation.

Tout officier entrant dans l'organisation devait prendre l'engagement de descendre dans la rue en armes et d'appeler les troupes à la révolte au premier signal du Comité Exécutif, transmis par le Comité Militaire. La propagande révolutionnaire dans leurs unités n'était pas imposée aux officiers, qui devaient

éviter de se compromettre jusqu'au moment de l'action. Cette propagande devait être l'œuvre d'ouvriers désignés par le Parti ; les officiers ne faisaient qu'indiquer les soldats les plus propres à la bien accueillir.

De temps à autre, les officiers affiliés devaient solliciter des congés afin d'entretenir leurs relations et de se livrer au recrutement.

Le Parti, dans son ensemble, devait donc être formé de deux organisations parallèles uniquement rattachées par leurs Comités. Cette précaution soustrayait les militaires au danger des pertes occasionnelles fréquentes dans le Parti. Il était, en effet, beaucoup plus difficile de reconstituer un groupe militaire qu'un autre groupe.

Le Comité Exécutif délégua d'abord deux de ses membres au Comité Central militaire. Soukhanov entra plus tard dans notre comité, de par notre choix.

À la fin d'octobre ou au début de novembre 1880, Soukhanov, qui avait jusqu'alors habité Cronstadt, s'installa à Pétersbourg pour suivre les cours de l'Université et remplir auprès d'un professeur de physique les fonctions d'appariteur. Ce fut dans son logis de la rue Nikolaevskaia que nous nous rencontrâmes désormais. À ces réunions assistaient, de la part du Comité Exécutif, Jéliabov, Kolodkévitch, Barannikov et moi ; de la part des militaires, Soukhanov, Stromberg et l'officier d'artillerie N. Rogatchev. L'officier d'artillerie Pokhitonov et le lieutenant de vaisseau Boutsévitch qui, tous deux, devaient plus tard périr à la forteresse de Schlüsselbourg, vinrent aussi, après la discussion des principaux points du programme et des statuts. À côté de l'enthousiaste Soukhanov, habitué au commandement mais exerçant une si grande séduction morale, se plaçait Boutsévitch,

intelligence érudite et brillante, Rogatchev, beau garçon, solidement charpenté, instruit et séduisant, le raisonnable Pokhitonov, le probe Stromberg. Avec ces chefs, l'organisation militaire pouvait compter sur le succès. Son Comité Central fut formé de Soukhanov, de Stromberg, de Rogatchev et, pour le Comité Exécutif, de Jéliabov et de Kolodkévitch[40].

En avril 1881, après l'arrestation d'Issaev, Soukhanov me logea à Cronstadt, chez ses amis Stromberg et Zavalichine, qui avaient un pied-à-terre. Stromberg se distinguait par sa fermeté et sa réserve. Peu expansif, plutôt silencieux, de complexion délicate et de petite taille, il avait un teint clair et une longue barbe dorée décelant l'origine étrangère. Il formait un contraste parfait avec Zavalichine, grand, brun, vif et vigoureux. L'un était lent et méthodique ; l'autre prompt, énergique, enthousiasmé par le terrorisme qui allumait une flamme dans ses yeux sombres.

Je passai environ une semaine avec eux. Une trentaine d'hommes formait le groupe des officiers de marine. Nombre d'entre eux étaient venus au mouvement, entraînés par la camaraderie et les audaces de la jeunesse.

Le manque de précautions, l'ignorance du péril sautaient aux yeux chez Soukhanov et, à plus forte raison, chez ses camarades. Le bruit que les cartouches des mines et des bombes du 1er mars avaient été prises à Cronstadt, dans les services de la Marine, faisait l'objet de conversations désinvoltes entre amis, et il faut s'étonner que tout le groupe de Soukhanov n'ait pas péri en même temps que lui. Si l'on se borna d'abord à envoyer un officier dans la flotte de la Caspienne et à exiler Stromberg en Sibérie ce fut exclusivement grâce à l'étroite solidarité qui régnait entre les marins, même éloignés du mouvement révolutionnaire.

Un groupe d'officiers d'artillerie, dont faisaient partie Rogatchev, Pokhitonov, Dégaev, Papine, Nikolaev et trois ou quatre autres s'organisait à Pétersbourg.

Cette organisation militaire semblait avoir toutes les chances de succès. Une enquête faite parmi ses membres permit de recenser jusqu'à 200 officiers (et il y en eut plus tard bien davantage), dispersés dans diverses villes, plus ou moins acquis à la cause de la liberté politique.

*

À partir de 1879, l'influence de la question sociale en Occident sur le mouvement révolutionnaire russe cesse complètement de se faire sentir. Le mouvement russe a trouvé sa forme propre. L'émigration russe à l'étranger a perdu pour le pays révolutionnaire sa signification. Les relations régulières entre les organisations révolutionnaires et les émigrés cessent. Il en est ainsi jusqu'au 19 novembre 1879 et au 5 février 1880, quand les deux explosions du Comité Exécutif étonnent l'Europe et attirent son attention sur le parti révolutionnaire de Russie.

Peu de temps après, le gouvernement impérial réclamait à la France l'extradition de l'agent du Comité Exécutif Hartman, occupant de la maison d'où l'on avait fait sauter le train impérial le 19 novembre. La légation de Russie ne réussit pas à éviter, malgré ses nombreuses démarches, le soufflet retentissant de la France républicaine. La question de l'extradition du terroriste avait été débattue avec passion en Russie et à l'étranger. Le refus de la France fut une défaite pour l'autocratie.

La *Volonté du Peuple* comprit la signification que l'opinion publique européenne pouvait avoir pour le Parti. Elle décida d'organiser à l'étranger sa propagande et de conquérir les

sympathies de la société européenne. Tandis que nos bombes ébranleraient le trône à l'intérieur, nous le discréditerions à l'étranger. On pouvait utiliser à cette fin les forces des émigrés, perdues pour l'action révolutionnaire en Russie même.

Hartman et Lavrov furent invités par le Comité à faire connaître à l'étranger le programme de la *Volonté* du *Peuple*. Hartman devait visiter les principales villes d'Amérique ; toutes les personnalités éminentes du socialisme occidental lui avaient promis leur appui. Le Comité avait demandé, par lettre, à certaines d'entre elles, à Karl Marx et à Rochefort notamment, d'appuyer son agent Hartman dans l'organisation de la propagande contre le despotisme russe. L'auteur du *Capital* nous promit son concours et nous envoya son portrait signé. Le Comité me chargea, à l'automne de 1880, des relations étrangères. J'envoyai à Hartman des correspondances, les biographies des révolutionnaires exécutés, des photographies, des publications. Je lui envoyai ma dernière correspondance après le 1er mars, sur cet événement, avec la lettre du Comité à Alexandre III et un dessin représentant l'intérieur du magasin Kobozev, dessiné par Kobozev lui-même.

*

Dès avant l'arrestation d'Alexandre Mikhaïlov, le Comité avait projeté de louer un magasin ou une boutique dans une des rues de Pétersbourg par lesquelles l'empereur passait le plus souvent. Du magasin, une mine devait être creusée sous la chaussée. Des agents étaient chargés d'observer les locaux à louer. Comme le tsar était obligé de se rendre fréquemment au manège Mikhailovski, on cherchait un local dans les rues avoisinantes. Le

choix s'arrêta sur un magasin disponible dans la rue Petite Sadovaia et il fut décidé d'y ouvrir un commerce de fromage.

Je proposai de confier le rôle du patron à mon ami Iouri Nikolaévitch Bogdanovitch. Depuis mon départ de Saratov en 1879, je l'avais perdu de vue, Il avait traversé une longue maladie. Je l'avais retrouvé à grand'peine.

*

En janvier 1881, le Comité nous chargea, Issaev et moi, d'organiser un appartement réservé à ses réunions. Aucun des agents du Comité ne devait en connaître l'adresse. Kibaltchitche y fut appelé, par exception, à la veille du 1er mars, pour préparer les bombes.

Nous nous installâmes à la perspective Voznessenski[41] au N° 25 en face d'un pont, dans trois déplaisantes grandes chambres froides. La maison avait l'avantage de donner sur deux rues et d'être voisine d'un établissement de bains, de sorte que les allées et venues devaient y être peu remarquées. Nous y vécûmes sous le nom de Kokhanovski jusqu'aux premiers jours d'avril, quand, Issaev ayant été arrêté dans la rue, nous dûmes abandonner ce logement.

Par un soir de grand gel, en janvier, vers 10 heures, Issaev rentra tout couvert de givre. Débarrassé de son chapeau et de son pardessus, il s'approcha de la table autour de laquelle nous étions assis, deux membres du Comité et moi, posa devant nous un petit rouleau de papier et dit tranquillement, comme s'il n'y eut là rien d'extraordinaire :

— Une lettre de Netchaev ! du ravelin !

Une lettre de Netchaev ! du ravelin !

J'avais entendu ce nom à dix-neuf ans, dans un coin perdu de la province de Kazan. Les journaux parlaient du procès des affiliés de Netchaev. Je dois dire que l'assassinat d'Ivanov, minutieusement décrit, me fit alors une impression ineffaçable ; je ne compris rien à la conspiration.

Je me souvins aussi d'un mot de mon oncle Kouprianov dit à l'occasion de cette affaire :

— Un peuple a le gouvernement qu'il mérite.

Ce fut pour moi un axiome. Mon oncle n'y faisait aucune réserve. Moi non plus.

J'avais entendu pour la seconde fois le nom de Netchaev en 1872, à Zurich, où l'on se communiquait entre étudiants l'étonnante nouvelle : un membre de l'Internationale, le polonais Stempkovski, venait de livrer Netchaev à la police suisse ; Netchaev était arrêté et le gouvernement russe le réclamait comme un criminel de droit commun. La présence de Netchaev en Suisse, à Zurich, était pour nous une surprise. Nous ne savions pas que les agents de la police russe le recherchaient depuis longtemps dans ce pays et que, pendant son séjour à Genève, on avait même arrêté dans la rue un autre émigré russe, habitant comme lui chez Ogarev et qui ne fut relâché que lorsqu'un gardien du lycée dans lequel Netchaev avait enseigné fut arrivé de Russie pour l'identifier. Après cet épisode, les agents de Mazzini en Suisse avaient caché Netchaev dans les montagnes. Il s'installa enfin à Zurich et se refusa à quitter cette ville, pensant que les émigrés voulaient simplement l'écarter de leur propre champ d'action. Il vécut à Zurich comme peintre d'enseignes. Il n'avait de relations qu'avec un petit nombre d'émigrés russes et polonais.

L'opinion lui était défavorable en Suisse, à cause de l'assassinat d'Ivanov ; l'agitation entreprise par un groupe d'émigrés n'eut pas de succès. Les deux plus fortes associations suisses le *Grütliverein* et le *Bildungsverein* répondirent aux émigrés qu'elles ne défendaient pas les assassins. Le fait même de l'arrestation faisait prévoir la décision des autorités fédérales. Netchaev fut livré à la Russie.

Un groupe d'étudiants, formé surtout de Serbes, voulut tenter de le libérer de force sur le trajet de la prison à la gare. Ils ne se trouvèrent pas en nombre le jour de l'action. On a écrit qu'une tentative infructueuse eut lieu. La police réussit à rattraper presque aussitôt Netchaev.

Deux révolutionnaires prirent le train en même temps que lui ; mais toutes les précautions étaient prises, ils ne purent rien faire.

On sait qu'en Russie Netchaev fut condamné à vingt ans de travaux forcés. La lettre du traité d'extradition avec la Suisse fut respectée. Netchaev ne fut jugé que comme un criminel de droit commun. Mais au lieu d'être ensuite envoyé en Sibérie, il disparut mystérieusement : nul ne savait s'il était mort ou vif.

Des années passèrent, et voici qu'en ce soir de janvier 1881 Netchaev nous apparaissait, adressant la parole au Comité Exécutif, du fond du ravelin Alexis[42]. Quand on avait amené Netchaev au ravelin, il n'y avait là qu'un prisonnier énigmatique, devenu fou, Chévitch, ce Chévitch qu'un historien devait identifier quarante ans plus tard, après la révolution, Comme étant l'officier Beideman[43].

En 1879, on amena au ravelin Mirski, condamné à la suite de l'attentat contre le chef de la gendarmerie Drenteln. Le nouveau venu n'inspira pas confiance à Netchaev, qui ne voulut pas communiquer par son intermédiaire avec l'extérieur et fit preuve,

en cette circonstance, d'une grande perspicacité[44]. Mais quand, après le procès des seize membres de la *Volonté du Peuple* (octobre 1880), Stépan Chiraev, du Comité Exécutif, l'auteur du déraillement du train impérial à Moscou, arriva à son tour au ravelin, Netchaev décida de s'adresser à la *Volonté du Peuple* et lui envoya, par l'intermédiaire d'un soldat du ravelin qui lui était dévoué, une lettre à l'adresse d'un étudiant connu de Chiraev.

La lettre était exclusivement pratique ; elle ne disait pas un mot sur le passé, pas un mot sur le présent de Netchaev. L'enfermé posait simplement et nettement la question de son évasion. C'était bien le message d'un révolutionnaire hors de combat à ses camarades libres.

Le mensonge entourant la personnalité révolutionnaire de Netchaev, le sang d'une innocente victime, les extorsions de fonds, la recherche de documents compromettants à des fins de chantage, tout ce qui avait été fait sous la devise : « La fin justifie les moyens », tout disparaissait. Il ne restait qu'une intelligence demeurée claire en dépit des années de réclusion ; une volonté que le châtiment n'avait point brisée ; une énergie que les échecs n'avaient point vaincue. Quand l'appel de Netchaev eut été lu au Comité nous nous écriâmes avec une sorte d'exaltation : « Il faut le libérer ! »

Pas à pas, Netchaev nous fit connaître dans ses lettres son travail des dernières années. Enchaîné, dans le mystère du ravelin, il travaillait. Il s'efforçait, jour après jour, de soumettre à son influence le milieu ennemi. Il étudiait le caractère de chaque gendarme, de chacun des soldats d'élite chargés de le surveiller. Il observait inlassablement, retenant tout pour déterminer ensuite les moyens d'agir sur chaque personne. Jour après jour, il travaillait à ruiner la discipline de ses gardiens, discréditant les

chefs : à leurs yeux, se faisant agitateur, propagandiste, éducateur, formant le sentiment et l'esprit de ces hommes. Il leur arrachait des confidences et des aveux, il finissait par les dominer ; les conditions exceptionnelles de sa réclusion devenaient une arme entre ses mains ; il environnait son passé de mystère, acquérait un prestige énigmatique, semblait promettre un autre avenir.

Poursuivant lentement mais sans cesse sa tâche, ce prisonnier extraordinaire avait fini par se soumettre, disait-il, quarante hommes ! Grâce à eux, il avait peu à peu appris à connaître à fond le ravelin et la forteresse, le fonctionnement des divers services, les rapports entre les membres de l'administration intérieure, tous les détails du régime et de la topographie de l'île. Il possédait quantité de données physiques et psychologiques, tout à fait inappréciables, permettant une évasion que, séparé du monde, il préparait depuis des années dans le silence.

Fidèle à ses traditions, Netchaev supposait que son évasion devait être le fruit d'une mystification compliquée. Ses libérateurs devaient se présenter à la forteresse en grand uniforme et couverts de décorations, annonçant la chute d'Alexandre II, l'avènement de l'héritier du trône et la libération du mystérieux prisonnier du ravelin par le nouvel empereur.

Nous décidâmes sans discussion de confier la libération de Netchaev à l'organisation militaire. Soukhanov nous parut tout désigné pour diriger l'entreprise. Le Comité Exécutif estima que l'expérience devait se faire de préférence par la Néva, dans des canots et non l'hiver sur la glace. C'était la remettre au printemps. Le Comité avait d'ailleurs à poursuivre d'autres affaires et en premier lieu l'exécution d'Alexandre II.

La nouvelle tentative, la septième, était en plein développement. Au magasin de la rue Petite Sadovaia, le commerce des fromages se poursuivait, et, chaque nuit, plusieurs membres du Comité et plusieurs de ses agents travaillaient dans le souterrain, à la pioche et à l'excavateur. La terre extraite remplissait les tonneaux destinés aux laitages. Suspendre ce travail eût été courir de grands risques. Le magasin mal achalandé, l'inexpérience des commerçants improvisés, une modification de l'itinéraire d'Alexandre II dans ses sorties du dimanche risquaient de faire perdre tout ce travail. Il fallait se hâter. Le Comité déclara franchement à Netchaev que les préparatifs de l'exécution du tsar exigeaient toutes nos forces, que nous n'étions pas en mesure de poursuivre en même temps deux entreprises et que nous n'organiserions son évasion qu'après avoir mené à bien l'action commencée contre le tsar. Netchaev répondit qu'il attendrait.

On a raconté que Jéliabov s'était rendu au ravelin et entretenu avec Netchaev par la fenêtre de sa cellule. Pure légende. Dans l'attentat en voie de préparation, Jéliabov devait jouer un grand rôle. La mine de la Petite Sadovaia pouvait sauter un instant avant ou un instant après le passage de la calèche impériale. En ce cas, quatre hommes armés de bombes, placés deux par deux aux deux extrémités de la rue devaient agir. S'ils manquaient, eux aussi, l'empereur, Jéliabov interviendrait, à son tour, armé d'un poignard. Cette fois, nous avions décidé d'en finir à tout prix. Jamais Jéliabov n'aurait consenti à courir, à la veille de l'action, un risque inutile ; jamais le Comité ne l'y eût autorisé.

Les relations avec Netchaev continuaient par l'intermédiaire d'un soldat qu'Issaev rencontrait de coutume dans la rue et qui

lui remettait un petit rouleau de papier couvert d'hiéroglyphes inventés par Netchaev.

Après l'arrestation d'Issaev, le 1er avril, la liaison s'interrompit pour un temps. Elle reprit par la suite. II fallut la trahison de Mirski pour provoquer plus tard l'arrestation de vingt-trois gendarmes et soldats dévoués à Netchaev et des sanctions administratives contre d'autres.

Netchaev succomba au ravelin et sa fin resta un mystère jusqu'à la révolution.

Chiraev mourut au ravelin le 18 août 1881, de tuberculose, et Netchaev nous informa de sa mort. Mais quand, en mars 1882, les accusés du procès des « Vingt », – Morozov, Issaev, Frolenko, Alexandre Mikhaïlov, Barannikov, Kolodkévitch, Klétotchnikov, Langans, Arontchick et Trigoni – furent enfermés au ravelin, et quand, plus tard, au début de 1883, les accusés du procès des « Dix-Sept », avec Bogdanovitch, passèrent par les mêmes cellules, aucun d'entre eux ne remarqua le moindre indice de la présence de Netchaev dans la terrible geôle.

Le bruit courait qu'après la découverte de ses relations avec l'extérieur Netchaev avait été envoyé à Schlüsselbourg et tué en cours de route.

Les conditions matérielles de la réclusion de Netchaev avaient été tolérables jusqu'à l'arrivée au ravelin des membres de la *Volonté du Peuple*. À ce moment, les prisonniers furent systématiquement affamés. L'alimentation était tellement insuffisante, d'après Iouri Bogdanovitch, qu'au bout d'un mois de séjour au ravelin, les détenus ne marchaient plus qu'en s'appuyant au mur. Tous souffraient du scorbut Le médecin Willms déclarait à ceux qui se plaignaient de mourir d'inanition, qu'il n'y pouvait rien. Il se bornait à leur donner une décoction de

fer : au repas, le gendarme de service en donnait à chacun une cuillerée. Netchaev devait succomber dans ces conditions, sans que l'on eût besoin de se servir des armes pour le tuer. La date de sa fin a été, depuis la révolution, établie d'après les documents des Archives : il mourut au ravelin, le 21 novembre 1882, dans un isolement si complet que nul de ses codétenus n'avait connu sa présence.

Dans notre mouvement révolutionnaire, Netchaev reste une figure exceptionnelle. Aussi pénible que soit le souvenir de l'assassinat d'Ivanov et de la maxime : « La fin justifie les moyens », on demeure confondu devant la force de volonté, la fermeté de caractère, le désintéressement absolu, le dévouement sans bornes de Netchaev à la cause révolutionnaire. Dépourvu de certaines qualités morales supérieures, Netchaev avait néanmoins un charme dominateur qui agissait sur les simples comme une sorte d'hypnose. Les soldats du ravelin envoyés en Sibérie rencontrèrent de nombreux intellectuels exilés. Jamais aucun d'entre eux n'eut un mot de reproche à l'adresse de Netchaev qui avait brisé leur vie. Ils nourrissaient tous envers lui un sentiment particulier voisin de la peur, ils reconnaissaient avoir été subjugués par sa volonté.

Ils avaient produit la même impression au procès[45]. Ils parlaient de Netchaev, disait-on, comme des hommes dominés par la peur. Il leur était d'ailleurs défendu de prononcer son nom.

Jusqu'au fond de la Sibérie, ils devaient rester sous le charme de la puissante personnalité du captif qui avait conquis leurs âmes.

*

Kolodkévitch et Barannikov furent arrêtés le 26 janvier ; Barannikov était un de nos camarades les plus chers. On arrêta chez lui Klétotchnikov, dont la valeur pour notre organisation était inestimable. Pendant deux ans il avait paré les coups dirigés contre nous par le gouvernement. Il veillait à notre sécurité extérieure, comme Alexandre Mikhaïlov veillait à notre sécurité intérieure. Nous entourions chacun de ses pas d'un mystère absolu. Une personne, demeurée pour cette raison dans la plus stricte légalité et complètement écartée de l'activité révolutionnaire, assurait la liaison avec lui.

Klétotchnikov ne devait se rendre que chez elle pour communiquer les renseignements utiles au Parti, sur les perquisitions et les arrestations projetées, sur les recherches, sur les espions, sur toutes les affaires du III^e^ Département qui passaient entre ses mains à la chancellerie.

Pourquoi Klétotchnikov se mit-il à fréquenter Barannikov, qui était de toutes nos affaires dangereuses, je n'en sais rien, et c'est d'autant plus étrange que très myope, Klétotchnikov ne pouvait apercevoir le signe de sécurité que nous mettions aux fenêtres. Sans doute est-ce pour cette raison qu'il tomba dans la souricière. Il mourut d'épuisement au ravelin après le procès des « Vingt ».

Il était devenu commis au III^e^ Département du ministère de l'Intérieur d'une façon assez curieuse. À son arrivée de Crimée, à Pétersbourg, il s'était mis à la disposition du Comité. À cette époque, des perquisitions faites chez des étudiantes qui logeaient en garni chez une accoucheuse firent pressentir que leur hôtesse était de la police. Alexandre Mikhaïlov proposa à Klétotchnikov de se loger chez elle, de gagner sa confiance et d'entrer à son tour au III^e^ Département. Klétotchnikov s'accoutuma à faire la partie de cartes de sa logeuse, à laquelle il eut bien soin de laisser

gagner des petites sommes. Ayant appris qu'il cherchait un emploi, cette dame finit par lui proposer un emploi dans la police. Klétotchnikov pénétra ainsi dans les antres de la Sûreté générale. Les mandats d'arrêt, les ordres de perquisition, les listes d'agents provocateurs et d'espions, les ordres de surveillance, tout passait entre ses mains. Il en communiquait les résumés à l'agent de liaison du Comité. Il rendit d'inappréciables services.

*

Le Comité Exécutif se réunit en conférence à là mi-février.

Il se demandait si une tentative insurrectionnelle était possible à la suite de l'exécution du tsar. Les révolutionnaires de Moscou et de province devaient répondre à cette question.

Leur réponse fut négative. Nos forces étaient trop peu importantes pour qu'une action dans la rue pût devenir sérieuse[46]. Il fallut y renoncer. La révolution nous paraissait encore indistincte et lointaine.

Notre conférence eut lieu dans mon logis de la perspective Voznessenski. Pour ne pas exciter l'attention, nous nous réunissions à vingt-quatre heures d'intervalle, au nombre de vingt à vingt-cinq. Nous étions encore faibles, mais le problème de l'insurrection avait été posé. L'idée devait vivre.

XI

Le 1er mars 1881

Le 15 février, un dimanche, l'empereur rentrant du manège Mikhailovski, passa par la Petite Sadovaia. La sape était prête mais la mine n'était pas encore mise.

Nous fûmes indignés, quand nous l'apprîmes, de la lenteur des techniciens. Peut-être faudrait-il attendre un mois que l'occasion se renouvelât.

Le Comité exigea que tous les préparatifs fussent terminés pour le 1er mars. On sait que le plan du septième attentat comportait trois parties : l'explosion de la mine, les bombes à main de quatre des nôtres, – Ryssakov, Grinévitski, Timothée Mikhailov, Emélianov, – et enfin, le poignard de Jéliabov.

Nous vivions dans l'anxiété. Le commerce des fromages durait depuis trois mois. En apparence du moins, les patrons de la boutique étaient irréprochables : Bogdanovitch, avec une barbe rousse en éventail, un large visage cuivré, un parler plaisant enrichi de faconde, Anna Yakimova avec son accent de Viatka et son air de femme du peuple. Mais c'étaient de médiocres commerçants. Les voisins ne voyaient pas en eux des concurrents. En outre, nous avions peu d'argent et les fromages ne rendaient pas. À une minute critique, j'eus le bonheur de

trouver trois cents roubles pour les marchandises. La pauvreté du magasin ne sautait cependant pas aux yeux, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre en allant, sous le prétexte d'acheter du roquefort, avertir nos camarades qu'ils étaient surveillés et que Soukhanov avait été pris en filature en sortant de chez eux.

L'inventaire avait bonne mine, mais les tonneaux étaient pleins de terre. L'inexpérience des commerçants, et peut-être la surveillance exercée sur quelques-uns de ceux qui travaillaient la nuit dans la sape (sans doute sur Trigoni, logé, nous le sûmes plus tard, chez des indicateurs de la police) avaient attiré l'attention sur le magasin.

Le 27 février, au soir, la police vint arrêter Trigoni qui occupait une chambre à la perspective Nevski ; on trouva chez lui André Jéliabov. Soukhanov nous apprit le lendemain matin la terrible nouvelle. Le bruit courut en ville que la police était sur le point de faire une découverte surprenante au centre de la ville, dans le quartier où se trouvait le magasin Kobozev. Kobozev (Bogdanovitch) lui-même avait reçu la visite d'une prétendue commission sanitaire, conduite par un ingénieur.

— « D'où vient cette humidité ? » avait demandé le commissaire de police en désignant une tache à côté d'un tonneau rempli de terre. – « On a renversé là de la crème, à la veille de la mi-carême, » répondit Bogdanovitch. Si le policier avait eu la curiosité de jeter un coup d'œil dans le tonneau, il aurait vu quelle crème se débitait là. L'ingénieur désigna, sous une fenêtre, un revêtement de planches fermant le souterrain : – « Pourquoi ces planches ? » – « À cause de l'humidité. » Dans la pièce voisine, la terre était couverte de paille, de coke, de grosse toile. Il suffisait d'y regarder d'un peu près pour faire la découverte. L'ingénieur toucha du pied le coke, mais ne vit rien.

C'était une chance inouïe ; la situation s'améliorait même, les soupçons s'étant avérés dénués de fondement. Mais nous étions stupéfaits. Une entreprise difficile et dangereuse, qui devait couronner deux années de lutte, pouvait donc échouer à la veille du succès !

Tout notre passé, tout notre avenir révolutionnaire étaient en jeu ce samedi, veille du 1er mars. Le passé : 6 tentatives de régicide, 21 exécutions que nous voulions oublier, – et l'avenir, l'avenir large et clair que nous pensions conquérir à notre génération[47].

Tout conspirait contre nous : notre protecteur Klétotchnikov était perdu ; le magasin en danger ; Jéliabov, auquel incombait un rôle décisif dans l'attentat projeté, était pris : il fallait tout de suite aller chercher chez lui la réserve de nitroglycérine ; le logement de la rue Télejnaia, où se rencontraient, chez Sabline et Jessy Hellfman, les exécutants chargés des signaux et des bombes à main, semblait surveillé. Pour comble, nous apprîmes avec effroi que pas une des quatre bombes n'était prête… Le lendemain, dimanche, 1er mars, le tsar pouvait passer par la Petite Sadovaia… et la mine n'était pas prête.

C'est dans ces circonstances que le Comité Exécutif se réunit à la perspective Voznessenski. Tous ses membres n'avaient pu être prévenus à temps. Étaient présents, outre Issaev et moi qui étions les maîtres du logis, Sophie Pérovskaia, Anna Pavlov-na Korba, Soukhanov, Gratchevski, Frolenko, Tatiana Lébédiéva, peut-être Tikhomirov et Langans, je ne m'en souviens plus. Nous étions en proie à une commune anxiété. Quand Pérovskaia demanda s'il ne faudrait pas, au cas où le tsar ne passerait pas le lendemain par la Petite Sadovaia, agir avec les seules bombes à main, nous répondîmes tous : « Agir ! Agir, demain, à tout prix ! La mine doit

être prête. Les bombes doivent être prêtes et servir avec ou sans la mine. » Soukhanov seul déclara ne pouvoir dire ni oui ni non, les bombes n'ayant pas encore été mises à l'épreuve.

On était le samedi, à 3 heures environ de l'après-midi.

Issaev se rendit à l'instant au magasin pour y charger la mine. Soukhanov et les officiers aidèrent à nettoyer le logis de Jéliabov et de Sophie Pérovskaia ; cette dernière s'installa chez nous. Les exécutants n'avaient pas été avertis, mais leurs rôles étaient fixés à l'avance et les rendez-vous du dimanche pris.

À 5 heures du soir, Soukhanov, Kibaltchitche et Gratchevski devaient venir chez nous pour travailler, s'il le fallait, toute la nuit à la confection des bombes. Jusqu'à 8 heures, les membres du Comité Exécutif nous visitèrent sans cesse, apportant des nouvelles ou remplissant des missions. À 8 heures, nous restâmes seuls, cinq, avec Sophie Pérovskaia épuisée que nous engageâmes à prendre quelque repos. Je prêtai la main aux chimistes, tantôt déversant les explosifs Kibaltchitche, tantôt découpant avec Soukhanov les bidons de pétrole achetés pour servir d'enveloppe aux bombes. Les lampes et la cheminée brûlèrent toute la nuit. À 2 heures du matin, j'allai me coucher, car on n'avait plus besoin de moi. Quand, à 7 heures, nous nous levâmes, Pérovskaia et moi, nos trois camarades travaillaient encore, mais deux bombes étaient prêtes. Pérovskaia les emporta chez Sabline, rue Télejnaia. Soukhanov partit ensuite. J'aidai Gratchevski et Kibaltchitche à remplir les deux autres bombes que Kibaltchitche emporta. À 8 heures du matin, le 1er mars, quatre bombes étaient prêtes : trois hommes y avaient travaillé pendant quinze heures. À 10 heures, Ryssakov, Grinevitski, Emélianov et Timothée Mikhailov vinrent rue Télejnaia. Pérovskaia, qui n'avait pas cessé de les diriger de concert avec Jéliabov, leur donna des

instructions détaillées sur les points où ils devaient se placer et se rendre après le passage du tsar.

*

Par ordre du Comité, je devais, le 1er mars, rester jusqu'à 2 heures chez moi afin de recevoir les Kabozev. Bogdanovitch devait quitter le magasin une heure avant le passage du tsar et Yakimova après avoir signalé l'arrivée du tsar à la hauteur de la perspective Nevski ; le courant électrique devait être donné par Mikhaïl Frolenko qui sortirait ensuite du magasin comme un étranger, si toutefois l'explosion ne l'ensevelissait pas.

Vers 10 heures du matin, je vis entrer Frolenko. Je le vis avec stupéfaction déballer du saucisson et une bouteille de vin rouge et se disposer à déjeuner. Dans mon état de tension nerveuse, après notre décision et une nuit blanche, il me semblait qu'on ne pouvait ni boire, ni manger : « Qu'est-ce ? demandai-je presque avec horreur en voyant les dispositions matérialistes d'un homme très probablement voué à être enseveli ou déchiqueté par l'explosion. – « Je dois être en pleine possession de mes forces », répondit tranquillement mon camarade. Je ne pouvais que m'incliner devant cette ignorance du péril et ce souci unique d'être en possession de tous ses moyens pour remplir la mission acceptée.

Ni Bogdanovitch, ni Yakimova ne vinrent. Issaev et d'autres vinrent par contre, disant que le tsar n'était pas passé devant le magasin. Perdant de vue qu'ils n'avaient pas surveillé l'autre itinéraire de l'empereur, je sortis, pensant que des causes imprévues avaient fait échouer l'attentat.

L'empereur n'était pas passé par la Sadovaia, mais Pérovskaia avait fait preuve d'un grand sang-froid dans le calcul. Prévoyant

que le tsar suivrait le canal Ekatérininski, elle avait sur-le-champ modifié toutes les dispositions de manière à agir avec les seules bombes. Elle avait placé les exécutants à de nouveaux postes. Elle devait elle-même leur donner le signal, en agitant son mouchoir.

Un peu après 2 heures, deux explosions semblables à des coups de canon retentirent : la bombe de Ryssakov endommagea la voiture impériale. La bombe de Grinévitski abattit l'empereur, tué sur le coup. Le révolutionnaire lui-même, mortellement blessé, mourut au bout de quelques heures.

Quand je sortis, tout était calme. Une heure après, on parlait en ville de plusieurs explosions, le bruit courait que l'empereur était tué et que l'on prêtait déjà, dans les églises, serment au nouvel empereur.

Je me précipitai vers nos camarades. On remarquait l'émotion dans les rues. Les gens parlaient de l'empereur, de blessures, de sang, de mort.

J'arrivai chez moi et j'y trouvai des amis qui ne soupçonnaient rien encore, tellement bouleversée que j'eus à peine la force de balbutier que le tsar était tué. Je pleurai comme les autres ; le cauchemar qui, depuis des dizaines d'années, avait pesé sur la Russie, était donc dissipé. Cette minute rachetait l'horreur des prisons et des exils, des violences et des cruautés subies par des centaines et des milliers des nôtres, cette minute rachetait le sang de nos martyrs, cette minute rachetait tout ! Un lourd fardeau tombait de nos épaules, la réaction allait prendre fin, la rénovation de la Russie allait commencer.

À cette heure solennelle, nous ne pensions qu'à l'avenir meilleur de notre pays.

Soukhanov arriva bientôt, radieux et surexcité, embrassant et félicitant tout le monde. Notre lettre à Alexandre III, rédigée à

quelques jours de là, définit assez bien l'état d'esprit des membres de la *Volonté du Peuple* après le 1er mars. Sa modération nous valut la sympathie de la société russe. Elle fit sensation dans la presse occidentale dont les organes les plus conservateurs trouvèrent justes les revendications des nihilistes ; il s'agissait de réformes depuis longtemps réalisées dans les pays d'Occident.

Kibaltchitche nous annonça le 3 mars que l'appartement de la rue Télejnaia était découvert par la police.

Jessy Hellfman arrêtée, Sabline, ce joyeux garçon insouciant, qui faisait toujours de l'esprit, s'était brûlé la cervelle. Un visiteur de Jessy, tombé dans la souricière, avait tenté de résister. Nous sûmes plus tard que c'était l'ouvrier Timothée Mikhaïlov. Notre première pensée fut que Ryssakov[48] avait désigné cette adresse. Le Comité, qui avait auparavant décidé que les Kobozev ne quitteraient leur magasin qu'après avoir enlevé la dynamite, révoqua sa décision et leur prescrivit de quitter le soir même Pétersbourg.

Bogdanovitch vint prendre congé de nous. Je ne devais plus le revoir qu'à Moscou en octobre ou novembre. Quand je revins dans cette ville en mars 1882, il était déjà arrêté. Yakimova partit le lendemain.

Moins d'une semaine se passa et nous perdîmes Pérovskaia, lâchement désignée dans la rue à la police.

Kibaltchitche fut arrêté après elle, dénoncé, dit-on, par sa logeuse. Frolenko, venu le voir, fut pris à son tour. Ivantchine-Pissarev fut ensuite arrêté. La terreur blanche commençait.

Nous pensions alors que le gouvernement avait à sa disposition un homme connaissant personnellement nombre de nos agents et qui les désignait dans la rue. Nous savons, maintenant que les archives de la police se sont ouvertes, que

l'ouvrier Okladski, condamné aux travaux forcés au procès de Kviatkovski, en 1880, était un traître.

Le séjour à Pétersbourg étant devenu dangereux, plusieurs d'entre nous devaient quitter la ville d'ordre du Comité. J'étais de ce nombre. Mais nous étions tous animés du désir de profiter du moment pour l'organisation du Parti ; l'enthousiasme le plus grand régnait autour de nous ; des sympathisants, naguère passifs ou indifférents, nous demandaient des indications, du travail ; des cercles nous offraient leurs services. Ceux qui n'ont pas vécu avec nous ce lendemain du 1er mars ne se feront jamais une idée de la signification de cet événement pour notre parti révolutionnaire. Il était dur de s'éloigner de Pétersbourg à ce moment. J'obtins, avec l'appui de Soukhanov, que le Comité m'autorisât à rester. Mais le 1er avril, Grégoire Issaev ne rentra pas. Il avait été arrêté, je le sus plus tard, dans la rue, désigné par un traître comme d'autres camarades. Les locataires des appartements consacrés à l'action clandestine n'ayant pas le droit de découcher sans avertissement préalable, je savais déjà à minuit l'arrestation d'Issaev.

Notre logis était peu à peu devenu un magasin contenant les choses les plus diverses. Après la liquidation de la typographie, on nous avait apporté du matériel d'imprimerie ; après la fermeture du laboratoire, Issaev nous avait apporté des ustensiles et une provision de dynamite ; Pérovskaia nous avait, de son côté, transmis la dynamite et les objets évacués de chez elle ; après l'arrestation de Frolenko nous avions reçu la moitié du Bureau des Passeports ; enfin, les éditions de la *Volonté du Peuple* remplissaient une grande valise. Ces richesses ne devaient pas se perdre. Je résolus d'en assurer le déménagement avant de quitter l'appartement.

Le 2 avril, je me décidai à attendre la visite de quelques camarades, au lieu de les aller chercher et j'employai mon temps à faire les paquets. Il était déjà 1 heure quand passa Gratchevski. Il m'apprit que les camarades me considéraient déjà comme perdue, car les dvorniki (les portiers) défilaient depuis la première heure de la matinée à la Sûreté, devant un jeune homme arrêté la veille, qui avait refusé de donner son adresse. D'après les descriptions faites par certains dvorniki il s'agissait, à n'en pas douter, d'Issaev. Gratchevski approuva cependant mon désir de sauver notre outillage. Je le priai d'en informer Soukhanov, homme énergique et décidé auquel rien n'était impossible.

Soukhanov arriva au bout de quelques heures, accompagné de deux officiers de marine. Tout fut promptement déménagé. Il ne resta que deux ballots sans grande importance. Il était déjà 8 heures du soir. Soukhanov exigea mon départ. Mais je ne voyais pas la nécessité de partir avant le matin, certaine qu'Issaev ne parlerait pas et attribuant l'inertie de la police jusqu'à ce moment au fait que les dvorniki de la maison n'avaient pas encore répondu à la convocation. Je pensai (et je me trompais sur ce point) qu'on laisserait Issaev tranquille pour la nuit. Soukhanov se rendit à mes arguments et me laissa en promettant d'envoyer le lendemain matin deux dames chercher les derniers paquets. Le matin du 3, quand je sortis pour me rendre compte de la situation, un « personnage en paletot beige » se tenait à l'entrée de la maison et sermonnait les dvorniki : « Avant midi sans faute ! Avant midi ! » Il s'agissait évidemment de leur visite à la police. Je mis à la fenêtre le signal convenu : pas encore de danger. Deux dames, deux camarades, entrèrent presque aussitôt et emportèrent les derniers paquets. J'attendis encore la femme

de ménage et, l'ayant remerciée sous un prétexte, je partis, laissant l'appartement vide. Quand les gendarmes y arrivèrent, le samovar fumait encore. Ils étaient en retard d'une heure.

C'était le 3 avril, jour de l'exécution de nos régicides. Il faisait un temps magnifique : le ciel était clair, un soleil printanier rayonnait, il dégelait dans les rues. Quand je sortis de chez moi, le spectacle offert au peuple avait déjà pris fin, mais on en parlait partout. J'avais le cœur inexprimablement serré à la pensée de Pérovskaia et de Jéliabov. Je me trouvai dans un tramway bondé de gens qui revenaient du terre-plein Séménovski où l'exécution avait eu lieu. Beaucoup de visages étaient excités mais je n'y observai ni méditation, ni tristesse. Un beau jeune homme, de condition aisée, vêtu d'un habit bleu, brun, à la barbe bouclée, les yeux brûlants, était assis en face de moi. La passion déformait ce beau visage, ce visage d'exécuteur de hautes œuvres…

Près d'un quart de siècle plus tard, après la forteresse de Schlüsselbourg, une amie m'apporta dans mon exil d'Arkhangelsk une belle reproduction du tableau de Sourikov : « la boyarine Morozova ». En prison, les fortes personnalités du protopope Avvakoum et de la boyarine Morozova, martyre de la vieille foi, si ferme et pourtant si touchante quand elle se laisse mourir de faim, avaient tenu une grande place dans mon imagination[49].

À demi couchée dans un traîneau bas, enchaînée, la boyarine partait pour l'exil, pour la prison où elle devait mourir. Elle avait un beau visage émacié, dur, marqué par la résolution d'aller jusqu'au bout. La main enchaînée, dressée dans un geste de défi, faisait encore le signe de la croix. Alentour, le peuple de la rue moscovite, sous le tsar Alexis Mikhailovitch : effroi des faibles, sympathie silencieuse, jubilation méchante.

Ce tableau vivait. Il parlait de lutte pour des convictions, de persécution, de la perte des plus fermes, – ceux qui restent toujours fidèles à eux-mêmes. Il ressuscitait une page de la vie… Le 3 avril 1881. Les charrettes des régicides… Sophie Pérovskaia… Le beau gars en habit de drap bleu. Le beau visage, déformé par la passion, d'un séide prêt à faire tomber les têtes.

*

De par son activité révolutionnaire et son destin, Sophie Lvovna Pérovskaia, la première femme exécutée en Russie pour un acte politique, est du petit nombre de ceux qui entreront dans l'histoire.

Cette révolutionnaire ascétique était l'arrière-petite-fille du dernier hetman de Petite-Russie, Cyrille Grigoriévitch Razoumovski, la petite-fille du gouverneur de la Crimée sous Alexandre I^{er} et la fille du gouverneur de Pétersbourg sous Alexandre II.

Le hasard fit d'un compagnon des jeux de son enfance son accusateur devant la Haute Cour.

Cet accusateur, dépassant les limites de son devoir de procureur, ne se borna pas à dénoncer « l'esprit sanguinaire » des régicides et parla de leur immoralité. C'était N. V. Mouraviev, plus tard ministre de la Justice, gardien des lois qu'il foulait aux pieds, juriste éclairé que le gouvernement russe envoya réclamera Paris l'extradition du révolutionnaire Hartman, ce Mouraviev que la rumeur publique accusait d'être, au temps où il participait au pouvoir, un des fonctionnaires les plus corrompus.

Dès l'enfance, Pérovskaia avait acquis pour toujours les sentiments de l'humanité et de l'honneur. Dans la génération dont les pères avaient joui des privilèges du servage, le dédain de

la personnalité humaine introduit dans les relations familiales fit souvent naître chez les enfants l'horreur du despotisme. Le père de Sophie Pérovskaia avait été un seigneur brutal, attaché à ses privilèges, capable d'outrager la mère devant les enfants et d'obliger même le fils à offenser cette femme d'une modeste douceur typique pour la femme de cette époque. Sophie Lvovna Pérovskaia avait appris, dans l'oppressante atmosphère de la famille, à aimer ceux qui souffraient, comme elle aimait sa mère, avec laquelle elle entretint jusqu'au dernier moment les relations les plus affectueuses. Les surveillantes de la Maison d'Arrêt me racontèrent plus tard que Sophie Lvovna ne parlait guère lors des visites de sa mère. Elle restait à demi couchée, comme une enfant malade, qui n'en peut plus, la tête sur les genoux de la visiteuse. Les deux gendarmes qui ne quittaient pas sa cellule assistaient à ces entrevues.

Pérovskaia avait de bonne heure décidé de quitter une famille dont l'atmosphère morale lui était devenue irrespirable. Son père lui refusa le passeport et menaça de la faire ramener au domicile paternel par la police. Pérovskaia se cacha chez des amis.

Devenue infirmière, après avoir passé par le groupe de Tchaïkovski, elle se donna tout entière aux paysans. Les témoins de cette époque de sa vie notent l'attention maternelle qu'elle portait à ses malades, comme en général à son entourage misérable. Le travail dans les campagnes lui procurait une si grande satisfaction morale qu'il lui fut pénible de le quitter ; son attitude au Congrès de Voronège, ses hésitations lors de la scission de *Terre et Liberté* l'attestent. Nous étions alors, elle et moi, attachées aux campagnes par toutes les fibres de notre âme. La raison nous disait qu'il fallait suivre nos camarades terroristes, entraînés par la lutte ou enthousiasmés par le succès.

Le sentiment nous portait vers le monde des déshérités. Nous ne nous en rendions pas nettement compte, mais ce sentiment fut plus tard justement défini comme l'aspiration vers une vie pure, vers une sorte de sainteté. Nous sûmes le vaincre, renoncer à la satisfaction morale de la vie avec le peuple et nous ranger fermement avec les camarades dont le sens politique devançait le nôtre.

À partir de ce moment, Pérovskaia devait jouer dans toutes les entreprises terroristes du Comité Exécutif de la *Volonté du Peuple* un rôle de premier plan. Elle fut l'avenante et simple hôtesse d'une maisonnette achetée pour sept à huit cents roubles dans la banlieue de Moscou par son « mari », un petit employé de chemin de fer, Hartman.

Elle y resta jusqu'à la minute décisive avec Stépan Chiraev qui devait donner le courant et faire sauter le train impérial. Vigilante et ponctuelle, elle donna bien le signal et ce ne fut pas sa faute si l'explosion fit dérailler le train suivant.

Après l'explosion du 5 février au Palais d'Hiver, elle se rend à Odessa pour faire miner la rue Italianskaia.

En 1881, quand se prépare le septième attentat du Comité Exécutif à la vie du tsar, Pérovskaia organise avec Jéliabov la surveillance des déplacements de l'empereur, la signalisation pour les futurs exécutants, la direction de ceux-ci. C'est elle qui prend le 1er mars les dispositions entièrement nouvelles qui assurent la perte d'Alexandre II.

Il est toujours difficile de discerner, dans l'exécution d'un dessein compliqué, la part de chacun à l'œuvre commune, mais il me semble équitable de dire que, sans le calme, la présence d'esprit et l'initiative de Pérovskaia, le régicide aurait très bien pu n'être pas accompli ce jour-là.

Cette journée fut sauvée par Sophie Pérovskaia qui la paya de sa vie.

J'avais rencontré Sophie Lvovna à Pétersbourg en 1877. Inculpée dans l'affaire des « Cent quatre-vingt-treize », elle était en liberté sous caution. Son extérieur retint tout de suite mon attention. Vêtue d'une blouse comme on en porte dans les campagnes, elle ressemblait à une jeune paysanne. Elle avait des yeux gris clair, une courte tresse blonde et des joues enfantines. Le grand front seulement, n'était pas d'une simple fille du peuple. Il y avait dans tout son gracieux visage clair une grande jeunesse simple, et comme un rappel de l'enfance. Cette expression un peu enfantine, elle devait la garder jusqu'à la fin, même après les heures tragiques de mars.

À la voir si simple, nul ne pouvait penser au milieu dans lequel elle était née et dans lequel elle avait vécu jusqu'à la fin de son adolescence. La douceur de ses traits et de son expression ne disaient rien de la forte volonté et du caractère ferme qu'elle tenait peut-être de son père. Elle réunissait la douceur féminine et la sévérité masculine. Tendre et maternelle pour les gens du peuple, elle était exigeante et sévère pour ses camarades, et elle savait être impitoyable pour ennemi politique, ce qui effrayait presque Soukhanov dont l'idéal féminin ne s'accordait nullement avec ce caractère. Après le procès des « Cent quatre-vingt-treize », son logis de Pétersbourg devint le lieu des réunions des révolutionnaires libérés, mais, parmi ceux-ci, des seuls « protestataires » qui n'avaient pas voulu reconnaître le tribunal et n'avaient pas assisté à ses audiences.

Les camarades les plus affectionnés de Pérovskaia étaient des hommes remarquables par leurs qualités spirituelles, mais entièrement différents l'un de l'autre, l'un brillant, l'autre tout à

fait dépourvu d'apparence : Jéliabov et Frolenko. Elle admirait profondément Jéliabov.

Conformément à l'idéal de notre époque, Pérovskaia menait une vie ascétique. Je ne parlerai pas de la simplicité de sa vie quotidienne, mais voici un trait caractéristique montrant son attitude envers les fonds du parti. Elle me dit, un jour de mars : « Trouve-moi quinze roubles. J'ai dépensé cette somme en médicaments. Ça n'entre pas dans les dépenses communes. Ma mère m'a envoyé une sortie de bal en soie ; la tailleuse la vendra et je paierai cette dette. »

Je connus dans ces mêmes années sa profonde délicatesse et son souci désintéressé de la sécurité des camarades. Depuis l'arrestation de Jéliabov, le 27 février, le logis de Pérovskaia avait été abandonné. Depuis ce jour, jusqu'au 10 mars où elle fut arrêtée dans la rue, Pérovskaia coucha chez des amis. Il était extrêmement pénible à ce moment de n'avoir pas un coin à soi ; et ce n'était pas nécessaire, car nous disposions de plusieurs appartements où chaque camarade pouvait se considérer à bon droit comme chez lui. Mais la dictature de Loris-Mélikov sévissait, et la police, qui n'avait pas su préserver l'empereur des coups des terroristes, remuait la ville entière. Des rumeurs paniques circulaient. On parlait de visites domiciliaires. Nos camarades disparaissaient mystérieusement.

« Puis-je passer la nuit chez toi. Verotchka ? » me demandait Pérovskaia un jour ou deux avant son arrestation. Je la considérai avec étonnement et reproche : – « Et tu le demandes ? Peut-on demander chose pareille ? » – « Je le demande, dit Pérovskaia, parce que si l'on fait une perquisition et si l'on me trouve chez toi, tu seras pendue. » Je l'embrassai et lui montrai le revolver placé à

mon chevet : « Avec toi ou sans toi, dis-je, si l'on vient, je me défendrai. »

Telle était l'âme de Pérovskaia, ou plutôt un coin de son âme, celui qui s'entr'ouvrit devant moi. Car nous agissions au lieu d'observer et n'accordions qu'une attention superficielle à la psychologie des nôtres.

Elle était femme. Elle savait souffrir physiquement. Quand, vêtue de la robe noire des détenus de la Maison d'Arrêt, on la fit monter dans la charrette et qu'on l'y assit, le dos tourné aux chevaux avec un écriteau sur la poitrine : « Régicide », ses liens furent si fortement serrés qu'elle dit : « Relâchez un peu, j'ai mal. »

— Vous aurez plus mal encore ! jeta brutalement l'officier de gendarmerie qui surveillait le départ.

C'était le geôlier du ravelin Alexis où peu de temps après l'on devait faire mourir lentement les membres de la *Volonté du Peuple,* ce Iakovlev qui devait être le dernier commandant de notre prison de Schlüsselbourg.

Les quatre autres révolutionnaires du 1er mars, le paysan Jéliabov, le chimiste Kibaltchitche, fils d'un pope, l'ouvrier Timothée Mikhaïlov, et le petit bourgeois Ryssakov, représentant symboliquement toutes les castes de l'empire de Russie, furent amenés de même à la place d'armes.

Pérovskaia garda sur l'échafaud sa fermeté d'acier. Elle embrassa Jéliabov, Kibaltchitche et Mikhaïlov, mais non point Ryssakov qui, pour avoir la vie sauve, avait livré l'adresse de la rue Télejnaia et causé ainsi la perte de Sabline qui se suicida, de Jessy Helfman, morte en prison, de Timothée Mikhailov, pendu.

*

La signification du 1er mars fut énorme. Le 1er mars interrompait dans la vingt-sixième année le règne d'un empereur qui avait fait entrer la Russie dans la voie du développement général de l'humanité et lui avait donné, après des siècles de torpeur, la grande impulsion des réformes agraires et judiciaires la première et la plus grande de ces réformes ne satisfaisait déjà plus, depuis son début même, les meilleurs représentants de la société. Le prince Vassiltchikov et d'autres économistes avaient pu comparer la situation du paysan russe à celle du paysan français à la veille de 1789 et menacer la Russie des calamités que la France avait traversées à la fin du XVIIIe siècle. Les commissions gouvernementales confirmaient et attestaient la ruine des masses populaires.

Les autres réformes avaient été mutilées et amoindries par des exceptions, des amendements, des compléments. Peu à peu, le divorce s'était aggravé entre la société et le pouvoir.

Le mécontentement d'une partie de la société, au début du règne, s'était exprimé dans les années 1860-70 par les troubles universitaires et les procès de Tchernichevski, de Mikhaïlov, de Karokozov, de Netchaev.

Ces incidents et les troubles provoqués par l'insurrection polonaise donnèrent le signal à la réaction. Peu après 1870, la révolte des sujets contre le régime était devenue chronique. Mais chaque action entraînait une oppression accrue qui entretenait à son tour des ripostes plus graves. Vers 1880, toute la politique intérieure de la Russie, toute la vie intérieure du pays se réduit à la lutte contre la sédition. Des généraux-gouverneurs sont nommés, les tribunaux militaires, *l'Okhrana* (Sûreté de l'État), les exécutions entrent en jeu ; la série des attentats à la vie du tsar s'ouvre en même temps. Et tandis que le pouvoir emploie toutes

ses ressources extraordinaires à combattre le mal, ni les baïonnettes, ni les gardes de corps, ni les mouchards, ni les fonds du trésor, rien n'empêchera le maître de 80 millions d'hommes de tomber sous les coups d'un révolutionnaire.

Le 1er mars était l'épilogue de vingt années de lutte entre le gouvernement et la société. Vingt années de persécutions, de cruautés, d'oppression, de rigueurs visant la minorité, mais accablant tout le monde, et le mot de Ryssakov pour finir : « Nous allons voir si tout va bien[50] ! » L'assassinat de l'empereur répondait à une attente générale. Les uns craignaient l'événement, les autres l'espéraient. Cette situation eût dû faire réfléchir le philosophe, le moraliste et le politique. La bombe du Comité Exécutif ébranla la Russie entière et posa devant elle un point d'interrogation : Quelle issue à cette situation anormale ? Quelle en était la cause ? Que serait l'avenir si rien ne changeait ? Nous pensions que l'impuissance de la répression était démontrée par une expérience de vingt années et que la Russie, sinon l'empereur, le comprenait. Nous pensions que l'opinion publique librement exprimée proposerait, pour mettre un terme à une lutte fratricide, non de combattre les manifestations du mécontentement, mais de remédier à leurs causes. Et si le régime antérieur devait continuer, un nouveau 1er mars, peut-être plus tragique encore, deviendrait inévitable.

Tous ceux qui, à cette époque, et longtemps après, ont vécu dans les campagnes sont unanimes sur ce point : l'exécution de l'empereur fit réfléchir les paysans. Et leurs réflexions ne pouvaient aboutir qu'à deux conclusions : ou le tsar avait été tué par des socialistes combattant pour donner la terre au peuple et le libérer de l'oppression des fonctionnaires ; ou les seigneurs, les propriétaires fonciers, avaient frappé le tsar dans l'espoir de

revenir au servage. Dans le premier cas, une solidarité d'intérêts rattachait le peuple au Parti, qui acquérait dès lors dans les masses un point d'appui que des dizaines d'années de propagande ne lui eussent pas procuré ; dans le second, la colère s'accumulait contre la classe possédante et elle pouvait, dans les terribles conditions économiques de l'époque, amener à la fin un massacre des privilégiés qui n'eût pas été très différent de la révolte de Pougatchev[51]. Il appartiendrait alors au Parti de mettre à profit les passions et la colère du peuple. Dans les deux hypothèses, le 1er mars nous ouvrait la perspective d'une alliance avec le peuple.

Cet événement valut au Comité Exécutif un prestige étonnant. La récolte était abondante, mais il y avait peu d'ouvriers.

C'était, enfin, le triomphe de l'organisation en général. Jamais les forces d'une personnalité et même d'un groupe n'eussent suffi à mener à bien cette lutte de deux années, dans laquelle tous les avantages du pouvoir et de la force matérielle étaient d'un côté, tandis qu'il n'y avait de l'autre que l'énergie et l'organisation. Après le 1er mars, il ne fut plus nécessaire de préconiser l'organisation qui s'était révélée comme la seule condition de la victoire.

La contre-partie de ces résultats, c'est que le 1er mars ne provoqua aucun soulèvement populaire et ne contraignit pas le gouvernement à entreprendre de grandes réformes économiques et politiques. Mais l'insurrection n'était attendue de quelques-uns que par suite de leur ignorance de la situation du Parti.

Le Parti s'attendait à des concessions de la part du pouvoir, à la fin de la réaction, à une ère de liberté qui devait rendre l'existence tolérable et l'activité pacifique possible. Il se trompait et ce fut infiniment malheureux, non pour lui, mais aussi pour le

peuple, pour la société, pour les classes possédantes, pour la bureaucratie, pour l'État, pour son chef, car de nouvelles catastrophes étaient dès lors promises.

Il faut dire quelques mots ici de la démoralisation causée dans la société par la lutte du gouvernement et du parti révolutionnaire. La violence provoque l'acharnement, développe les mauvais instincts, incite à l'hypocrisie. De ce point de vue, le gouvernement et le Parti, en engageant leur corps à corps concouraient à la démoralisation du milieu social. Le Parti proclamait tous les moyens légitimes contre l'ennemi ; il établissait le culte de la dynamite et du revolver, il donnait l'auréole aux terroristes ; le crime et l'échafaud acquéraient un attrait séducteur dans l'esprit de la jeune génération. La répétition des événements les faisait paraître normaux.

Le mauvais côté de l'activité révolutionnaire était tempéré par la solidarité et l'esprit fraternel des camarades ; la violence était justifiée par le bien du peuple, la défense des opprimés et des humiliés ; le désintéressement absolu des révolutionnaires et leur sacrifice, la prison, l'exil, le bagne, la mort rachetaient tout. De sorte que la société, tout en s'endurcissant et en s'accoutumant aux violences, voyait, sinon dans l'ensemble du parti révolutionnaire, du moins chez quelques-uns de ses représentants, des modèles d'héroïsme, de vertu civique et de sacrifice. Le gouvernement usait d'ailleurs de violence, dans des proportions grandioses : la pensée était enchaînée, la parole interdite, la liberté et la vie ôtées ; l'exil par mesure administrative était coutumier, les prisons bondées ; les exécutions se comptaient par dizaines. Les détenus étaient maltraités ; on avait fouetté l'étudiant Bogolioubov, à la Maison d'Arrêt ; on y outrageait la pudeur des femmes.

Les agents de la répression s'endurcissaient, les victimes, leurs proches et leurs parents s'exaspéraient ; la lutte s'envenimait au mépris de la dignité humaine. L'or du gouvernement créait une foule d'espions, recrutés dans toutes les couches de la population. Il y avait parmi eux des généraux et des baronnes, des officiers et des avocats, des journalistes et des médecins, des étudiants et des étudiantes, et même, hélas ! des lycéennes, des fillettes de quatorze ans. À Simféropol, la gendarmerie enrôla parmi ses indicateurs un écolier de onze ans. Des jeunes femmes employaient leur beauté et leur jeunesse à susciter des trahisons ; des espions devenaient les initiateurs, les organisateurs de l'action révolutionnaire : Ratchkovski à Pétersbourg, Reinstein à Moscou, Zabramski à Kiev. Une dénonciation habile, une abominable perfidie, un faux adroit commis au cours d'une instruction, la mise en scène d'un grand procès, tels étaient les moyens d'obtenir des récompenses et de faire une carrière. À cela s'ajoutait la pression exercée sur les faibles : l'oubli du passé, l'argent et la liberté, tout servait à les séduire. Ainsi nous était porté le coup le plus grave. Notre foi en les hommes était ébranlée. Il était moins cruel de perdre la liberté que de perdre quelque ancien camarade pour lequel vous eussiez risqué votre vie la veille, auquel vous aviez confiance, que vous protégiez, que vous aidiez fraternellement… Et vous le rencontriez accompagné d'un gendarme, et il vous arrêtait en s'exclamant cyniquement : « Hein, vous ne vous y attendiez pas[52] ? »

Ces choses se faisaient au nom de l'ordre légal, pour le salut de la patrie, pour le régime qu'on prétendait maintenir. Sans doute. Mais qui contestera la chute profonde de la personnalité humaine, attestée par ces faits ? Le mal était entretenu d'une autre façon plus funeste encore. Par l'espionnage et les

stratagèmes policiers, on s'efforçait de jeter la suspicion sur certains de nos camarades. Il s'agissait de déchaîner entre nous des luttes fratricides. Et nos mains faillirent, en effet, être tachées d'un sang aussi innocent que celui d'Ivanov autrefois versé par Netchaev.

Dans les deux dernières années avant mon arrestation, je fus, quant à moi, sur le point de commettre un crime. Je m'étais décidée à empoisonner moi-même un camarade parce que je l'avais introduit dans le Parti. Nous étions tous convaincus de sa trahison, et il serait mort si des circonstances heureuses ne l'avaient justifié. Il était innocent. Une autre fois, des camarades emprisonnés firent de moi l'exécutrice de leurs dernières volontés : il fallait supprimer celui qu'ils croyaient responsable de leur perte. C'était un jeune homme que j'avais amené au Parti. J'avais foi en sa sincérité. Je le savais tellement environné de machinations policières qu'il apparaissait aux yeux de tous comme un traître ; ce soupçon l'accablait, il pensait à se tuer. Ceux qui le connaissaient personnellement croyaient à son innocence, mais quand on me demanda s'il pouvait continuer le travail révolutionnaire, je dus répondre : Non. Ainsi se créent des situations dans lesquelles on est vraiment pris d'effroi devant la misère de l'homme.

XII

Odessa

Après les alarmantes journées de mars et l'arrestation d'Issaev, le Comité m'envoya à Odessa pour y remplacer Trigoni.

Trigoni avait été le condisciple de Jéliabov à l'Université de Novorossiisk, mais tandis que Jéliabov en avait été exclu à la suite d'une affaire d'étudiants, et s'était consacré à l'action révolutionnaire, Trigoni, ses études terminées, était devenu avocat stagiaire et n'avait adhéré à la *Volonté du Peuple* qu'en 1880. Appelé du Sud pour donner son avis sur la question de l'insurrection, il avait été arrêté, comme je l'ai dit, avec Jéliabov dans un garni suspect.

Son aspect imposant avait étonné les gendarmes. Il avait le physique d'un seigneur et les manières aisées d'un avocat. Ses parents étaient propriétaires en Crimée ; sa mère était, paraît-il, une femme du monde. Il n'avait pas le type russe et croyait avoir du sang grec dans les veines.

À Odessa, Trigoni avait formé un groupe dont je connaissais déjà les membres. C'étaient avant tout mes amis : l'écrivain Svedentsev, ancien officier, idéaliste, peu actif, de trente-cinq ans environ ; une jeune femme énergique et capable appartenant à une famille riche, Olga Pouritz ; l'étudiant Drey, fils d'un médecin

populaire parmi les juifs pauvres ; un vieil ami de Trigoni, le professeur Martyno. Un des accusés du procès des « Cent quatre-vingt-treize », Vladimir Jébounev, qui était « allé au peuple » en son temps et que j'avais rencontré à Zurich, puis, entré dans ce groupe, en était devenu le dirigeant.

Énergique et remuant, Jébounev avait une certaine instruction. Il aimait et savait parler. Plus ambitieux que la plupart des révolutionnaires, il avait tenté de se faire admettre dans le Comité. L'ayant rencontré à Odessa, je soutins sa candidature. Il fut appelé à Moscou et arrêté dans des circonstances obscures. Mais comme on ignorait l'essentiel de son activité, il ne fut qu'exilé au pays Yakoute.

Il jouissait à Odessa d'une influence incontestable. Ses idées étaient plutôt celles d'un social-démocrate. Il considérait le prolétariat industriel comme notre seul appui dans la lutte politique. Son principal travail à Odessa consistait à entretenir des relations avec les ouvriers.

Vers 1875, un révolutionnaire nommé Zaslavski, propriétaire d'une typographie, avait commencé à Odessa une propagande systématique parmi les ouvriers. Il avait formé des militants si cultivés que la tradition révolutionnaire s'était solidement établie dans les usines et les fabriques. La trahison de Merkoulov, en 1882, perdit les meilleurs militants ouvriers d'Odessa.

Notre groupe s'accrut d'un évadé de Sibérie, Ghéorghievski, et d'une jeune femme que j'appelai de province. Nous préparâmes, sans la réussir, l'évasion d'un de nos camarades emprisonné. Nous établîmes une typographie clandestine, qui n'imprima qu'une proclamation à l'occasion de la mort d'un vieux militant. La typographie fut découverte, Ghéorghievski et la jeune camarade qui y travaillait avec lui arrêtés.

Me rendant un jour chez eux, je vis que le signe de sécurité faisait défaut à la fenêtre. Pensant que mes camarades n'étaient peut-être qu'absent, j'entrai dans la cour et m'approchai de la porte de leur logis. Un cadenas y révélait que tout était fini. Par bonheur pour moi, on n'avait pas établi là de souricière.

Svedentsev nous mit en relations avec les milieux militaires où je retrouvai le lieutenant-colonel Mikhail Iouliévitch Achenbrenner, le futur forçat de Schlüsselbourg. Il avait connu Jéliabov à Odessa en 1879. Il considérait les coups de force militaires comme stériles parce qu'ils n'amenaient que des changements du personnel gouvernant, au lieu de modifier les rapports sociaux ; les pronunciamentos de l'Espagne, disait-il, n'engagent pas le pays dans une voie nouvelle. Svedentsev m'avait recommandé Achenbrenner comme un révolutionnaire socialiste, mais nous tardâmes à nous lier. Achenbrenner avait dix ans de plus, que moi ; il me parut indolent et peu causeur ; peut-être n'était-il pas accoutumé à la société des femmes. Il me sembla que nous nous ennuyions dans nos rencontres.

Plusieurs officiers partageaient ses opinions, c'étaient des hommes mûrs, très différents des jeunes gens élégants et enthousiastes, toujours disposés au risque, qui entouraient Soukhanov. Ils vivaient entre eux, sans aspirer au prosélytisme. Quand je leur parlais de la nécessité de rallier les sympathisants, ils me répondaient invariablement que les officiers disposés à seconder les révolutionnaires faisaient défaut. Je les amenai pourtant à entrer en relations avec les marins parmi lesquels ils trouvèrent un bon terrain de propagande. Achenbrenner, qui avait étudié Marx, leur faisait parfois des causeries sur le *Capital* ou sur des sujets d'économie politique ; il traitait volontiers de philosophie, avec une véritable éloquence[53].

Soukhanov avait été désigné pour se rendre à Odessa, mais il était arrêté depuis le 28 avril. Boutsévitch, envoyé en mission à Nikolaév, par le ministère des Voies et Communications, le remplaça. Je facilitai sa tâche. Les officiers d'Odessa et de Nikolaév, que j'avais préparés, prirent les engagements graves que le parti de la *Volonté du Peuple* exigeait d'eux. La liaison entre les militaires du Sud et du Nord fut ainsi établie. L'organisation militaire comptait alors une cinquantaine de membres.

XIII

Moscou

À la fin d'octobre 1881, je fus appelée à Moscou. Dès mon arrivée, je constatai avec amertume l'influence néfaste des pertes subies par le Comité Exécutif.

Le Comité s'était transporté à Moscou en raison de l'impossibilité absolue, pour ses membres restés en liberté, de tenir à Pétersbourg. Il était évident qu'une personne connaissant personnellement les membres de l'organisation les désignait à la police dans la rue.

Mais Pétersbourg était le foyer principal du mouvement révolutionnaire. C'était le centre de la vie gouvernementale et intellectuelle du pays. Le groupe de Tchaïkovski, *Terre et Liberté,* la *Volonté du Peuple* s'étaient succédé ici. Les organes révolutionnaires paraissaient à Pétersbourg pour être ensuite répandus dans la Russie entière. La population ouvrière de la capitale était la plus propre à accueillir les idées révolutionnaires. La propagande se poursuivait dans les fabriques depuis assez longtemps, plus systématiquement et plus largement que nulle part ailleurs.

La jeunesse universitaire, particulièrement nombreuse à Pétersbourg, était plus avancée que celle des autres villes de

Russie : les écoles supérieures de Pétersbourg donnaient toujours le signal des troubles universitaires. Quitter Pétersbourg, c'était perdre le terrain sur lequel les organisations révolutionnaires s'étaient formées, avaient grandi, avaient vécu jusqu'alors, un terrain engraissé par tout un passé de luttes. C'était une sorte d'émigration, d'exil, de séparation grosse de conséquences.

Moscou n'avait pas de tradition révolutionnaire ininterrompue. Les organisations révolutionnaires y avaient eu une existence sporadique sans cesse tranchée par les arrestations. La *Volonté du Peuple* avait envoyé à Moscou deux membres en vue de son Comité Exécutif : P. A. Tellalov et Marie Ochanina, dont les efforts avaient abouti à la constitution d'un groupe qui se livrait à un travail énergique parmi les ouvriers et les étudiants.

Le Comité Exécutif transféré à Moscou appauvrit immédiatement ce groupe. Tellalov et Ochanina, qui en étaient l'âme, durent se consacrer entièrement au Comité. Tellalov fut ensuite envoyé à Pétersbourg, plusieurs autres membres du groupe entrèrent au Comité (Martynov et Lebedev) ou furent envoyés en province, à Kiev et Saratov.

Deux nouveaux membres du Comité, Martynov et Stéfanovitch (arrivé de l'étranger) furent aussi envoyés à Pétersbourg. Mais il ne devait y avoir dans la capitale qu'un groupe local, alors que Moscou devenait la véritable capitale révolutionnaire, sans posséder toutefois les ressources matérielles et spirituelles de l'ancienne.

*

Je trouvai de grands changements au Comité Exécutif. On ne pouvait pas se le dissimuler, le Comité de 1879 était défait. Chose étrange, personne d'entre nous ne le constatait. Nous nous

réunissions, nous discutions, nous nous séparions sans paraître remarquer la situation désespérée de notre centre dirigeant. Peut-être étions-nous de ceux qui, voyant le malheur, n'en parlent pas. Je n'exprimai qu'une fois, dans un tête-à-tête avec Gratchevski, mes appréhensions devant l'avenir et les tristes réflexions sur le présent. Mon interlocuteur se trouva d'un autre avis ou ne voulut pas reconnaître que la situation était désespérée. Des vingt-huit fondateurs de la *Volonté du Peuple* et membres de son Comité Exécutif, huit seulement étaient en liberté. C'étaient : trois femmes, Anna Korba, Marie Ochanina (gravement malade) et moi, et cinq hommes : Gratchevski, chargé jusqu'alors de la typographie et de la fabrication de la dynamite, révolutionnaire énergique dont le dévouement était poussé jusqu'au fanatisme ; vétéran du mouvement de 1870-71, il avait fait de la propagande parmi les ouvriers de Moscou, été jugé au procès des « Cent quatre-vingt-treize » et exilé dans le gouvernement d'Arkhangelsk, d'où il avait pris la fuite. Jusqu'au 1er mars, il n'avait pas pris une part active aux travaux d'organisation du Parti ; P. A. Tellalov, propagandiste, agitateur et militant de valeur ; Iouri Bogdanovitch, charmant camarade, propagandiste dans les campagnes autrefois, membre, du groupe de Tchaïkovski, courageux et habile, très sociable, le boutiquier de la Petite Sadovaia et ensuite, en Sibérie, l'organisateur d'une Croix-Rouge dont le principal objet était de faciliter l'évasion des exilés politiques ; Savelli Zlatopolski, militant d'Odessa, bon et doux mais sans influence, et enfin Léon Tikhomirov, notre théoricien reconnu, notre écrivain le meilleur, mais qui depuis 1881 se signalait par des bizarreries. Peut-être nourrissait-il déjà dans son âme les germes de la transformation intérieure qui devaient bouleverser son idéologie et en faire d'un révolutionnaire

républicain un monarchiste, d'un athée un dévot hypocrite, d'un socialiste un coreligionnaire politique de Katkov[54]. Dès les journées de mars, à Pétersbourg, Tikhomirov nous avait étonnés. Après le 1er mars, nous l'avions vu porter un crêpe au bras, comme les militaires et les fonctionnaires. Une autre fois, il nous dit s'être rendu à l'église et avoir juré fidélité au nouvel empereur. Nous ne sûmes que penser de cette comédie que Tikhomirov affirmait nécessaire à la sauvegarde des apparences. Il semblait avoir la manie de l'espionnage. Vivant à Moscou en garni, il s'imagina que ses voisins avaient fait un trou dans la muraille pour écouter ses conversations. Il quitta aussitôt ce logis et se rendit en pèlerinage au grand monastère de Troitsko-Serguéiev, afin d'attester ainsi sa moralité politique. Aucun de nos militants illégaux ne se laissait aller à de semblables simagrées.

On voit ce qui restait de l'ancien Comité. Les piliers de notre organisation, les initiateurs et les fondateurs de la *Volonté du Peuple,* les auteurs d'actes qui avaient fixé l'attention du monde n'étaient plus parmi nous. Kviatkovski, révolutionnaire passionné et bon organisateur, particulièrement apte au choix des hommes, n'était plus. Il avait été arrêté en 1879, on s'en souvient, et exécuté. Soundélévitch, si ingénieux dans la recherche des moyens techniques, n'était plus. Morozov, un des premiers hérauts de la *Volonté du Peuple,* était parti pour l'étranger. Alexandre Mikhaïlov, le protecteur véritable de notre organisation, n'était plus. Le bel athlète silencieux, Barannikov, incarnation du terrorisme, n'était plus. Klétotchnikov, qui nous protégeait contre les raids de la police, n'était plus. Jéliabov, Pérovskaia, Kolodkévitch et Frolenko, ces vaillants, n'étaient plus. Nous avions perdu les techniciens : Issaev, Anna Yakimova, Chiraev, Sophie Ivanova ; perdu l'enthousiaste Soukhanov ; perdu

les membres du Comité Exécutif : Trigoni, Tatiana Lébédiéva, Langans, et Jébounev, à peine admis ; perdu les agents du Comité : Kibaltchitche, Sabline, Jessy Hellman, Lioudmila Térentiéva ; perdu quantité d'autres camarades, ouvriers et intellectuels, indispensables à notre œuvre, par la variété de leurs talents. C'était le désert, il n'y avait plus ni intelligences, ni mains, ni chefs pleins d'initiative, ni exécutants habiles. En 1879, le Comité Exécutif avait rassemblé dans son sein toutes les forces révolutionnaires accumulées en dix ans et épargnées par les défaites. Il les avait jetées dans la lutte politique et tout son capital s'était trouvé dépensé en deux années d'un labeur écrasant. Il ne restait maintenant, fin 1881, qu'un petit groupe et ceux que les défenseurs devaient qualifier de « disciples » à mon procès, trois ans plus tard.

Le Comité Exécutif avait vécu. Le centre dirigeant de la *Volonté du Peuple* n'était déjà plus en mesure de jouer un rôle comparable à celui qu'il avait eu naguère. En perdant ces hommes il avait perdu sa combativité. Restait le travail de propagande et d'organisation. Il fallait à tout prix penser au recrutement. Mais les conditions d'activité étaient devenues plus complexes. L'espionnage et la surveillance policière produisaient des virtuoses, des hommes ambitieux, capables, aux vues larges, comme Soudéikine[55]. Le mouvement révolutionnaire avait d'autre part, à l'égard de l'individu, des exigences plus grandes que naguère. Il fallait trouver parmi les intellectuels et les ouvriers des éléments d'une plus grande maturité. Ils étaient très peu nombreux.

L'affaiblissement de l'ancienne organisation entraînait un relâchement du contrôle de l'activité individuelle. Des arrestations désastreuses étaient dues à la négligence. Yakimova,

si brave, si inventive dans le danger, si dévouée, Yakimova que nous eussions dû garder comme la prunelle de nos yeux, se rendit à Kiev, bien que le séjour dans cette ville fût aussi dangereux pour elle que le séjour à Pétersbourg. Elle y fut arrêtée avec Langans et un autre camarade. Tatiana Lébédéva eut le même sort, pour avoir voulu aider la mère de Frolenko, femme simple qui n'était jamais venue à Pétersbourg, à obtenir une entrevue avec son fils. Le risque de se faire remarquer était manifeste. Comme Yakimova, Lébédéva, inculpée de tentative de régicide, fut condamnée aux travaux forcés. Elle mourut dans les mines de la Kara. Du temps d'Alexandre Mikhaïlov et de Jéliabov, jamais notre collectivité n'eût toléré que l'on s'exposât ainsi. Ni Pérovskaia, ni Soukhanov n'eussent d'ailleurs été arrêtés, eux aussi, si un contrôle rigoureux avait soumis, comme dans notre meilleure période d'activité, les militants à la discipline révolutionnaire et ne leur avait permis de s'exposer qu'en vertu d'une décision prise dans l'intérêt général, pour la cause. Bogdanovitch périt plus tard pour s'être rendu à une adresse considérée comme dangereuse, ce qui devait lui être défendu.

*

Le Comité Exécutif avait vécu, – je parle de celui de 1879, – mais la Russie entière était pleine des échos du 1er mars. L'opinion, ignorant les forces réelles du Parti, aveuglée par l'activité du Comité, attendait de nouveaux événements. Le Comité n'avait-il pas maintes fois déclaré qu'il ne quitterait pas les armes tant que l'autocratie n'aurait capitulé, tant que de libres institutions n'auraient succédé à l'ancien régime ?

C'est le moment de relater un épisode se rapportant à cette époque.

Le 3 mars, Kibaltchitche, très ému, se présenta à l'improviste chez nous, à la perspective Voznessenski, où il ne devait pas se rendre sans invitation spéciale. Il nous apprit que l'appartement de Sabline et Jessy Helfman était occupé par la police. Sabline s'était brûlé la cervelle. Timothée Mikhaïlov avait été arrêté dans l'escalier. Dès lors le magasin de la rue Sadovaia pouvait être découvert (c'est-à-dire livré) d'un moment à l'autre. Bogdanovitch et Yakimova étaient encore à leur poste, vers 2 heures, nous débattîmes, avec Issaev, Tikhomirov, Langans, Yakimova et plusieurs autres membres du Comité, la liquidation du magasin. Il fut décidé que cette liquidation serait immédiate et que les deux tenanciers quitteraient Pétersbourg, le soir même. J'étais d'un autre avis. Je proposai de garder encore le magasin pendant deux ou trois jours, en prévision du cas où le nouvel empereur, qui habitait non loin de là le palais Anitchkov, se rendrait au manège Mikhailovski par la Petite Sadovaia, comme son père. En ce cas, la mine destinée à Alexandre II devait sauter. Il valait la peine, dis-je, de risquer la vie de nos deux camarades ; le Comité Exécutif avait le droit d'assumer cette responsabilité. Les assistants furent d'un autre avis. « C'est de la lâcheté ! » m'écriai-je. Tikhomirov et Langans, qui étaient à mes côtés, repartirent avec colère : « Vous n'avez pas le droit de vous exprimer ainsi !… » Les autres gardaient le silence et l'on passa à l'ordre du jour.

Il fut décidé que Yakimova informerait sur-le-champ Bogdanovitch de la décision du Comité. Bogdanovitch quitterait Pétersbourg par le premier train. Yakimova quitterait le magasin à l'heure normale de la fermeture, pour aller prendre le train dans une autre gare. Le soir venu, Yakimova, ayant allumé une veilleuse devant l'image de Saint Georges le Victorieux, passa

tranquillement, un petit paquet sous le bras, devant le portier somnolent.

Le lendemain le portier, inquiet de voir la boutique fermée, avertit la police. On trouva sur le comptoir quelque menue monnaie et un billet : la commerçante priait de transmettre cette monnaie au boucher voisin, auquel elle devait la pitance de son chat.

Un second régicide étant impossible, une période de calme s'ouvrit. Calme forcé de notre part ; mais l'opinion publique y pressentait la tempête. Le gouvernement lui-même s'attendait à de nouveaux événements. Une attente anxieuse caractérisait l'état d'esprit général du moment. L'activité du Comité Exécutif avait toujours été entourée de mystère : nul ne savait à quel moment et de quelle façon le coup serait porté. Nul ne savait de quels moyens disposait la *Volonté du Peuple*. Le sentiment de ce mystère et l'opinion générale suivant laquelle le Comité Exécutif décidait à ce moment des destinées de la Russie, au sens d'une évolution vers la liberté ou d'une aggravation de la réaction, fut exprimé sous une forme plaisante par l'écrivain Gleb Ivanovitch Ouspenski : « Que va faire de nous Véra Nikolaevna ? » se demandait-il un jour peu après le 1er mars, dans une conversation avec moi en m'identifiant par boutade au Comité Exécutif.

L'orientation réactionnaire de la politique intérieure devint bientôt évidente : le manifeste impérial du 29 avril proclama intangible le principe de l'autocratie la démission de Loris-Mélikov et des ministres enclins aux réformes attesta la fin des velléités libérales.

Mais le parti révolutionnaire, le Comité Exécutif, allait-il se taire, après sa lettre à Alexandre III ? Tous les mécontents voulaient croire le contraire. L'attitude du gouvernement les

confirmait dans cette opinion : le nouvel empereur ne songeait pas à se faire couronner et la seule explication de ce fait était dans la peur des terroristes. Des rumeurs étonnantes circulaient dans le public au sujet de nos intentions. On disait que nous avions loué des locaux à Moscou afin de miner les rues par lesquelles devait passer le cortège impérial en cas de couronnement ; que nous avions loué des greniers pour jeter des bombes ; que le fromager Kobozev (Bogdanovitch) avait réussi à se charger de l'illumination et bien des choses de ce genre. Le Comité Exécutif ne nourrissait aucun de ces projets. Quelques jours après le 1er mars, Pérovskaia, très surexcitée, comme en proie à une manie, perdant toute prudence, n'avait cessé de penser à un nouveau régicide. Elle recueillait des renseignements, recherchait les modistes et les blanchisseuses travaillant pour la Cour se documentait sur les personnes en mesure de se rencontrer avec la famille impériale. Elle surveillait elle-même les sorties du tsar aux abords du palais Anitchkov. Elle fut arrêtée non loin de ce palais. Sa disparition et le transfert du Comité Exécutif à Moscou firent cesser ces tentatives convulsives. Nous savions que le tsar se cachait à Gatchina où il était inabordable comme un prisonnier. À Moscou, la question d'un nouveau régicide ne fut jamais soulevée parmi nous, tant il était évident que nos forces ne nous permettaient pas d'entreprendre une nouvelle action.

*

Je trouvai à Moscou trois nouveaux membres du Comité Exécutif, Martynov, Lébédev et Romanenko. Le quatrième était à Pétersbourg, ainsi que les anciens membres Tellalov et Zlatopolski.

Martynov et Lebede, médecins tous deux, avaient appartenu au groupe de Moscou. On m'avait dépeint Martynov comme un homme intelligent et original et comme un habile improvisateur. C'était, de l'avis des Moscovites, le plus doué d'entre eux. Envoyé à Pétersbourg, il y fut arrêté en janvier 1882, peu après Tellalov, arrêté en décembre 1881. La police ignorait sa qualité de membre du Comité Exécutif : il ne fut qu'exilé par mesure administrative. Lébédev eut le même sort l'année suivante.

J'avais connu à Odessa Guérassime Romanenko, juriste instruit et capable. Il avait un visage fin, marqué par la phtisie. C'était dans le privé un homme très cultivé, très séduisant. Après l'arrestation de Goldenberg, Romanenko, qui l'avait rencontré à Odessa, partit pour l'étranger. Il rencontra Morozov en Suisse et écrivit avec lui, sous le pseudonyme de Tarnovski, une brochure sur *l'Action terroriste*. Sa thèse était que si le peuple se taisait et ne se montrait pas prêt à la révolution, les intellectuels révolutionnaires devaient agir seuls par le terrorisme systématique.

Quand cette brochure nous parvint, en Russie, signée également de Morozov qui avait été un initiateur de notre mouvement, nous pensâmes à lui répondre dans l'organe du Parti. La *Volonté du Peuple* croyait au peuple et voulait s'appuyer sur le peuple. Son activité n'était point désespérée. Les militants qui étaient allés au peuple avaient seulement constaté l'impossibilité de poursuivre, sous le régime policier, aucune activité révolutionnaire ou tout bonnement culturelle. Le terrorisme politique était à nos yeux un moyen de large agitation destiné à tirer le peuple de sa torpeur. Sous ce rapport, nous nous exagérions même les forces vives du peuple, comme le montra le 1er mars qui ne fut suivi d'aucun mouvement de masse. La

propagande et l'agitation se poursuivaient parmi les ouvriers, partout où nous avions des groupes, et ce n'était nullement afin de recruter des terroristes comme l'ont écrit plus tard certains historiens.

Stéfanovitch, connu dans le Midi, s'était joint, lors de la scission de *Terre et Liberté,* au *Partage Noir* et avait quitté la Russie à la fin de 1879. Nous ne doutions pas qu'il ne fût venu à nous avec une entière sincérité. Mais il n'eut pas le temps de déployer son activité. Il fut arrêté le 6 février 1882 à Moscou. Romanenko l'avait été avant lui, à Moscou également. Morozov avait été pris à la frontière en rentrant (février 1881). Romanenko avait été capturé chez Olga Lubatovitch, autre membre du Comité, qui avait dû se rendre à l'étranger, sur la prière de nos amis, après l'assassinat du chef de la gendarmerie, Mézentsov (le 4 août 1878). Très vive, énergique, je l'avais connue à Zurich et à Berne. Elle s'était distinguée dans le Cercle d'étudiantes de Bardina, parmi les Fritschi, par son ardeur et son intolérance. Elle était méconnaissable quand je la retrouvai en 1880, inactive et molle. Je pensai que ce changement était dû à la déportation qui l'avait arrachée à la vie et au milieu révolutionnaire (après le procès des « Cinquante »). L'arrestation de Morozov et la mort d'un enfant qu'elle avait eu à l'étranger la transformèrent complètement. Elle rentra en Russie brûlant du désir de se venger. Elle se montrait maintenant hostile à la *Volonté du Peuple*. Nos camarades, de leur côté, étaient mécontents d'elle, car elle pensait former un nouveau groupe terroriste en utilisant ses anciennes relations. La flamme intérieure dont elle était dévorée lui donnait une énergie qui ne tenait compte ni des obstacles ni des dangers. Je ne sais si cette ardeur eût duré et si elle ne contenait pas un élément d'hystérie, mais Olga

Lubatovitch, tigresse en fureur, à laquelle la maternité avait donné une beauté nouvelle, était très intéressante à ce moment. Elle ne se doutait pas que tous ses plans seraient lavés par une eau glacée dans les prisons. La prison la guettait de près.

Je me rendis un soir à l'hôtel où elle logeait. Le portier ne se tenait pas à la porte, contrairement à l'usage. Il n'y avait personne dans le corridor. Je ne rencontrai personne dans l'escalier, je frappai à la porte sans recevoir de réponse. La porte n'était pas fermée, la chambre était vide et noire. Je compris que Lubatovitch était arrêtée. Il ne fallait pas s'attarder une minute de plus dans ce corridor. Je ne rencontrai personne.

Pour la deuxième fois, comme à Odessa, le hasard me laissait la liberté. Romanenko était tombé entre les mains des gendarmes bien qu'Olga eût ôté à sa fenêtre le signe de sécurité. Sans doute était-il venu chez elle le soir, quand le signe n'était pas visible. Il fut exilé à Tachkent. Il devait faire une triste fin, plus tard, dans l'antisémitisme. Lubatovitch fut exilée en Sibérie où elle se maria[56]. Tellalov et Stéfanovitch furent jugés en 1883 au procès des « Dix-Sept » et tous deux condamnés aux travaux forcés. Stéfanovitch fut envoyé au bagne de la Kara et Tellalov enfermé au bastion de Troubetskoi où il mourut d'épuisement.

*

Je dois rendre justice ici à la belle personnalité de Tchalov, dont il est resté peu de trace dans la littérature révolutionnaire. C'était un homme parfaitement formé, instruit, d'une grande valeur morale, et un orateur remarquable. Ses qualités lui assuraient une grande influence sur la jeunesse, parmi laquelle il s'était fait de nombreux disciples, tous acquis à la *Volonté du*

Peuple. Il avait milité à Kharkov, un temps, avec Pérovskaia. À en juger par le groupe de Moscou, il savait sélectionner les hommes.

On a rappelé le mot de Jéliabov dit à Marie Ochanina, après notre conférence de février 1881 : « Rappelle-toi que tout notre espoir se fonde sur Moscou. » Jéliabov a très bien pu prononcer ce mot, car le groupe de Moscou était le meilleur, le plus actif et le plus nombreux de nos groupes locaux. C'est qu'il y avait à Moscou plus d'établissements d'enseignement supérieur que dans les autres villes universitaires et que les militants moscovites, ne participant pas personnellement à l'action terroriste du Parti, pouvaient se consacrer plus entièrement à leur travail sur place.

L'organisation de Moscou comptait, outre le groupe proprement dit formé de onze personnes, plusieurs sous-groupes, dont l'un se consacrait à l'agitation dans les fabriques et les usines. Ce groupe ouvrier fut dirigé en 1881, après le départ de Tellalov, par Khaltourine. Mais l'auteur de l'explosion du Palais d'Hiver, l'ancien organisateur de l'Union Ouvrière de la Russie du Nord, tenait pour impossible la formation d'une organisation tant soit peu étendue, sous le régime existant, et considérait comme nécessaire de consacrer toutes les forces du Parti au terrorisme. Il partit pour Odessa, afin de frapper le général Strelnikov. C'est là qu'il périt.

La propagande se faisait assez largement dans les fabriques et les usines de Moscou, mais le groupe n'avait pas de relations dans l'armée.

XIV

La débâcle de Moscou

Une conférence fut réunie à Moscou, afin de réorganiser le travail du Parti à Pétersbourg, dans des conditions nouvelles. Il n'y avait pas eu auparavant de groupe local dans la capitale. Il y avait des groupes spéciaux isolés les uns des autres, tel que celui qui, avec Jéliabov et Pérovskaia assurait la propagande parmi les ouvriers, celui des étudiants dont je m'occupais, celui des techniciens du Parti, dirigé par Issaev et Kibaltchitche.

Le Comité voulait aussi consulter ses membres sur le programme d'une nouvelle organisation qui devait faire entrer dans le mouvement révolutionnaire les vieux croyants et les sectes religieuses. C'était la *Fraternité Chrétienne,* société secrète dans laquelle devaient se réunir, sans distinction de croyance, tous les adversaires de l'église officielle désireux de combattre le gouvernement et de le renverser. Je ne sais quel était l'initiateur de cette entreprise, mais elle enthousiasmait un propagandiste narodnik du procès des « Cent quatre-vingt-treize », l'agent du Comité Exécutif Franjoli. Atteint d'un mal incurable depuis plus d'un an, constamment alité, il vivait avec sa femme, une de mes camarades de l'Université de Zurich, et leur logis renfermait une typographie spécialement destinée à l'impression des

publications de la *Fraternité Chrétienne*. Un tract exposant les statuts et les buts de la *Fraternité* avait été édité. Un appel « à tous ceux qui vénèrent le saint enseignement du Christ » leur démontrait que « le gouvernement existant, toutes ses mesures et toutes ses lois, fondés sur le mensonge, l'oppression et l'interdiction de la recherche libre de la vérité, devaient être considérés comme illégitimes, contraires à la volonté divine et à l'esprit chrétien ». Cette initiative, née de la fantaisie d'intellectuels entièrement étrangers à la vie religieuse du peuple, était vouée à un échec.

Notons que l'idée de prendre contact avec les vieux croyants et les sectes ne quittait pas les révolutionnaires depuis 1870. Onze millions d'hommes persécutés pour leurs convictions religieuses pouvaient-ils demeurer indifférents à la lutte contre l'ennemi commun ? Les révolutionnaires étudiaient l'histoire des mouvements populaires, des soulèvements paysans, de la communauté rurale et de l'artel et aussi celle du schisme et des sectes. Mais les tentatives de prendre contact avec les sectes échouaient invariablement. Deux membres du groupe Tchaïkovski partaient pour l'Oural à la recherche des « fuyards » qui se retiraient dans les bois ; ils n'en rencontraient pas un seul. En 1878, Alexandre Mikhaïlov s'installait dans un village de vieux croyants de la Volga, à Sinenkié (gouvernement de Saratov). Il instruisait leurs enfants et mangeait à leur table. Il ne convertit personne au socialisme. Il dépensa six mois de sa vie dans ce milieu paysan, se confirmant scrupuleusement à tous les rites et usages, se faisant violence pour inspirer confiance. Il fallut les arrestations de ses meilleurs amis pour le tirer de Sinenkié. Il quitta ce village, désolé de n'avoir pas mené à bien son entreprise.

La *Volonté du Peuple* envoya plus tard un ouvrier dans le gouvernement de Tver s'entretenir avec un nommé Sioutaev, très influent parmi les sectes. Et trente ans plus tard, en 1912-13, un des plus vieux membres de *Terre et Liberté,* devenu socialiste-révolutionnaire, Nathanson, me parlait encore à l'étranger des vieux croyants et des sectes religieuses comme d'éléments susceptibles d'appuyer l'action des partis révolutionnaires.

*

J'avais transmis au Comité de nombreuses plaintes de détenus de Kiev et d'Odessa et de leurs parents contre le procureur militaire Strelnikov. Strelnikov ordonnait des arrestations et des perquisitions en masse. Il frappait des personnes complètement étrangères au mouvement révolutionnaire : « Mieux vaut arrêter neuf innocents, disait-il, que laisser courir un coupable. On déclarait carrément aux personnes arrêtées qu'elles ne sortiraient pas de prison avant d'avoir fait ou confirmé certaines dépositions. Quand les inculpés se refusaient à déposer, la colère de Strelnikov n'avait plus de bornes. Il criait comme un forcené : « Vous me supplierez à genoux de recevoir vos dépositions, que je ne le permettrai pas. » On racontait qu'à Kiev, au cours d'un interrogatoire, il avait pris un ouvrier à la gorge. Le révolutionnaire Ouroussov ayant tenté de fuir, Strelnikov, informé, demanda aux soldats de l'escorte :

« Eh bien, l'avez-vous tué ? » – « Non. » – « L'avez-vous battu ? » – « Non. » – « Vous avez eu rudement tort, » conclut le général.

« Comment attraper cette canaille ? » demandait-il à propos des personnes recherchées. Il terrorisait les parents des emprisonnés. Sa coutume était de répondre aux mères : « Votre

fils sera pendu ! » Il n'autorisait les visites qu'avec peine. « Les Juifs sont dévergondés comme les chats et lâches comme les lièvres », disait-il aux parents des Juifs arrêtés. Ce cynisme et cette brutalité envers les faibles avaient fait à Strelnikov la réputation d'une sorte de bourreau volontaire. Je transmis au Comité l'avis général et la prière de supprimer ce misérable. J'informai aussi le Comité du mal que Strelnikov faisait au Parti en le discréditant devant l'opinion publique par des dénonciations gratuites et en terrorisant des gens étrangers à l'action révolutionnaire, mais que le public n'avait pas le moyen de distinguer des révolutionnaires, du moment qu'ils étaient l'objet d'une inculpation politique. Je rappelai au Comité que Strelnikov s'était efforcé, dans divers procès politiques, de représenter les socialistes comme des criminels de droit commun, dissimulant leurs méfaits sous un drapeau révolutionnaire. J'insistai, en rappelant la volonté de nos camarades disparus, pour que la suppression de Strelnikov fût mise à l'ordre du jour. J'indiquai que tous les renseignements désirables pourraient être facilement réunis à Odessa, où il serait plus facile d'agir qu'à Kiev. Ma proposition fut adoptée.

Je me rendis à Odessa où je me procurai tous les renseignements utiles. Le Comité envoya alors dans cette ville deux hommes, dont un seul, Khaltourine, arriva le 31 décembre. Je lui communiquai tout ce que je savais sur Strelnikov : son adresse, ses heures de réception, ses habitudes, ses sorties, les heures auxquelles il se rendait à la 5^{e} caserne pour procéder aux interrogatoires, par quelles rues il passait, quelles maisons il fréquentait.

Khaltourine avait déjà rencontré Strelnikov plusieurs fois quand ce dernier disparut pour un mois environ, sans doute parti

pour Kiev. Khaltourine, brûlant d'impatience, fut plusieurs fois sur le point de le suivre à Kiev et j'eus de la peine à l'en dissuader.

Au début ou à la mi-février, Strelnikov, revenu à Odessa, dirigea une nouvelle épuration. Une quinzaine de personnes furent arrêtées. Il continua d'ailleurs les arrestations jusqu'à sa mort. Dans l'entretemps, un second agent du Comité, Klimenko, était arrivé et nous eûmes bientôt conçu le plan définitif de l'attentat. Strelnikov devait être frappé au cours de la promenade qu'il faisait après dinar sur le Boulevard Maritime, vers 5 heures du soir. Un cabriolet attendrait l'exécutant. Strelnikov pouvant porter une cuirasse, il fut décidé de le viser à la tête et de tirer, si possible, à bout portant. Nous manquions d'argent. Trois cents roubles envoyés par le Comité ne nous étaient pas parvenus.

Les arrestations incessantes nous obligeaient à nous hâter. Je parvins à me procurer les six cents roubles nécessaires à l'achat d'un cheval et d'une voiture et je les remis à Khaltourine. Désormais, ma présence à Odessa devenait superflue, sinon dangereuse. La police était sur mes traces. Des gens qui ne me connaissaient point parlaient couramment de ces recherches. Plusieurs de mes amis, Svedentsev, notamment, étaient arrêtés. D'autres avaient été perquisitionnés ; on leur avait montré ma photographie. On disait que l'ouvrier Merkoulov, condamné au procès des « Vingt » après l'affaire du 1er mars 1881, libéré en qualité de collaborateur de la police, arrivé à Odessa, espérait me rencontrer dans la rue. La mission que m'avait confiée le Comité était du reste remplie et le Comité envoyait à Odessa un nouvel agent, Jelvakov, qui, après l'exécution de Strelnikov, le 18 mars 1882, fut pendu avec Khaltourine.

J'arrivai à Moscou vers le 15 mars et m'arrêtai dans l'humble logis de Nadejda Andréiéva, alors membre, comme son frère, de

notre groupe moscovite. J'arrivai à un mauvais moment. Ce logis avait quelque chose de sinistre. L'hôtesse, une institutrice, était toute la journée absente. Sa *niania,* une très vieille femme qui ne cessait de marmonner quelque chose entre ses dents et d'errer à travers les chambres, appuyée sur une canne, restait seule à la maison. Courbée, ridée, édentée, le nez crochu, elle marmottait doucement : « Le malheur vient, je le sens qui vient. » Et c'était vrai, le malheur venait. Aucun bruit de la rue ne parvenait jusqu'à moi. Personne ne me visitait, je ne pouvais visiter personne. À la veille de mon arrivée, en février, l'organisation avait été décimée. Notre quartier général de la rue Sadovaia avait été découvert le 10 mars : arrestation de Iouri Bogdanovitch[57]. Marie Ochanina, plus prudente, avait à peine eu le temps de s'échapper. Elle se cachait à la typographie du Parti, dont l'accès était interdit. On ne savait qui était compromis, qui était surveillé, qui serait arrêté d'un moment à l'autre ; une anxiété vague régnait, entraînant l'interruption de toutes les relations. Les camarades fuyaient ; cette période devait être désignée par la suite comme celle du sauve-qui-peut. Franjoli et sa femme se rendirent à Saratov, Tikhomirov à Rostov-sur-Don d'où il passa bientôt à l'étranger. Ochanina partit bientôt pour Paris. Elle ne devait plus revenir en Russie. Tous…

L'atmosphère était accablante.

Zlatopolski vint seul me voir et m'apporter la proclamation du Comité Exécutif sur l'exécution de Strelnikov. Il insista pour que je quittasse immédiatement Moscou, comme les autres membres de l'organisation. Nous décidâmes que je partirais pour Kharkov où le Comité Exécutif n'était pas représenté auprès du groupe local. Zlatopolski[58] fut lui-même arrêté deux semaines plus tard,

le 13 avril. La typographie de Moscou fut fermée. L'organisation de Moscou avait vécu.

XV

Kharkov

Je trouvai à Kharkov un petit groupe formé d'hommes énergiques. Ils s'occupaient surtout de propagande parmi les ouvriers, d'ailleurs assez peu nombreux. L'Université de Kharkov était loin d'avoir le même esprit que celles de Pétersbourg, de Moscou et de Kiev. C'était bien la province. L'influence du groupe de Kharkov devait s'étendre aux villes voisines : Rostov-sur-le-Don, Poltava, Elisavetgrad. Mais le groupe avait peu de relations et l'argent faisait défaut. L'encaisse se montait parfois à 1 rouble 20. Les voyages étaient impossibles dans ces conditions. Le travail marchait cependant.

Les choses en étaient là, quand nous apprîmes de Pétersbourg l'arrestation d'Anna Korba[59], de Gratchevski[60], et du lieutenant de vaisseau Boutsévitch[61]. Le laboratoire de la *Narodnaia Volia,* dirigé par Pribylev, était découvert et son personnel arrêté. Ce dernier coup achevait le Comité Exécutif, dont j'étais devenue, depuis le départ d'Ochanina et de Tikhomirov pour l'étranger, la seule représentante en Russie.

Mes efforts tendirent désormais à réunir les meilleures forces et à former un groupe, susceptible de remplacer, autant que possible, le Comité détruit par la police. Désastre à Moscou et

Pétersbourg. Plus rien ne restait à Odessa après Strelnikov et la trahison de Merkoulov. Les groupes de Kharkov et de Kiev étaient encore inexpérimentés. Quelques anciens membres du Parti, dispersés, survivaient à la débâcle. Il fallait les rassembler et s'entendre avec eux.

Outre la typographie de Moscou, que nous avions liquidée, non sans remettre le matériel d'imprimerie en dépôt entre des mains sûres, le Comité Exécutif avait deux typographies en province, à Vitebsk et Minsk. Il fallut les fermer. Le matériel fut caché. Le personnel se dispersa après bien des privations.

Une jeune femme employée à la typographie de Vitebsk vint me trouver à Kharkov. Tout à fait dépourvue d'instruction, impropre au travail intellectuel, sans ressources, sans parents, vivant sous un nom d'emprunt, elle était, pour comble, enceinte. Et nous avions 1 rouble 20 en caisse Le metteur en pages de la typographie se présenta ensuite, illégal, inconnu de nous tous. Destinés à un travail spécial, ces collaborateurs devenaient une charge pour ceux qui représentaient l'ancienne organisation et surtout pour moi qui avais le plus d'autorité au sens formel du mot. Ne sachant du reste pas qui les avait embauchés, je ne pouvais d'ailleurs faire preuve à leur égard d'une confiance sans mélange.

Je fis un voyage à Kiev. Le groupe de cette ville était le meilleur après celui de Moscou. Ses membres me firent une excellente impression, mais je décidai de ne faire entrer dans l'organe dirigeant qu'un homme expérimenté nommé Spandoni.

*

La question d'argent se posait impérieusement. Spandoni s'était lié en exil avec Eugénie Soubotina (du procès des

« Cinquante ») qui, de même que ses sœurs, avait autrefois donné sa fortune à l'œuvre révolutionnaire. Eugénie Soubotina, se fiant à Spandoni, nous offrit ses derniers huit mille roubles, à la condition que le Parti lui enverrait vingt-cinq roubles par mois en Sibérie.

L'argent était déposé à Orel chez une de ses parentes, Véra Chatilova, que je connaissais bien : nous avions été des amies intimes en 1876 dans le groupe de Moscou auquel appartenaient les étudiantes revenues de Zurich et les Caucasiens du procès Bardina-Pierre Alexéev. Véra Chatilova se distinguait alors par son dévouement à nos emprisonnés. Active et bonne, c'était une jeune femme infiniment sympathique. Plutôt laide, elle séduisait par sa spontanéité, son esprit, une façon de parler avec des inflexions très personnelles, une féminité à la fois douce et mêlée d'ironie câline. Vive et gaie, elle savait être sérieuse et même jeter de la poudre aux yeux quand il le fallait. L'idée qu'il y avait à la gendarmerie un dossier portant en belle ronde : *Véra Chatilova, criminelle d'État, dix-huit ans,* l'amusait et elle prononçait ces mots avec une emphase comique. Laissée en liberté dans l'affaire des « Cent quatre-vingt-treize », elle entretint une vaste correspondance avec les emprisonnés, risquant sa liberté à chaque pas. On l'arrêta enfin, mais elle fut acquittée. Les trois sœurs Soubotine, qui lui étaient proches, furent déportées dans l'affaire des « Cinquante ». Véra Chatilova perdit contact avec le mouvement révolutionnaire.

Il fut décidé que j'irais chez elle prendre l'argent et que je me rendrais ensuite à Voronège pour y rechercher un propriétaire foncier du groupe la *Liberté ou la Mort,* retiré du mouvement révolutionnaire, mais qui n'en avait pas moins donné, pour la *Volonté du Peuple,* vingt-trois mille roubles, au Comité Exécutif.

Je me mis en route au milieu de l'été. Les journées étaient chaudes. J'éprouvais une grande tristesse. La débâcle de Pétersbourg, la complète désorganisation de Moscou, l'échec que je venais d'éprouver en tentant de reprendre les relations avec le Nord me pesaient. De Kiev, j'avais envoyé une camarade à Pétersbourg ; à peine arrivée, elle avait été arrêtée. J'avais ensuite envoyé le meilleur militant du groupe de Kharkov, Komarnitski : il avait disparu. Des rumeurs abominables circulaient sur l'activité du policier Soudéikine. Il se recommandait à toutes les personnes arrêtées comme un socialiste, partisan de la propagande pacifique, uniquement adversaire du terrorisme. Il proposait à tous, sans distinction, d'entrer dans la police secrète. Non, disait-il, pour trahir les hommes, mais pour le renseigner sur l'état d'esprit du Parti et de la jeunesse. Il n'évaluait pas les futurs services de ses indicateurs à un prix élevé. Komarnitski, bien que jeune, faisait dès le premier abord l'impression d'un homme intelligent, honnête et sérieux. Soudéikine n'hésita pourtant pas à lui offrir vingt-cinq roubles par mois.

Nous avions peu d'hommes et ils disparaissaient mystérieusement dès leurs premiers pas. Le sol s'effritait sous nos pieds, la trahison et la provocation insaisissables nous privaient de toute certitude morale.

J'étais assise, profondément absorbée, dans le demi-jour du wagon. J'avais plus de tristesse que d'espoir. Et, brusquement, je me sentis mieux. De jeunes mariés, – un instituteur et une institutrice, je le sus bientôt – venaient de s'asseoir à proximité. Lui, bien découplé, de grands yeux, mais un visage assez inexpressif. Elle, châtaine, frêle et douce, le contemplait avec des yeux énamourés. Ils mirent entre eux un grand panier plein de friandises et commencèrent leur repas en se faisant des

gentillesses. Je n'avais connu, au cours des derniers temps, qu'échecs et malheurs, insécurité, soucis constants devant la débâcle de notre mouvement. Je ne voyais autour de moi que des noyés qui se débattaient dans le chaos, perdant leur situation et leurs relations, sans asile, sans joie. Et la nécessité de trouver de l'argent, pour remettre de l'ordre dans les affaires du Parti et soutenir les militants, dominait tout.

Et voici que des êtres favorisés par le sort, insouciants comme des enfants, faisant largement appel à la chance et au bonheur offraient à mes yeux des visages éclairés par la joie

À Orel, j'allai tout droit chez Vera Chatilova. Son accueil très affectueux me donna bon espoir. Je ne pus me résoudre à entretenir la jeune femme des affaires d'argent et de la situation du parti révolutionnaire. Depuis cinq ans, Véra Andréevna avait vécu à l'écart du mouvement, dont elle ne savait que ce que savaient tous les intellectuels de Russie. Je n'eus pas le courage de lui parler. Je lui écrivis en lui demandant de ne pas attendre l'autorisation formelle de Soubotina pour remettre une partie de l'argent promis à Spandoni.

Elle me répondit ne rien pouvoir faire avant d'avoir reçu une réponse de Soubotina.

Je dus partir la mort dans l'âme, et continuer mon voyage.

Voronège. Une rue tranquille de petite ville provinciale. L'herbe croît entre les pavés. Une petite maison en bois grossièrement équarri, un verger descendant vers la rivière. Deux employés de banque sympathisant avec la *Volonté du Peuple* habitaient là. Ils étaient au bureau. La femme de l'un d'entre eux, créature malingre et comme épuisée, me reçut : je dus attendre avec elle l'arrivée des camarades. Ils se demandèrent tout de suite où me loger ? « En aucun cas à l'hôtel, dit l'un. Tous les arrivants

doivent aller se faire inscrire eux-mêmes à la police, et pour vous c'est inadmissible. » – « Mais, ajouta le second, vous ne pouvez pas rester chez nous, nous sommes tous deux surveillés, nous pouvons être perquisitionnés. » – « Faut-il donc, demandai-je, que je reparte à l'instant ? » Ils finirent par trouver une solution : « Nous vous conduirons chez une bonne femme qui fabrique des hosties. Vous serez très bien chez elle. Elle vit aux environs. Des commères la visitent, mais elle reçoit souvent pour quelques jours des gens des villages voisins. Vous ne serez pas remarquée. »

Je me souviens encore avec une reconnaissance attendrie de cette brave femme. Elle possédait une maisonnette près de l'église, pour laquelle elle préparait des hosties, ce qui lui valait un maigre salaire et une grande réputation. L'attitude des intellectuels qui passaient un hôte dangereux à une pauvre femme m'avait peinée. Mais je fus si bien accueillie que mon malaise se dissipa. L'excellente femme me témoigna une sympathie si spontanée que je me sentis aussitôt à l'aise. Elle me traita, moi qui lui étais étrangère, en vieille connaissance, chère et familière. Le contraste était saisissant avec l'accueil des deux employés. J'appris, pour comble, que la maîtresse de maison hébergeait un étudiant exclu de l'Université et par conséquent surveillé. Mais ce qui acheva de m'écœurer, ce fut l'attitude des d'eux sympathisants envers un camarade, Sourovtsev, qu'ils considéraient comme leur ami. J'appris de lui, avec stupéfaction, qu'il vivait en plein air, au bord de la rivière. Il y allumait le jour un feu, pour faire bouillir son thé et ses pommes de terre ; la nuit, quand le temps était mauvais, il s'allongeait sous un canot retourné, souffrant de la malaria.

Quelques jours plus tard, comme je prenais congé la brave femme me dit : « Kheltourine a vécu quelque temps chez moi. Et, bien que je ne sache pas ce que vous faites et pourquoi le gouvernement vous persécute, je sais que vous êtes d'honnêtes gens et je suis prête à vous aider de mon mieux. » Les années ont passé et l'image de cette femme n'a pas cessé de m'être réconfortante.

Sourovtsev me rejoignit un peu plus tard à Kharkov. Il apportait six cents roubles.

— D'où vient cet argent ? lui demandai-je.

— Un camarade l'a emprunté à la bonne femme aux hosties. Nous avons promis de le rendre à la première possibilité.

C'était là le fruit des économies de toute une vie et la dot d'une déjà grande jeune fille. Je fus indignée.

— Mais si vous aviez été arrêté, les économies de la bonne femme eussent été perdues !

Par bonheur, Véra Chatilova reçut bientôt l'autorisation de disposer des fonds et cette dette fut payée.

Sourovtsev avait eu plus de chance que moi. J'avais rencontré à Voronège le gros propriétaire foncier, mais il avait argué du manque de disponibilités et des travaux de la saison pour refuser tout secours financier à une organisation qui n'avait pas le dessus.

*

Serge Dégaev et sa femme arrivèrent en septembre à Kharkov, venant du Caucase. Nous apprîmes, peu de temps après, l'arrestation, au Caucase, du cercle des officiers du régiment de Mingrélie formé par Anna Korba, l'automne précédent.

J'avais rencontré Dégaev et sa famille à Pétersbourg en 1880. Mes camarades du Comité le considéraient comme l'un des nôtres. De petite taille, large d'épaules, Dégaev ne payait pas de mine. Son visage était mobile, son expression débonnaire et avenante, ses manières douces comme sa voix. Jéliabov, Kolodkévitch, Anna Korba, Alexandre Mikhaïlov, Tikhomirov – qui trouvait sa sœur, Nathalie Pétrovna, intéressante – entretenaient avec lui des relations d'affaires. Il ignorait nos adresses, mais ce n'était pas là le signe d'un manque de confiance ; les membres du Comité Exécutif ne connaissaient eux-mêmes que les adresses qui leur étaient indispensables. Dégaev était d'ailleurs surveillé. On le rencontrait chez des personnes neutres ou dans sa famille, qui accueillait nos militants avec joie. Cette famille était composée de la mère, de la sœur de Dégaev, Lisa, jeune fille de dix-neuf ans et de son frère Volodia, jeune homme de dix-huit ans, resté un enfant. Serge Dégaev avait une haute opinion de ses sœurs (je connus plus tard la seconde, Nathalie Pétrovna, qui était mariée) ; celles-ci, de leur côté, appréciaient les capacités de leur frère. Il avait vraiment une grande capacité de travail : il passait brillamment ses examens à l'Institut des Ponts et Chaussées, s'acquittait de 10 à 4 heures de ses fonctions d'employé des chemins de fer, donnait des leçons de mathématiques, gardait le contact avec ses camarades de l'école d'artillerie dont il avait été exclu pour des raisons politiques et remplissait enfin les missions du Comité : Les Dégaev vivaient dans la gêne. La mère devait avoir une pension ou des économies insuffisantes. Le gain du fils aîné était la principale ressource de la famille. Mais dans cette gêne, on avait de brillantes perspectives d'avenir. Lisa – que j'avais surnommée Tamara – était une belle jeune fille brune, aux traits réguliers, d'un type

tout à fait différent des autres membres de la famille ; elle faisait ses études au Conservatoire et l'on pensait qu'elle deviendrait une bonne musicienne. Sa mère lui évitait tous les travaux du ménage ; Lisa portait souvent des gants à la maison pour que ses jolies mains ne souffrissent pas du froid. Sa sœur Nathalie Pétrovna, suivait les cours de diction et pensait à paraître sur la scène. Elle faisait des vers. Ayant été à Paris où elle avait connu Pierre Lavrov, elle prétendait avoir étudié la révolution française « aux Archives ». On remarquait dans cette famille un certain penchant à l'exagération, à l'effet et même à l'extravagance, Lisa répétait qu'elle ne ferait qu'un mariage riche. C'était une phrase : elle fit, plus tard, un mariage pauvre. Nathalie Petrovna racontait avec plaisir qu'elles avaient fait sensation un soir, au théâtre, en apparaissant dans une loge, l'une tout en blanc, l'autre tout en noir.

Le jour de l'exécution des auteurs du 1er mars, Lisa avait tenu à se trouver sur la place d'Armes, bien que ce spectacle dût être au-dessus des forces d'une jeune femme qui avait connu personnellement Jéliabov, Pérovskaia et Kibaltchitche. Elle se trouva mal. Un monsieur la soutint, la reconduisit jusqu'à chez elle et devint même un des habitués de la maison, jusqu'au jour où il fallut l'éconduire : on avait appris par Klétotchnikov sa profession d'indicateur.

Volodia était un garçon bon et doux. Exclu de l'École de marine pour défaut de loyalisme, il me demandait avec une candeur enfantine, « quand aurait lieu la révolution ? » Il l'attendait dans trois ou six mois et fut très déçu de m'entendre dire que nul ne saurait la prévoir. J'appris avec surprise, un an plus tard, que ce Volodia était devenu avec l'approbation de Zlatopolski et Serge Dégaev, un agent du policier Soudéikine, un

faux agent, qui devait tromper le redoutable limier et, sans trahir les révolutionnaires, les informer sur l'activité de l'ennemi.

Pour ce qui est de Serge Dégaev, que l'on considérait comme très intelligent, je ne partageais pas l'opinion générale. Ce qui frappait en lui, c'était l'absence d'individualité. Il n'avait rien d'original, de ferme, de caractéristique. Une certaine mollesse de caractère, un certain esprit de conciliation frappait chez lui au premier abord. Il manifestait une sorte de vénération pour les membres du Comité et manquait même, parfois, de tact, en leur exprimant son admiration. Il était en bons termes avec tous ceux qui le connaissaient. C'était un homme précieux pour la création et l'entretien des relations. Il avait formé un cercle à l'École des Ponts et Chaussées. Il était l'un des intermédiaires le plus utile entre les officiers et le Comité.

Je ne le vis pas manifester d'amour-propre et d'ambition. Je n'appris que plus tard qu'il avait deux fois exprimé le désir d'être admis, en qualité de membre, dans le Comité Exécutif. Ce désir était rarement exprimé par les révolutionnaires qui désapprouvaient plutôt cette preuve d'ambition.

Dégaev me raconta à Kharkov comment il avait passé les dix-huit mois écoulés et m'apprit notamment qu'il avait été arrêté dans l'affaire de la mine de la rue Sadovaia ; mais il avait réussi à s'en tirer. Je fus très étonné de sa chance parce qu'il ne pouvait être accusé que par un témoin, – le traître Merkoulov, – assez difficile à démentir. Mais Dégaev passa complètement sous silence dans ses conversations avec moi un fait capital. Au printemps de 1882, Soudéikine, s'étant convaincu que Volodia Dégaev ne lui était d'aucune utilité, avait renoncé à ses services. On avait alors imaginé un nouveau stratagème pour continuer les relations avec le policier. Volodia lui avait dit que son frère,

pressé par le besoin, pouvait s'acquitter de travaux de dessin. Serge Dégaev avait reçu des commandes de Soudéikine. Il s'était deux fois rencontré avec lui et avait rendu compte de ses conversations avec le policier à Gratchevski. Puis il était parti pour le Caucase, sans avoir obtenu pour Gratchevski le moindre renseignement utile.

N'est-ce pas à partir de ce moment que Gratchevski fut l'objet de la surveillance qui devait se terminer par le désastre du 3 juin ?

XVI

Tentatives

Quand, le 3 juin, Gratchevski, Anna Korba, Boutsévitch, Pribylev et d'autres eurent été arrêtés à Pétersbourg, l'admission de Dégaev au Comité Exécutif devint nécessaire. Il y avait droit en vertu de son travail au cours des dernières années et de la confiance des camarades disparus ; il était au courant de toutes les affaires de l'organisation militaire. Nous éprouvions d'ailleurs d'autres pertes. Prascovie Ivanovskaia, envoyée à Vitebsk pour y prendre le matériel d'imprimerie qu'elle devait transporter au Sud, fut arrêtée. Franjoli, que je projetais de faire entrer au Comité, se trouva complètement immobilisé par sa maladie. Je n'avais pas de raison de cacher cette situation à Dégaev et Spandoni. Nous devions faire l'impossible pour réorganiser un centre dirigeant et assumer les responsabilités, quelque lourdes qu'elles fussent, que les circonstances nous imposaient. Dégaev écouta mon récit en silence et consentit à entrer dans l'organisation centrale appelée à diriger le Parti.

Je cherchai des forts, des hommes qui eussent eu des idées sur la direction du Parti et su les défendre. Spandoni et Dégaev n'étaient pas de ceux-là ! Ils n'avaient pas d'opinion sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Était-ce inexpérience ou incapacité ?

Je ne sais, mais le fait est qu'ils ne manifestèrent aucune initiative, ne proposèrent rien et se bornèrent à toujours approuver mes propositions. Je ne voulais pas agir de ma propre autorité ; bien consciente de l'insuffisance de mes forces ; je voulais appartenir à un groupe dans lequel nous nous fussions complétés et équilibrés les uns les autres. Mais au lieu d'un groupe, je n'en avais que l'apparence. C'était pour moi la chose la plus pénible, d'autant plus que je ne pouvais en parler à personne.

La Volonté du Peuple avait fait son œuvre, secoué la Russie immobile et passive, créé un mouvement social qui ne déviait plus mourir. Son expérience ne devait pas être perdue. La conscience de la nécessité de la liberté politique et de la lutte pour cette liberté ; devait subsister dans les esprits de plusieurs générations. Dans son aspiration à un régime de liberté, la *Volonté du Peuple* avait été l'avant-garde des intellectuels russes sortis des classes privilégiées et de la classe ouvrière. Cette avant-garde avait pris un quart de siècle d'avance et s'était trouvée isolée.

Désormais nos nouvelles organisations allaient périr avant de pouvoir agir. L'état profondément arriéré des paysans par suite du niveau très inférieur du développement économique de la Russie, l'inexistence d'un prolétariat industriel au sens européen de ce mot, l'impossibilité de s'adresser par la parole, ou l'écrit, aux masses, sous un despotisme policier, telles étaient les causes de l'isolement de la *Volonté du Peuple* après ses actions politiques. Il fallait poser tes fondements d'un nouveau parti, sur les bases du développement économique de la Russie : telle devait être œuvre de l'avenir. L'embryon du futur parti se forma bientôt, en effet ce fut le groupe de *l'Émancipation du Travail,* premier noyau

de la social-démocratie qui, parlant à la classe ouvrière, se mit à bâtir d'année en année les fondations du mouvement ouvrier.

Mais le passé ne pouvait pas s'évanouir d'un seul coup. La génération qui avait participé aux luttes de la *Volonté du Peuple,* qui s'était formée dans la grande période d'activité du Comité Exécutif, qui avait été enthousiasmée par son exemple, ne pouvait pas renoncer à l'espoir de continuer la lutte. Un passé récent nous aveuglait. Il était psychologiquement très difficile de se consacrer dorénavant à un travail obscur, en pensant à l'avenir, sans donner la riposte au gouvernement qui venait d'abattre les, chefs du mouvement révolutionnaire. Il n'y avait pas encore de lumière sur l'horizon.

N'avions-nous pas traversé une époque semblable après la défaite du mouvement « vers le peuple » ?

J'exposai à Dégaev et Spandoni mon plan de réorganisation du Comité. Cinq révolutionnaires de l'organisation militaire, choisis parmi les plus capables et les plus fermes, devaient reprendre avec nous les fonctions du Comité disparu. Ils quitteraient le service et l'organisation militaire avec laquelle ils ne garderaient que les relations établies naguère avec le Comité.

Je motivais ainsi ce plan : à l'heure actuelle, seule l'organisation militaire pouvait nous fournir des hommes ; d'autre part, la situation générale du Parti ne permettait pas d'espérer que l'organisation militaire pût remplir dans un avenir rapproché le rôle pour lequel elle avait été créée (seconder une insurrection populaire). Je proposai, sans me prononcer sur la destinée de l'organisation elle-même, d'en retirer les officiers Zavalichine, Rogatchev, Achenbrenner, Pokhitonov et Kraiski et de nous employer avec eux à remettre de l'ordre dans les affaires du Parti. Je connaissais l'état des groupes militaires d'Odessa et

de Nikolaev. Je pensais que toute activité devait avoir cessé à Pétersbourg depuis l'arrestation de Soukhanov et de Boutsévitch.

Spandoni et Dégaev adoptèrent mon plan et il fut décidé que Dégaev visiterait les groupes militaires de Pétersbourg, Odessa, Nikolaev, après quoi il se fixerait à Odessa avec sa femme pour diriger une imprimerie que j'établirais dans l'entretemps.

Pokhitonov, souffrant d'un mal si grave que les médecins lui prédisaient un dérangement mental, s'il lui arrivait jamais de connaître la prison, refusa d'entrer au Comité. Son refus ne le sauva pas du bagne de Schlüsselbourg où la prédiction des médecins se réalisa : Pokhitonov y devint fou. Transféré en 1896 dans un hôpital de Pétersbourg, il y mourut sans avoir recouvré la raison.

Par son intermédiaire, je donnai rendez-vous à Rogatchev, à Poltava. Nous eûmes plusieurs longs entretiens à la suite desquels Rogatchev consentit à démissionner pour se consacrer à l'action révolutionnaire.

J'avais donné à Dégaev toutes les adresses et les instructions utiles pour sa mission à Odessa et Nikolaev. Kraiski nous refusa son concours. Achenbrenner nous prêta le sien. Il sollicita un congé de onze mois et se rendit à Pétersbourg où l'organisation militaire était tombée dans une inaction complète.

*

Le 15 octobre, en l'absence de Dégaev, Mikhaïlovski[62] vint me voir à l'improviste, à Kharkov. Parvenu non sans peine jusqu'à moi, il me dit être chargé d'une mission extrêmement importante. L'écrivain Nikoladzé l'avait prié, de la part d'une personnalité très haut placée (le comte Vorontzov-Dachkov), de servir

d'intermédiaire entre le gouvernement et le parti de *la Volonté du Peuple* et de négocier un armistice avec le Comité Exécutif.

Le gouvernement, disait Mikhaïlovski, répétant les propos de Nikoladzé, était las de cette lutte. Il avait conscience de la nécessité d'élargir les cadres de la vie sociale ; il était prêt à s'engager dans la voie des réformes. Mais il ne le pouvait pas, sous la menace du terrorisme révolutionnaire. *Seul,* le terrorisme révolutionnaire s'opposait aux réformes. Si le parti révolutionnaire s'engageait à s'abstenir de toute action terroriste jusqu'au couronnement, un manifeste impérial serait promulgué accordant : 1° L'amnistie complète des crimes politiques ; 2° la liberté de la presse ; 3° la liberté de la propagande socialiste. Le gouvernement prouverait sa sincérité en rendant la liberté à l'un des condamnés de la *Volonté du Peuple,* par exemple à Issaev.

Mikhaïlovski prêtait une grande importance à sa mission. Je n'y vis que la répétition des propos qui avaient servi en 1879 au procureur Dobrjinski séduire Goldenberg.

Goldenberg, sans livrer personne au sens physique du mot, avait fait des portraits, décrit le caractère de tous ceux qu'il connaissait, donné quelques adresses. Puis, se voyant joué, il s'était pendu à la forteresse de Pierre-et-Paul.

Diverses raisons me convainquirent que nous étions devant un piège, qu'il s'agissait pour le gouvernement de la sécurité du couronnement, ou d'une ruse policière permettant de retrouver les traces de notre organisation.

Mikhaïlovski me répondit par une question :

— Le parti révolutionnaire est-il en ce moment en mesure de continuer son activité terroriste ?

Je dus dire la vérité. Notre situation ne nous le permettait pas.

— Alors vous n'avez rien à perdre, dit Mikhailovski, mais vous pouvez gagner quelque chose.

Nous décidâmes que, refusant catégoriquement d'engager *en Russie* des pourparlers avec Nikoledzé, j'enverrais à l'étranger, sans l'en avertir, une personne qui informerait de ces propositions Tikhomirov et Marie Ochanina. Mikhaïlovski devait répondre à Nikoladzé que tous les membres du Comité Exécutif étaient à l'étranger et qu'il n'avait pu les joindre. Dégaev et Spandoni approuvèrent pleinement mon attitude.

Je chargeai une camarade d'Odessa de se rendre à l'étranger et d'informer Tikhomirov. Au cas où les propositions du gouvernement seraient jugées acceptables, je proposai d'exiger en gage de sincérité la libération de Netchaev au lieu de celle d'Issaev qui n'était pas très influent au Comité Exécutif.

*

Achenbrenner et Rogatchev consentant à entrer dans le Comité Exécutif, on pouvait reconstituer l'imprimerie du Parti. La collaboration de Mikhaïlovski et d'un autre écrivain que j'avais visité à Poltava nous était assurée. J'avais envoyé Sourovtsev à Moscou, prendre les caractères qu'il avait transportés à Odessa, ville choisie pour l'établissement de l'imprimerie. Sourovtsev devait y travailler. Les époux Dégaev consentaient à en être les tenanciers. Restait à trouver une personne convenant au rôle de domestique.

J'avais beaucoup entendu parler de la sœur d'un révolutionnaire envoyé aux travaux forcés, Ivan Kaloujny, Marie Vassilevna qui vivait péniblement dans une petite ville. On me la représentait comme une femme peu développée mais bonne, gaie, bien portante, simple d'apparence et de manières. Je

l'appelai à Kharkov et me convainquis que si elle consentait à travailler à l'imprimerie dans le rôle de servante, un meilleur choix serait impossible. Sans avoir l'instruction théorique, elle sympathisait avec activité de la *Volonté du Peuple*. Nous nous entendîmes facilement. Je la présentai à Dégaev et à sa femme qui devaient partir les premiers pour Odessa. Nous étions au 10 novembre ou à peu près Spandoni devait servir d'agent de liaison à la typographie.

XVII

Arrestation

Nous apprîmes vers le 20 décembre que l'imprimerie clandestine d'Odessa était découverte et que l'on y avait arrêté cinq personnes : Dégaev et sa femme, Marie Kaloujnaia, Sourovtsev et Spandoni. Notre nouvelle entreprise n'avait duré que cinq semaines. Le coup était rude : le dernier espoir de reprendre bientôt la publication de l'organe du Parti, d'après lequel le gouvernement et la société jugeaient de la situation du mouvement révolutionnaire, s'effondrait.

Cette phase accablante de ma vie m'a laissé un souvenir pénible. Toute mon activité était vaine. Tout ce que j'entreprenais échouait en entraînant la perte de ceux que j'appelais au travail. Nikitina, Komarnitski, Ivanovskaia, cinq personnes à Odessa avaient déjà péri. Je persistais dans la lutte mais tout était vain. Mais pouvais-je reculer quand de jeunes âmes me considéraient de loin avec espoir, cherchant en moi un appui moral ? Je me souviens d'une lettre reçue à cette époque : une jeune femme, illégale, traquée, ne sachant que devenir, m'écrivait que j'étais la seule étoile sur son horizon. Elle se jeta sous un train après mon arrestation. N'avais-je pas écrit moi-même à Tikhomirov qu'il n'avait pas le droit de partir à l'étranger, que nous ne devions pas

fuir, renoncer à l'œuvre commencée, et que son départ serait un facteur de démoralisation du milieu révolutionnaire ?

Plus que les mois précédents, je vivais d'une vie double. Je devais garder une apparence calme et vaillante ; mais dans le silence nocturne, je me demandais avec angoisse s'il y aurait « une fin » à cela, « ma fin » ? Je remettais le matin mon masque et je recommençais mon travail de Pénélope. Quand, prenant congé, Mikhaïlovski m'avait demandé ce que je comptais faire, je lui avais répondu par une métaphore : « Je reprendrai les fils rompus et je les rattacherai. » Mikhaïlovski me prit la tête à deux mains et couvrit mon visage de baisers. Je ne compris que plus tard, en lisant quelques lignes qu'il me consacra, qu'il me remerciait ainsi de mon opiniâtreté.

Je ne pense pas qu'on ait pu deviner ou pressentir, dans les rencontres quotidiennes, mon état d'esprit ; mais les intimes me demandèrent plus d'une fois : « À quoi pensez-vous ainsi ? Que regardez-vous au loin ? » Une voix répétait sans cesse en moi : « Qu'il est dur de vivre ! » et ce que mon regard cherchait inconsciemment au loin c'était la « fin ».

Mais l'épreuve la plus amère m'attendait encore. L'imprimerie avait été saisie par la police le 20 décembre. Le 23 ou le 24 janvier, des amis me prièrent à l'improviste de passer chez eux.

*

Une vive surprise m'attendait là : l'imprimeur d'Odessa, Dégaev, était devant moi.

— Qu'est-il arrivé ? Comment êtes-vous ici ? demandai-je, émue et joyeuse.

— J'ai réussi à fuir balbutia Dégaev, qui paraissait épuisé par des angoisses perpétuelles. Il ne savait pas comment la police avait pu tomber sur les traces de la typographie. Peut-être les coffres contenant le matériel d'imprimerie avaient-ils paru suspects, à cause de leur poids ?

Arrêté, mais pensant à fuir, il avait déclaré être venu de Kiev et exprimé le désir d'être interrogé à Kiev. Après de longues hésitations, les gendarmes avaient consenti à le transférer. Emmené en voiture vers la gare, il avait jeté une poignée de tabac aux yeux de ses gardiens et pris la fuite dans l'obscurité.

— À Odessa, disait-il, des officiers ont caché. Ils m'ont conduit à Nikolaev où je me suis procuré votre adresse.

— Mais où avez-vous passé la nuit ? Dans la rue ?

— Dans un mauvais lieu, répondit Dégaev, confus. Je fus également gênée.

J'entendais par « mauvais lieu » un endroit bien défini ; Dégaev, lui, ne faisait pas allusion aux filles, mais à un tout autre endroit.

L'apparence de Dégaev m'inspira de la sympathie. Je comprenais qu'il ne fût pas heureux de sa liberté, puisque sa femme restait en prison. Je fis tout mon possible pour le réconforter. Je l'assurai que l'on se convaincrait bientôt que sa femme s'était bornée à le suivre dans une entreprise risquée. Je proposai d'informer par un courrier spécial la mère et la sœur de Dégaev, pour qu'elles se rendissent à Odessa et s'efforçassent d'obtenir la mise en liberté provisoire, sous caution, de la jeune femme.

Pas plus qu'une amie, logée dans la même maison que lui, je ne réfléchissais aux détails de l'évasion de Dégaev ; la confiance avait toujours été de règle entre les révolutionnaires appartenant

à une même organisation, et Dégaev n'était pas nouveau parmi nous ; maintes fois, au cours des dernières années, il s'était tiré avec honneur de situations périlleuses. Sa conduite, à présent, était d'un homme désemparé, mais cela nous paraissait tassez naturel.

Je devais par la suite me rappeler certaines phrases étranges, que l'on eût pu prendre pour des allusions voilées ou pour des avertissements. Mais nous étions loin d'être sur nos gardes.

— Quelqu'un, d'entre les emprisonnés, trahit à Odessa, dit-il un jour.

— Mais qui pourrait trahir ?

— Quelqu'un d'entre les illégaux.

— Mais il n'y a que votre femme, Sourovtsev et Marie Kaloujnaia. Ils sont sûrs et d'ailleurs n'auraient rien à trahir.

— Non, répétait Dégaev, quelqu'un d'illégal trahit. J'étais décontenancée[63].

Dégaev me demanda un jour :

— Êtes-vous bien en sécurité à Kharkov ?

— En sécurité complète.

— En êtes-vous bien certaine ?

— Oui, à moins que Merkoulov ne me rencontre dans la rue ! dis-je, comme en parlant d'une chose tout à fait invraisemblable.

Dégaev s'intéressa une autre fois, dans la conversation, à mes heures de sortie.

Sa question n'avait rien de déplacé, du moment que nous nous fréquentions. Je répondis sans y réfléchir : « Je sors d'habitude à 8 heures du matin, quand les élèves infirmières se rendent aux cours, car je vis avec le passeport de l'une d'entre elles. »

Une autre fois, il me demanda, en partant : « Y a-t-il une autre sortie que la porte de l'enclos ? »

— Oui, dis-je, par la boutique de l'épicier, mais je n'y passe jamais.

*

Un jour ou deux après cette conversation, le 10 février, au matin, je jetais un coup d'œil sur la montre : il était 8 heures. Je sortis. À peine avais-je fait une dizaine de pas que je me trouvai face à face avec Merkoulov. Il me reconnut du premier coup d'œil. Il n'y avait ni gendarmes, ni policiers. Je continuai mon chemin en réfléchissant. Aucun abri ne s'offrait : ni cour à double issue, ni habitation de connaissance. Qu'avais-je en poche ? me demandai-je. Un carnet contenant les noms de deux ou trois personnes n'appartenant pas à l'organisation. Le récépissé d'un envoi d'argent : à détruire immédiatement. J'étais déjà entrée dans la rue Ekatérininskaia, et j'approchais d'un jardinet ovale qui se trouvait dans cette rue. Il y avait là, à l'emplacement où s'érigent aujourd'hui de hautes maisons, une vieille maisonnette en bois habitée par un excellent homme, tourneur de son métier, possédant un atelier.

Sans doute les gendarmes savaient-ils que j'avais là des amis parce qu'à peine l'idée m'était-elle venue d'entrer dans cette maison, que je fus entourée d'hommes sortis je ne savais d'où. En moins d'une minute, j'étais dans un traîneau, entre deux gendarmes, en route pour le Commissariat de police.

On me fouilla sur-le-champ, dans une chambre réservée. Je remarquai que les femmes appelées pour la fouille étaient inexpérimentées. Je sortis mon porte-monnaie, contenant le récépissé à détruire : il fut en un clin d'œil dans la bouche. Les femmes poussèrent de grands cris, un gendarme se précipita dans la chambre et me prit à la gorge. Je fis semblant de rire pour lui

montrer qu'il était trop tard. Je ne réussis qu'après à avaler ce rectangle de gros papier.

Un officier de gendarmerie dressa un bref procès-verbal d'arrestation. Interrogée sur mon nom, je répondis : « Vous devez savoir qui vous arrêtez. » Merkoulov entra à ce moment dans la chambre et dit, d'un ton arrogant, très vite, comme il parlait toujours : « Hein, vous ne vous y attendiez pas ? – « Gredin ! » m'exclamai-je, et je fis malgré moi un geste de menace. Le misérable recula vers la porte.

Je fus transférée à la prison et habillée du costume des détenus, On m'apporta du lait, en me priant, avec insistance, de le boire. Les autorités craignaient pour ma vie. Elles s'imaginaient que j'avais avalé du poison au lieu de papier. Des grains d'une encre chimique trouvés dans mon porte-monnaie avaient été pris pour du cyanure de potasse.

Le lendemain matin, j'étais en route pour Pétersbourg, entre deux gendarmes.

XVIII

La forteresse de Pierre-et-Paul

Nous arrivâmes à Pétersbourg un samedi soir. Enfermée dans une cellule du Département de la Police, je restai livrée à mes réflexions, le lendemain, dimanche. À qui, à quoi pensai-je ? Surtout à ma mère, que je n'avais pas vue depuis quelques années, à sa visite, à sa douleur.

Je passai trois jours au département. J'appris plus tard que mon arrestation avait été accueillie avec joie dans les milieux dirigeants. Alexandre III s'était écrié : « Grâce à Dieu, cette horrible femme est arrêtée ! » Je fus photographiée, sans doute à son intention. Le procureur Dobrjinski, examinant devant moi les photographies, dit un ton significatif à son collègue Mouraviev : « Choisissez la meilleure, vous savez pour qui. »

Au département, je devais traverser, quand j'étais extraite de ma cellule, une foule de fonctionnaires désireux de me voir.

On m'exhiba aux grands dignitaires : le directeur du Département de la Police, le sous-secrétaire du ministère de l'Intérieur, le ministre lui-même : Plevhe, Orjevski, et le comte D. A. Tolstoi. Le premier fut grossier avec affectation. M'ayant fait un signe de tête, soit pour me saluer, soit pour m'indiquer les chaises alignées le long du mur, il bougonna brutalement :

« Prenez une chaise. » Il se mit ensuite à me railler, disant que les jeunes gens arrêtés parlaient tous de moi avec enthousiasme : « – Et ces enthousiasmes vous satisfaisaient ? » Il haussa les épaules et son visage prit une expression de mépris. « Peut-être, continua-t-il ironiquement, ne seriez-vous pas fâchée maintenant d'avoir la situation sociale à laquelle vous aviez droit ? » Et, comme s'il eût voulu jeter un coup d'œil dans l'âme d'une révolutionnaire fatiguée par la vie illégale, il conclut : « Peut-être d'ailleurs êtes-vous si fatiguée que vous êtes contente que ce soit fini ? »

Le second, élégant, se conduisit en homme du monde.

Il eut voulu engager une conversation politique, mais je me bornais à lui dire que je préférais exposer mes idées au procès.

Le troisième était sénilement obtus et débonnaire. « Que vous paraissez modeste, » me dit-il aimablement. – « Je m'attendais à tout autre chose… » Et il se mit à parler de l'enseignement classique dont les révolutionnaires étaient, disait-il, les adversaires. Il dit savoir que nous voulions attenter à sa vie. Il passa ainsi aux attentats politiques et plus particulièrement aux attentats à la personne du tsar : « À quoi arriverez-vous ? Vous tuez un tsar, un autre lui succède. » Il prononçait des phrases toutes faites, d'une voix faible, comme un grand-père sermonnant une petite fille, si bien qu'il n'y avait rien à lui répondre. « Dommage, dit-il, que je n'aie pas le temps, car je vous convaincrais. » Ne voulant pas lui laisser le dernier mot, je répondis : « C'est dommage, pour moi aussi, car, je l'espère bien, j'eus fait de vous un partisan de la *Volonté du Peuple*. »

Ma plaisanterie fit long feu. À notre première rencontre, le procureur Dobrjinski me fit sourire en me demandant :

— Pensiez-vous vraiment convertir le comte Tolstoï ?

— Et pourquoi pas ?

Du département, je fus transférée à la forteresse de Pierre-et-Paul, où je demeurai vingt mois, jusqu'au procès. Au début, je fus plusieurs fois interrogée. Je déclarai, tout de suite, ne voir aucune nécessité à cacher quoi que ce soit sur mon activité révolutionnaire antérieure au 1er mars 1881, mes dépositions devant concerner des événements déjà connus et des personnes déjà condamnées. Quant aux faits postérieurs, je refusai d'en parler.

Les déplacements m'étant pénibles, je demandai à recevoir du papier et de l'encre pour écrire mes dépositions. Je les remettais au fur et à mesure aux gardiens[64].

Au bout de six semaines environ, je vis un jour entrer dans ma cellule un vieux général de gendarmerie, de grande taille, au visage assez régulier et plutôt sympathique. « Je m'appelle Séréda, se recommanda-t-il. L'Empereur m'a désigné pour instruire l'affaire de la propagande révolutionnaire dans l'armée. »

Il me prit la main et, malgré ma résistance, la baisa.

— Vous êtes une femme de bien, dit-il. Votre malheur est de n'avoir pas eu d'enfant.

Nous nous assîmes, après cette originale entrée en matière. Je lui demandai ce qu'il comptait faire de son pouvoir discrétionnaire : Pensait-il instituer un procès monstre pour faire une carrière ou se borner à faire juger quelques personnes ?

— Je n'ai pas l'intention de lancer une grande affaire, me répondit-il. Les plus actifs seuls seront jugés.

Il tint parole. Quatorze personnes comparurent dans notre affaire, dont six officiers seulement, alors qu'il eût été facile d'en juger plusieurs dizaines.

Le général m'avoua ensuite qu'il n'était ni réactionnaire ni partisan du régime. Les dettes l'empêchaient de quitter le service. « Sans elles, je ne serais pas ici. J'aime la liberté mais je n'approuve pas les attentats politiques. Je comprends la bataille des barricades, mais non l'assassinat au coin des rues. »

On me laissa enfin tranquille car mes dépositions autobiographiques étaient finies[65].

Une période de calme s'ouvrit dans ma vie. La surexcitation provoquée par l'arrestation et entretenue par l'examen de mon passé tout entier, à partir de mon enfance, – examen que font sans doute tous ceux qui, en prison, considèrent leur vie comme terminée, – tomba. Une période de vie monotone, remplie de lecture s'ouvrit. Je me taisais des journées et des semaines entières. Ma mère et ma sœur étaient autorisées à me voir vingt minutes tous les quinze jours à travers deux grilles placées à un mètre l'une de l'autre. Pas une seule fois, je ne pus baiser la main de ma mère. À une heure de détresse, je priai le surveillant de l'y autoriser, je désirais tellement un geste câlin, j'eusse été si heureuse de frôler de mes lèvres cette petite main chaude ! La règle ne le permettait pas.

Le printemps venu, j'avais la nostalgie des fleurs. Ma sœur m'apporta des jacinthes. Mais il était interdit de faire entrer quoi que ce soit à la forteresse. Le surveillant fut inflexible.

L'été, les visites cessèrent, ma mère étant partie pour la campagne.

Ce fut le silence, le silence éternel. Je lus plus tard, dans les souvenirs d'un vieil emprisonné de cette forteresse, qu'il s'était efforcé d'entretenir le fonctionnement de ses cordes vocales en lisant à haute voix. Cette idée ne me vint pas. Les cordes vocales, inactives, s'atrophiaient. Ma voix n'était plus un contralto plein,

c'était une voix grêle et vibrante comme on en a après les longues maladies. Les mots se détachaient mal. La psychologie se modifiait en même temps. Un désir de silence s'imposait. Il me fallait déjà un effort de volonté pour parler.

Au retour de ma mère, l'automne, il me fut pénible de me rendre à la visite. Et plus j'allais, plus il m'était difficile de sortir de ma solitude et de mon silence. Pourquoi troubler l'équilibre intérieur par ces vingt minutes d'entretien, au cours desquelles on ne savait que dire ? Chaque fois que le gendarme ouvrait la porte et disait : « Au parloir ! » j'avais envie de refuser la visite. La pensée de la douleur de mes proches m'obligeait seule à me lever et à me rendre au parloir.

Un long temps s'écoula. Je ne sais quand, enfin, la monotonie de ma réclusion fut troublée par une circonstance bouleversante. Je fus appelée au greffe. L'un des aides du procureur m'y attendait.

— Véra Nikolaevna, dit-il, je viens vous voir pour une affaire particulière et je fais appel à vous, parce que je sais que vous direz la vérité.

Étonnée, et légèrement alarmée par ce préambule, je m'enquis de l'affaire.

— Deux gardiens de prison ont été condamnés aux travaux forcés et envoyés en Sibérie à la suite de l'évasion de Vassili Ivanov de la prison de Kiev. Or, Tikhonovitch, votre coinculpé, dit qu'il a fait évader seul Ivanov, pendant son tour de garde. Cette déposition est confirmée par Nikitina, qui a préparé l'évasion. Mais Ivanov lui-même nie le concours de l'officier et prétend s'être évadé avec le concours des deux gardiens. Le sort des condamnés dépend de votre témoignage. Dites laquelle des deux versions est la vraie.

Il déplia devant moi deux grands cahiers et je lus les dépositions de Tikhonovitch et de Nikitina. Elles correspondaient au récit que m'avait fait Ivanov lui-même. Pourquoi envoyait-il au bagne les deux gardiens ? Je ne le comprenais pas. Je devais donc dénoncer le mensonge d'un camarade de parti qui était aussi pour moi un ami ou en devenir le complice et abandonner les deux gardiens à leur propre sort. J'hésitai.

Je demandai à réfléchir quelques instants et décidai de dire la vérité.

Cet incident qui, troublant la monotonie de ma vie intérieure, m'avait rappelé bien des choses, reculé dans le passé, le silence accablant reprit son œuvre, quand, au printemps de 1884, je fus de nouveau appelée au greffe. J'y trouvai le procureur Dobrjinski et le général Séréda. Ils étaient attablés devant de grands cahiers reliés et semblaient fatigués, préoccupés, particulièrement graves.

— Reconnaissez-vous cette écriture ? me demanda Dobrjinski en me présentant un cahier non relié.

L'écriture m'était inconnue. Je dis « Non ». Il retourna le cahier et me montra la signature : Serge Dégaev. La date. Je retins celle du 20 novembre, mais ce fut sans doute une erreur ; l'imprimerie d'Odessa avait été saisie le 18 ou 20 décembre. Puis, dépliant une page après l'autre, Dobrjinski me fit lire certains passages tandis qu'il en cachait d'autres de sa main.

Le doute n'était pas permis, c'était là un document de la plus haute importance : il livrait au gouvernement tous ceux que l'auteur connaissait d'entre les personnes ayant quelque rapport avec le Parti. Les officiers du Nord et du Sud étaient tous trahis, sans exception. Rien ne restait de l'organisation militaire. J'étais atterrée. Dégaev ! Dégaev avait fait cela ! Pendant quelques

minutes, je marchai avec agitation dans la pièce tandis que Séréda et Dobrjinski feuilletaient en silence le dossier.

Quand je me rassis, Dobrjinski se mit à me montrer les dépositions des officiers, celle de Kraiski et d'autres de l'organisation du Sud. Elles commençaient toutes par ces mots déshonorants : « Me repentant de mes égarements, je déclare… » Des hommes de trente-cinq à quarante ans se repentaient. Kraiski, en qui j'avais foi, que j'avais voulu appeler au travail du Parti, sur lequel j'avais fondé tant d'espoir, le croyant ferme et capable de ne point reculer, se repentait, lui aussi !

Tous ces conspirateurs, qui s'étaient engagés à prendre les armes au signal du Comité Exécutif et à sacrifier leur vie à la cause du peuple, désavouaient lâchement leurs convictions et leur parole ! Ils « s'étaient égarés », eux qui, pendant des années, avaient pensé à la révolution ! Ces dépositions étaient lamentables. Mais que signifiaient-elles devant l'acte de Dégaev qui ébranlait la base même de la vie, la foi en les hommes, cette foi sans laquelle le révolutionnaire ne peut plus rien ? Il avait menti, joué la comédie et trompé ; il avait posé d'insidieuses questions pour trahir tout en flattant. Et ce n'était pas un petit officier de province, entouré de gens médiocres, inexpérimentés, ignorants des procédés de la police. Pendant quatre ans, il avait participé à l'action révolutionnaire avec des compagnons d'élite, risquant maintes fois sa liberté, ayant maintes fois affaire aux gendarmes, se formant une réputation politique. Son évasion avait été feinte ; la police l'avait mis en liberté pour cacher sa trahison, Et, de traître, il s'était fait provocateur pour faire entrer dans le mouvement des nouveaux venus, par dizaines, qu'il livrait secrètement au pouvoir. Connaître cette trahison était une infortune à nulle autre pareille, où sombrait la grandeur morale

des hommes, la grandeur de la révolution, la grandeur de la vie même.

Quand, après cela, j'allai pour la première fois au parloir, mes parents comprirent que quelque chose de terrible m'était advenu.

J'aurais voulu mourir. J'aurais voulu mourir, mais il fallait vivre. Je devais vivre ; vivre pour être jugée, car le procès couronne l'activité du révolutionnaire. Membre du Comité Exécutif, je devais remplir mon dernier devoir, comme l'avaient rempli tous les camarades.

Mais je ne pouvais vivre que l'esprit absorbé par quelque chose d'étranger aux malheurs de la révolution. Je devais employer toutes mes journées, sans trêve, à quelque travail. Je me mis à étudier l'anglais avec tant de zèle qu'au bout de deux semaines je lisais dans le texte *l'Histoire d'Angleterre,* de Macaulay. C'eût été impossible si, comme je devais m'en souvenir après de longues années, je n'avais pris à l'institut, sur les instances de la directrice, avec mauvaise volonté et peu de succès, quelques leçons d'anglais. Sans doute en était-il resté quelques traces dans ma mémoire et elles ressuscitaient maintenant au bout de seize ans.

Jusqu'alors je m'étais instruite irrégulièrement et sans système. Je ne pouvais aborder que maintenant l'histoire, l'économie politique, la sociologie. Je lus la biologie et la psychologie de Spencer. Mes lettres de la forteresse, adressées à ma sœur et à ma mère, au nombre d'une cinquantaine, sont presque remplies de notes sur les livres dont je recommandais la lecture à ma sœur. Ma correspondance, plusieurs fois censurée dans divers bureaux, à commencer par la forteresse, pour finir par le Département de la Police, ne pouvait d'ailleurs avoir

d'autre contenu. La bibliothèque de la forteresse de Pierre-et-Paul était excellente à cette époque.

Les livres m'aidaient à vivre. Depuis le début de l'emprisonnement, ils atténuaient la douleur de notre défaite. Ils m'aidèrent à supporter la catastrophe morale qu'était l'affaire Dégaev. La souffrance morale eut aussi une autre diversion purement physique. De cruelles douleurs au petit doigt de la main me tourmentèrent. Le docteur Willms hocha la tête et dit : « Une profonde incision s'impose. » Quand il l'eut faite, il ajouta qu'il avait craint le tétanos. Ce vieil homme endurci, dont l'âme s'était pétrifiée dans les courtines de Pierre-et-Paul et du ravelin Alexis, jeta pour la première fois un coup d'œil sur la cellule, assez grande mais humide, obscure et sale, couverte de moisissure et de poussière, où je vivais depuis plus d'un an, et dit : « Il est nécessaire de vous transférer dans une cellule plus claire. »

Je fus transférée le lendemain dans une cellule donnant sur un autre corridor, exiguë mais beaucoup plus avenante et tournée, je crois, au sud-ouest. Bien que la muraille de la forteresse se trouvât en face de la fenêtre, quelques rayons obliques du soleil invisible pénétraient chez moi vers midi. Debout sur la table de fer rivée au mur, à côté du lit de camp, je pouvais apercevoir une brèche de la muraille et un arbuste. Le printemps venu, je grimpai chaque jour sur la table vers midi pour contempler un moment le jeune feuillage de *mon* arbuste ; je l'appelais ainsi parce que seule je pouvais le voir, seule je le contemplais. Plus tard, à la forteresse de Schlüsselbourg, au point où la haute muraille de l'ancienne citadelle joint l'enceinte extérieure à plusieurs mètres de hauteur, fleurissait un buisson de campanules. Les jolies clochettes mauves étaient délicieuses au

milieu des murs blanchis à la chaux qui nous séparaient du monde. Les faibles racines pénétraient entre des pierres battues par le vent ; la pluie les humectait, quelques rayons de soleil assuraient l'existence de la plante. Le sureau de Pierre-et-Paul et les campanules de Schlüsselbourg semblaient me dire : « La vie est partout. Peu nous importe que la pierre morte nous environne de toutes parts, nous vivons et nous vivrons pour la joie des yeux qui nous contemplent. »

L'acte d'accusation me fut remis le 16 ou le 18 septembre 1884. Avec treize autres personnes j'étais renvoyée devant, le conseil de guerre de la région. Un défenseur désigné d'office se présenta. Je m'excusai de ne pouvoir accepter Ses services. Demeuré seul avec moi, il murmura :

— Soudéikine est tué. Dégaev l'a tué[66]. Il est en fuite.

Mes ténèbres intérieures furent un instant déchirées. Un sentiment complexe et contradictoire dissimulé aux profondeurs de l'être me traversa comme un courant convulsif d'un soudain zigzag : ce ne fut qu'un éclair. Les ténèbres revinrent.

XIX

Le procès. Dix jours

Le samedi 22 septembre 1884, à 10 heures du soir, j'étais brusquement transférée de la forteresse à la Maison d'Arrêt. J'ignore pourquoi ce transfèrement entouré de mystère eut lieu à une heure si tardive. Tout le système pénitentiaire, tel que je l'ai connu, est consciemment ou inconsciemment organisé de façon à ébranler les nerfs du détenu.

Je ne fermai pas les yeux cette nuit-là. Par une précaution incompréhensible, le guichet de la perte resta toute la nuit ouvert. Le bavardage de deux surveillants, devant la porte, ne me permit pas de me reposer un seul instant. Le lendemain matin, je fus conduite au parloir où m'attendaient ma mère et ma sœur Olga. Nous pûmes cette fois nous voir et nous entretenir dans de bonnes conditions. Mais, accoutumée au silence et aux rares entrevues de vingt minutes, je fus promptement fatiguée et priai ma mère de partir. Je devais comparaître le lendemain devant le conseil de guerre.

Le lundi, vers 10 heures du matin, j'étais amenée, par un système compliqué de corridors, d'escaliers et de couloirs, dans une chambre où se trouvaient déjà mes treize coaccusés, séparés les uns des autres par des gendarmes, le sabre nu. Nous ne pûmes

pas même nous serrer la main. Le changement survenu en mes camarades était bouleversant. Leurs visages autrefois vaillants étaient jaunes, blêmes, marqués par une terrible fatigue ou par le chagrin[67].

Les voir, et penser que nous n'étions pas seulement conduits au banc des accusés par l'action révolutionnaire, mais aussi par la trahison de l'un des nôtres !

Des témoins à charge et des experts vinrent à la barre. Les dépositions à charge se succédèrent sans fin.

Les accusés n'objectaient presque rien. Seule Lioubov Tchémodanova, naguère exilée par mesure administrative, s'efforça, dans un langage aisé et prolixe, de convaincre les juges de son innocence. Elle s'y prit si bien que j'en arrivai, moi qui l'avais appelée, à douter de tout et à me demander si vraiment elle ne s'était pas fait prendre par hasard à l'imprimerie de la *Volonté du Peuple,* à Kharkow.

Les autres accusés demeuraient silencieux. Lioudmila Volkenstein se faisait remarquer par son insouciance et s'attirait les observations déplaisantes du président. « Accusée Volkenstein ! ne parlez pas à vos voisins. » – « Accusée Volkenstein ! on vous dit de ne plus chuchoter ! » – « Mettez-vous au bout du banc ! »

J'étais épuisée. Cette tension nerveuse m'était insupportable après le silence et la solitude de la forteresse. La vue des camarades, le voisinage et les voix, la lumière des grands lustres le soir, me mettaient dans un tel état que je ne pouvais pas assister aux audiences jusqu'à la fin et que je devais me faire ramener à ma cellule.

Ma mère et ma sœur me venaient voir pendant les suspensions d'audience. Nouvelle tension nerveuse. Je finissais

par leur dire : « Laissez-moi, je n'en peux plus. »

Je n'avais nul besoin d'une défense. J'avais pourtant invité à me défendre l'avocat Léontiev, à seule fin de pouvoir m'entretenir avec lui en tête à tête, pour régler quelques affaires.

Ma sœur m'apporta un merveilleux bouquet de roses. Ces fleurs devaient me laisser à Schlüsselbourg un de mes souvenirs les plus clairs.

Vint enfin le jour le plus mémorable de ma vie, le moment le plus pathétique du procès où le président dit d'une voix solennelle : « Accusée, vous avez la parole, pour vos dernières déclarations. »

« Vos dernières déclarations ! » peut-être les dernières dans la vie. Une dernière fois l'accusé peut justifier ses actes, dire à haute voix ce qu'il veut, doit et peut dire. Une minute encore et cette dernière possibilité sera perdue sans retour. L'homme qui la laisse passer ne sera plus entendu : le bagne étouffera sa voix, si elle ne meurt pas sur l'échafaud.

Que d'angoisses n'avais-je pas éprouvé dans ma cellule en attendant cette heure !

Les circonstances faisaient de moi la figure centrale de ce procès. Les procès précédents m'avaient mise en relief. Dernier membre du Comité Exécutif, son dernier représentant, je devais parler.

J'étais loin, pourtant, de vouloir discourir. J'étais accablée par la situation de notre pays ; je ne doutais pas, mais la lutte était finie ; une période de réaction sinistre s'ouvrait pour de longues années ; d'autant plus, pénible que nous nous attendions à une rénovation. Nous avions soutenu une lutte impitoyable, en la payant de notre vie, avec espoir, avec confiance. Le peuple demeurait passif et incompréhensif. La société comprenait mais

se taisait. Nous devancions l'histoire d'un quart de siècle. Nos forces étaient anéanties. De mes camarades du Comité Exécutif, les uns étaient morts sur l'échafaud, les autres mouraient lentement d'épuisement au ravelin Alexis.

L'organisation du Parti était en ruine ; Serge Dégaev achevait sur ces ruines son œuvre de démoralisation.

Un silence extraordinaire se fit. Tous les yeux se tournèrent vers moi. Pas un mot ne s'était encore échappé de mes lèvres, mais on écoutait déjà. Une anxiété sans nom était en moi : et si les ténèbres qui m'avaient si souvent vaincue en ces journées décisives me coupaient tout à coup la parole ? Je parlai dans un silence électrisé.

« Le tribunal examine mes actes depuis 1879. Le procureur s'est étonné dans son réquisitoire de leur nombre et de leur qualité. Comme tous les crimes, ces crimes ont leur histoire. Un lien logique, indissoluble les rattache à ma vie antérieure. Je me suis souvent demandé si ma vie pouvait avoir un autre cours et une autre issue, et je me suis toujours répondu : non.

» J'ai commencé ma vie dans des conditions très favorables. Je n'ai pas connu le besoin matériel. À dix-sept ans, au sortir de l'Institut, l'idée me vint pour la première fois que ma condition n'était pas celle de tout le monde. L'idée confuse que j'appartenais à une minorité cultivée éveilla en moi la notion du devoir envers la masse inculte qui vit au jour le jour, absorbée par le travail physique et privée de ce qu'on appelle de coutume les bienfaits de la civilisation.

» Le journalisme de l'époque et le mouvement féminin m'indiquèrent l'exercice d'un métier comme susceptible de satisfaire mes aspirations.

» Je partis pour l'étranger et j'entrai à l'Université de Zurich. La vie est très différente à l'étranger de ce qu'elle est en Russie. Je me heurtai à une foule de faits nouveaux, que je n'étais pas préparée à comprendre. J'adoptai presque d'instinct les idées socialistes. Je n'y voyais que l'élargissement de mes aspirations antérieures. La doctrine qui promet l'égalité, la fraternité et le bonheur commun des hommes devait m'éblouir. Mon horizon s'élargit. Je pensais au peuple, à l'humanité. La Commune de Paris et la révolution en Espagne retentissaient longuement dans le mouvement ouvrier d'Occident. Je considérais ce mouvement et sa doctrine comme s'appliquant à tous les temps et à tous les pays.

» J'entrai dans un cercle révolutionnaire. Ce que nous appelions la révolution sociale devait être une transformation pacifique. Nous pensions que la minorité hostile au socialisme, voyant l'impossibilité de lui résister, se verrait contrainte de céder à la majorité consciente de ses intérêts si bien que le sang ne coulerait pas.

» Je passai près de quatre années à l'étranger. Je me suis toujours distinguée par un certain esprit conservateur, en ce sens que, prenant lentement mes décisions, je ne revenais sur elles qu'avec effort. Quand, au printemps de 1874, mes camarades rentrèrent en Russie, je continuai mes études à l'étranger.

» Ma sœur et mes autres camarades terminèrent tristement leur carrière. Après avoir été ouvrières dans des fabriques pendant deux ou trois mois, elles firent deux ou trois ans de prévention, puis furent envoyées en Sibérie, les unes aux travaux forcés, les autres en exil. De prison elles m'invitèrent à continuer leur travail. J'étais déjà assez instruite et je pensai que

l'acquisition d'un diplôme ne serait plus qu'une satisfaction d'amour-propre. Je décidai de rentrer en Russie.

» Une fois arrivée, je traversai une crise : le mouvement qui nous portait vers le peuple était déjà vaincu. Je participai pourtant à l'élaboration du programme dit des *narodniki*.

» Je partis pour la campagne. Notre programme était illégal, puisqu'il préconisait la remise de la terre aux communautés paysannes. En attendant cette réforme, les révolutionnaires devaient vivre avec le peuple et se consacrer à son instruction. J'arrivai donc dans les campagnes avec un objectif révolutionnaire, mais dans aucun pays autre que la Russie, ma conduite ne m'eût attiré des poursuites ; j'eus même, partout, été considérée comme un membre utile de la société.

» Je devins infirmière auprès d'un zemstvo.

» Je fus bientôt l'objet de toute une conspiration à la tête de laquelle se trouvaient le maréchal de la noblesse, le commissaire de police, les fonctionnaires. On fit circuler sur mon compte les plus étranges racontars. Quand les paysans refusèrent de consentir à des transactions désavantageuses avec les propriétaires fonciers, on m'en rendit responsable. Je fus l'objet d'enquêtes ouvertes et secrètes. On arrêta des paysans. Le gouverneur reçut deux dénonciations. Une atmosphère d'espionnage se créa autour de moi. Les paysans durent prendre des précautions pour venir me voir.

» Je commençai à me demander ce que je pouvais faire dans ces conditions.

» Je m'étais installée parmi les paysans à un âge où l'on devient tolérant envers les opinions d'autrui. Je voyais qu'il n'y avait rien contre moi, que l'on persécutait mon esprit, mes aspirations, que l'on se refusait à admettre qu'une personne

pourvue de quelque instruction vînt vivre dans un village sans nourrir de desseins criminels.

» Je me voyais privée du contact avec le peuple.

» Il m'était pénible de renoncer à mes projets. J'avais étudié la médecine pendant quatre ans, avec la pensée de l'exercer parmi les paysans.

» Je me convainquis qu'il ne s'agissait pas de moi, que cette situation n'était pas locale, mais générale, parce que la liberté politique n'existait pas en Russie.

» Dès auparavant, j'avais été invitée à entrer dans l'organisation *Terre et Liberté,* mais je ne voulais pas quitter la campagne. La nécessité m'obligea à changer de voie.

» On entendait dire à cette époque que la politique doit avoir une certaine place parmi les objectifs du parti révolutionnaire. Ayant quitté la campagne, j'eus à choisir entre deux possibilités : ou faire un pas en arrière, partir pour l'étranger, devenir un médecin, mais pour les riches, ce que je ne voulais pas, ou employer mes forces à briser l'obstacle auquel je venais de me heurter. Affiliée à *Terre et Liberté,* je fus invitée à assister au Congrès de Voronège. Deux tendances s'y précisèrent sans se séparer. L'une préconisait l'action dans les campagnes et la préparation d'un soulèvement dans certaines régions. L'autre, l'action dans les villes contre le gouvernement.

» Je me rendis à Pétersbourg, où l'organisation se scinda, et fus bientôt appelée à entrer dans le Comité Exécutif de la *Volonté du Peuple*. Mon expérience m'avait convaincue que le régime ne pouvait être transformé que par la violence. Faute de liberté de presse, la diffusion des idées par l'écrit est impossible. Si quelque institution sociale m'avait indiqué un moyen autre que la

violence, je l'eus peut-être adopté, je l'eus certainement essayé. Mais je voyais qu'il n'y avait de solution que dans la violence.

Ma voie choisie, je devais la suivre jusqu'au bout. J'ai toujours exigé de l'individu, des autres comme de moi-même, l'accord rigoureux des actes et des paroles. Du moment que je concluais à la nécessité de la violence, je devais participer aux actes de l'organisation à laquelle j'appartenais. Je n'aurais pas eu le droit d'y convier les autres, si je n'avais agi moi-même. À vrai dire, l'organisation eût préféré m'employer à la propagande parmi les intellectuels, mais j'exigeai un autre rôle : je savais que les juges et la seule opinion qui pût s'exprimer traiteraient toujours avec la dernière rigueur ceux qui exercent la violence. Aussi eus-je considéré comme une lâcheté d'appeler les autres à des actes auxquels je n'eusse point participé, et dont je n'eusse pas été responsable.

» Telle est l'explication de ma « soif de sang », qui doit vous paraître effrayante, et qui s'est exprimée par des actes dont la seule énumération eût été cynique s'ils n'avaient pas été commandés par des Mobiles qu'on ne peut en aucun cas considérer comme malhonnêtes.

» Le point essentiel du programme dont je m'inspirais était l'abolition de l'absolutisme. Je n'attribue pas une grande importance à l'inscription au programme de la république ou de la monarchie constitutionnelle. Je considère comme essentielle la création de conditions dans lesquelles l'individu aurait la possibilité de développer pleinement ses facultés et de les consacrer sans réserve au service de la société.

» Il me semble que ces conditions font défaut sous le régime existant. »

— Avez-vous fini ? demanda doucement le président.

— Oui.

Aucune force terrestre ne m'eût aidé à parler davantage, si grandes étaient mon émotion et ma lassitude.

De nombreux témoignages de sympathie m'attestèrent que ma parole avait porté.

Mon dernier devoir était accompli. Un grand calme se fit en moi. On dit qu'un apaisement lumineux survient avant la mort. Les images du passé s'estompaient au loin. L'avenir menaçant, qui devait m'arracher aux hommes et à la vie, n'était pas encore. C'était une trêve. Le cycle du service de l'idée, avec les souvenirs qui l'empoisonnaient, le cycle politique et actif était clos, comme le cycle de la vie pour le mourant. Et ne mourais-je pas ? La mort civile n'est-elle pas, pour celui qui se consacre aux intérêts de la collectivité, ce qu'est la mort physique pour celui qui n'a d'autre vie que la vie privée ?

Mes forces spirituelles et corporelles étaient épuisées. Plus rien ne me restait, pas même la volonté de vivre.

Et tandis que je me sentais libérée du devoir envers mon pays, la société, le Parti, je revenais aux affections familiales qui, seules, subsistaient dans la débâcle de l'action.

Je me sentais comme un blessé bien touché. Le bistouri m'avait longtemps menacé. L'opération était finie, le blessé sortait de sa léthargie dans un lit frais, blanc et propre. Les angoisses, les craintes avaient pris fin, l'amputation était faite. Faute de comprendre l'étendue du malheur qui est là, qui frappe à sa porte, le blessé sourit.

Le verdict disait, concernant huit accusés, dont j'étais avec six officiers : « Sont condamnés à la mort par la pendaison. »

Un surveillant entra dans ma cellule de la Maison d'Arrêt. C'était un officier de marine en retraite. Il dit :

— Les officiers condamnés à la peine de mort ont décidé de signer un recours en grâce. Mais le baron Stromberg hésite et demande votre avis : doit-il signer comme le désirent ses camarades, ou s'abstenir ?

— Dites à Stromberg, répondis-je, que je ne conseillerai jamais aux autres ce que je ne ferais moi-même en aucun cas.

Le surveillant me considéra avec reproche.

— Que vous êtes cruelle ! dit-il.

*

Ma mère et ma sœur vinrent me voir le dimanche qui suivit le procès. Je ne me doutais pas que je les voyais pour la dernière fois. Il s'en fallut de peu que l'émotion ne me dominât. Mais la porte se ferma pour toujours.

J'achevais de déjeuner le lundi vers 1 heure. On m'avait envoyé une gélinotte, une poire, une boîte de bonbons. La surveillante entra en criant : « La voiture est là ! » En dix minutes mon paquet était fait. La voiture m'emportait vers la forteresse de Pierre-et-Paul.

Ce fut de nouveau la cellule 43. J'avais très soif.

— Faites-moi du thé, je vous en prie, demandai-je au gardien de service et tirez de mon paquet la boîte de bonbons.

Le silence régna dans le corridor. Je m'étendis pour un instant sur la couchette et m'endormis profondément. Jamais encore, me semble-t-il, en prison, je n'avais dormi si profondément, si délicieusement… Mais la serrure grinça et le gros officier Iakovliev, toujours grossier, accompagné d'un gendarme et d'un soldat, entra brusquement et se mit à lire sans préambule un document qu'il tenait à la main.

Je ne comprenais rien, l'esprit et le corps bercés par le bon sommeil. C'était une bizarre énumération de choses :

« Chaussures… un mouchoir en toile… un gobelet en fer-blanc… »

Je couvris mes yeux de la main. « Attendez une minute, dis-je, je dormais, je n'arrive pas à me réveiller. Revenez dans un moment. »

L'officier revint au bout d'un quart d'heure. Je compris.

— Passez dans l'autre cellule, dit le gendarme.

C'était une cellule vide, à côté de la mienne. Une femme, appelée spécialement à cet effet, m'y fouillait de coutume. Elle était là.

J'étais vêtue d'une robe élégante en fin drap bleu.

Je me déshabillai entièrement. J'enlevai jusqu'au scapulaire béni par ma mère. Il y avait sur la couchette, en tas, de vagues haillons. La femme me jeta sur le corps une chemise en grosse toile raide. Elle m'entoura les pieds de bandes de toile et me fit chausser de gros brodequins. Elle me tendit une jupe en drap gris d'uniforme. Je considérai ce vêtement avec stupéfaction. Il avait été dévoré, non par des mites mais par quelque grosse chenille qui y avait tracé de longs chemins en demi-cercles. Je reçus enfin un sarreau en drap gris avec un losange jaune dans le dos. La doublure était grasse, imprégnée de sueur. Les épaules tombaient bas, mes mains se perdaient dans les manches. J'eusse sans doute obtenu des vêtements neufs, si j'avais protesté. Mais j'étais au pouvoir d'autrui, je préférai me taire.

L'odieuse métamorphose accomplie, je rentrai dans ma cellule. Le contraste était si fort que j'avais envie de rire, rire fou, rire de moi-même, de ma robe bleue, de ma gélinotte, de ma poire duchesse !

La cellule avait aussi subi une transformation. Les deux matelas de la couchette avaient disparu, remplacés par un sac à paille ; un coussin restait au lieu de deux ; la couverture avait fait place à un gros lambeau de flanelle ; sur la table la tasse en faïence blanche était remplacée par un gobelet de fer si ébréché que je devais boire avec attention pour ne pas me blesser les lèvres.

Ce changement mit fin au calme lumineux qui m'avait tant fait de bien au cours des derniers jours. Ma pensée, soudain fiévreuse, fit un bond. Je ne pensais ni à moi-même, ni au présent, ni à mes proches, ni à ce qui m'attendait. Ma pensée se tourna, je ne sais pourquoi, vers le mouvement révolutionnaire en Occident et chez nous, vers la succession des idées, vers leur passage d'un pays à l'autre. Je n'avais pas de livres et ne réussissais d'ailleurs pas à concentrer mon attention sur autre chose que ma pensée. On ne m'avait donné que l'Évangile. Je l'avais aimé dans l'enfance ; il ne répondait plus à mon état d'esprit. Je n'y touchai pas, les premiers jours. Puis, l'excitation tombée, je me mis à lire, mais mécaniquement, sans que les mots parvinssent à mon esprit. Je me mis alors à traduire ce texte, d'abord en français, ensuite en allemand.

Le docteur Willms passait habituellement dans les cellules, tous les samedis. Il vint ce samedi-là. Il suivait le corridor en conversant gaiement avec un gardien. Son rire épais résonnait encore quand le gendarme ouvrit ma cellule. Le rire du docteur se cassa net, quand il m'aperçut ; son vieux visage sévère, aux traits forts, s'allongea ; il me voyait transformée.

Il se détourna légèrement et demanda :

— Comment allez-vous ?

Étrange question, adressée à une condamnée à mort.

— Assez bien.

Dans la soirée du huitième jour, j'entendis ouvrir et fermer les portes. Quelqu'un visitait les cellules. Ma porte s'ouvrit. Le vieux général commandant la forteresse entra, suivi d'un officier et de plusieurs personnes. Il leva une feuille de papier qu'il tenait à la main et dit d'une voix forte, en scandant les mots : « Sa Majesté l'Empereur a daigné, dans sa très haute magnanimité, commuer la peine capitale prononcée contre vous en peine de travaux forcés à perpétuité. »

M'attendais-je à être exécutée ?

Non. L'exécution de Sophie Pérovskaia, première exécution d'une femme, avait produit une déplorable impression. L'exécution des femmes n'était pas encore « entrée dans les mœurs ».

Mais si l'arrêt était resté en vigueur, je serais marte avec une tranquillité parfaite : j'étais prête. Je serais montée à l'échafaud sans enthousiasme. Mes forces étaient épuisées ; mais j'eus préféré une prompte mort sur l'échafaud, à la mort lente dont l'inéluctabilité m'apparaissait alors nettement.

Ainsi passèrent dix jours, jusqu'au 12 octobre 1884, Ce jour-là je fus emmenée à destination inconnue.

Cette destination c'était Schlüsselbourg. Là devait commencer ma vie hors de ce monde, ma vie encore inconnue d'être humain privé non seulement de tous les droits civiques, mais encore de tous les droits humains.

NOTES

1. Ces vagabonds étaient soit des soldats déserteurs, soit des serfs en rupture de ban. (Note de Vera Figner)

2. D. L. Pissarev (1840-1868), écrivain, essayiste et critique russe de tendance socialiste, contribua fortement à répandre dans la jeunesse avancée de son époque les idées déterministes et l'amour des sciences naturelles. Se noya par accident en 1868.

3. *La Cloche (Kolokol)*, organe libéral, publié à Londres depuis 1851 par Alexandre Herzen, exerça sur les esprits avancés de la Russie une énorme influence.

4. Ce qui indique un retard d'une vingtaine d'années.

5. V. G. Bélinski (1811-1848) fut en quelque sorte le « maître à penser » de toute une génération révolutionnaire. C'était un critique familier avec les idées de l'Occident. Il passa de l'idéalisme hégélien au matérialisme de Feuerbach.

6. D. I. Ilovaiski (1832-1920), auteur de manuels officiels sous l'ancien régime, jouissait en Russie d'une réputation analogue à celle du légendaire Père Loriquet en France.

7. N. Nékrassov (1821-1878), poète russe, remarquable par l'intérêt profond et constant qu'il porta au problème social. Nékrassov se place parmi les maîtres incontestés de la poésie russe.

8. Le poud vaut 16 kil. 380 gr. (Note de Vera Figner)

9. Administration locale élue.

10. P. F. Lesgaft (1837-1909), physiologiste, anatomiste et pédagogue, fut en Russie un des promoteurs du transformisme. S'inspira des travaux de Lamarck. Révoqué en 1871. Exerça une profonde influence sur la jeunesse.

11. Ordonnance impériale.

12. *Vpériod (En Avant !)* revue socialiste-révolutionnaire fondée et dirigée à Zurich puis à Londres, en 1873-77, par Pierre Lavrov. Lavrov (1823-1900), auteur de *Lettres historiques* et d'une remarquable étude sur *la Commune de Paris,* fut un des chefs du socialisme russe.

13. S. Netchaev, révolutionnaire énergique, avait tenté en 1869-70 de créer sur des bases entièrement fictives une vaste organisation révolutionnaire. Il subissait fortement l'influence de Bakounine, qu'il trompait d'ailleurs. L'assassinat d'un membre indocile de son organisation entraîna de nombreuses arrestations et le procès de 1871 où comparurent quatre-vingt-sept accusés. Livré par la Suisse à la Russie, Netchaev succomba en prison. C'était une personnalité d'une force extraordinaire.

14. Marc Nathanson fut plus tard un des membres du Comité central du Parti Socialiste-révolutionnaire. Il jouissait d'une grande autorité. Il devait fournir une étonnante carrière de révolutionnaire terminée en 1919.

15. Tchaïkovski, fondateur de l'un des cercles les plus influents de la jeunesse révolutionnaire russe vers 1870. Présida en 1919, pendant l'intervention anglaise dans le Nord, le gouvernement d'Arkhangelsk.

16. Le mot *Volia* signifie également, en russe, liberté et volonté.

17. A. I. Ivantchine-Pissarev (1849-1915). Fit en 1873 de sa propriété, dans le gouvernement de Iaroslav, un des centres de l'activité des propagandistes ; plus tard « alla au peuple », vivre d'un petit travail dans une administration locale, pour se consacrer entièrement à l'activité révolutionnaire. Déporté en Sibérie en 1881.

18. Ce fut la première manifestation révolutionnaire dans la rue de Saint-Pétersbourg (6 décembre 1876). Des ouvriers et des intellectuels, surtout étudiants, y participèrent. Un drapeau rouge fut déployé, G. V. PIékhanov harangua les manifestants. La police chargea leur groupe peu nombreux avec une extrême violence. Cinq manifestants furent par la suite condamnés à des peines variant entre dix et quinze ans de travaux forcés ; dix furent envoyés en Sibérie.

19. Les *dvorniki,* littéralement : portiers, étaient sous l'ancien régime des auxiliaires de la police.

20. Véra Zassoulitch (1851-1919) avait d'abord été arrêtée par suite de l'affaire Netchaev. Après son attentat retentissant, elle fut acquittée par le jury mais dut émigrer. Prit part en 1883 à la création du groupe marxiste de *l'Émancipation du travail*. Appartint avec Lénine, Plékhanov, Martov, à la rédaction de la première *Iskra (l'Étincelle)*, organe de la social-démocratie russe. Adhéra par la suite au menchévisme. A laissé des travaux critiques sur *Voltaire, Rousseau, la I^ere Internationale*.

21. Kviatkovski, Alexandre Alexandrovitch (1852-80), propagandiste parmi les paysans, aida plus tard Soloviev à préparer son attentat contre Alexandre II (1879), appartint au Comité Exécutif de la *Narodnaia Volta,* jugé au procès des « Seize » et pendu.

22. Pseudonyme de Soukhanov.

23. Diminutif de Véra.

24. Paysans riches.

25. Communauté paysanne.

26. Le peuple inculte, par contre, trouva tout de suite une explication élevée à notre conduite. Nous agissions « pour le salut de notre âme ». (Note de Vera Figner)

27. Littéralement : ancien.

28. La déciatine correspond à 1 092 hectares.

29. On sait que la gendarmerie remplissait en Russie les fonctions d'une police politique.

30. L'étudiant Karakozov tira sur Alexandre II en 1866. Il fut pendu. Un passant, Kommissarov, avait réussi à détourner le coup du régicide.

31. Appellation officielle de la police politique à cette époque.

32. Le mot de *tactique* faisait encore défaut dans notre vocabulaire révolutionnaire. De même, les mots et les notions de plate-forme, de programme minimum, de programme maximum. (Note de Vera Figner)

33. Le partage égalitaire.

34. *Volia,* en russe, liberté, volonté.

35. *Péréoulok*, rue.

36. Alexandre II tomba sous les coups du Comité Exécutif, comme on le verra plus loin, le 1^er mars 1881. Le Comité Exécutif adressait, le 10 mars, au nouveau tsar Alexandre III une lettre respectueuse l'adjurant de mettre un terme à la lutte sanglante qui ravageait la société russe. « Nous nous adressons à vous, écartant toutes nos préventions, surmontant la défiance que nous inspire l'œuvre séculaire du gouvernement. Nous oublions que vous représentez le pouvoir qui a si longtemps trompé le peuple, qui lui a tant fait de mal. Nous nous adressons à vous comme à un citoyen, comme à un honnête homme, espérant que le ressentiment n'étouffera pas en vous la conscience de vos devoirs et le désir de connaître la vérité. Nous aussi nous pouvons avoir du ressentiment. Vous avez perdu un père. Nous avons perdu non

seulement nos pères, mais encore nos frères, nos femmes, nos enfants, nos meilleurs amis. Nous sommes prêts à faire taire nos sentiments, si le bien de la Russie l'exige. Nous en attendons autant de votre part. Nous ne vous posons pas de conditions… Nous ne faisons que vous rappeler les conditions posées par l'histoire. » Le Comité Exécutif demandait au tsar l'amnistie des crimes politiques « commis par devoir civique » et la convocation d'une Assemblée de représentants du peuple librement élus par la population entière jouissant des libertés de la presse, de la parole et de réunion. Il s'engageait à se soumettre sans réserve à la décision de l'Assemblée Nationale et terminait : « Que votre Majesté décide. Le choix vous appartient. Nous ne pouvons que demander au destin que votre raison et votre conscience vous suggèrent les seules décisions conformes au bien de la Russie, à votre dignité et à vos obligations envers la patrie. »

37. Stéfanovitch et Léo Deutsch (qui devait plus tard devenir avec Plékhanov et Véra Zassoulitch, un des fondateurs de la social-démocratie russe) tentèrent, en 1877, de provoquer dans le district de Tchighirine un soulèvement paysan, en répandant un faux rescrit impérial invitant les moujiks à prendre la terre.

38. Stépan Khaltourine, dont il sera question plus loin, s'était introduit parmi le personnel ouvrier du Palais d'Hiver afin de faire sauter la famille impériale.

39. Rappelons-nous Pierre Kropotkine, L. Chichko, S. Kravtchinski (Stepniak). (Note de Vera Figner)

40. Je les remplaçai après leur arrestation. (Note de Vera Figner)

41. Aujourd'hui perspective Maiorov.

42. Le ravelin Alexis, élément de fortification de la forteresse de Pierre-et-Paul, situé sur une île de la Neva, au centre de la ville, servait de prison d'État, depuis le début du XVIII^{e} siècle. Entièrement isolé du reste de la forteresse, il recevait les prisonniers politiques ou les hérétiques les plus redoutés. Le régime y était d'une sévérité impitoyable, l'isolement perpétuel. Des hommes y avaient passé des dizaines d'années. Radichtchev, les décembristes, Bakounine, Dostoïevski, Tchernichevski y séjournèrent. Cette prison fut désaffectée en 1895 et remplacée par un autre ravelin de la même forteresse.

43. Le lieutenant de dragons Mikhaïl Beideman (1840-1887), soupçonné de méditer un attentat contre Alexandre II, disparut mystérieusement. Il passa en réalité vingt ans au ravelin Alexis, sans avoir été jugé, et y devint fou.

44. Mirski devait trahir Netchaev en 1881.

45. Quatre sous-officiers de gendarmerie et trente-cinq soldats formant la garde du ravelin Alexis furent jugés en mai 1882. Quatorze gradés subalternes furent jugés en décembre de la même année. Deux intellectuels furent envoyés aux travaux forcés. Les autres inculpés furent déportés.

46. Nous ne pouvions compter que sur près de cinq cents personnes. (Note de Vera Figner)

47. Les milieux révolutionnaires n'avaient pas de relations dans les hautes sphères et le caractère de l'héritier du trône leur était complètement inconnu. Ils ignoraient que le comte Loris-Mélikov, désireux de rallier au régime les libéraux, venait de préparer un projet de réforme comprenant la création d'une sorte de représentation nationale. Le Conseil des ministres devait étudier le projet adopté par Alexandre II dans sa séance du 4 mars. Mais Alexandre II tomba le premier sous les coups de la *Volonté du Peuple*. Le projet de réforme fut étudié le 8 au Conseil des ministres et le nouveau tsar Alexandre III se rallia aux avis les plus réactionnaires.

48. Ryssakov, ayant jeté la première bombe, avait été arrêté sur le lieu de l'attentat.

49. Le protopope Avvakoum fut, à la fin du XVII^{e} siècle, l'un des chefs du schisme de l'église russe. Adversaire des réformes du patriarche Nikon, il se fit le défenseur indomptable de la vieille foi. Il subit de cruelles persécutions, fut exilé à l'embouchure de la Petchora et finalement brûlé sur l'ordre du tsar, en 1682. La boyarine Morozova fut à la même époque très populaire parmi le peuple de Moscou.

50. La bombe de Ryssakov n'atteignit pas Alexandre II qui, descendu de voiture, s'exclama : « Grâce à Dieu, tout va bien. » – « Nous allons voir si tout va bien » répliqua le terroriste.

51. Le cosaque Emélian Pougatchev se fit passer pour Pierre III, dix ans après l'assassinat de ce tsar. Il devint le chef d'une puissante jacquerie, infligea de sanglantes défaites aux généraux envoyés contre lui par Catherine II, déchaîna dans les campagnes de la Volga une guerre sociale sans merci, menaça Moscou. Finalement battu et trahi, il fut roué sur la place Rouge de Moscou, en 1775.

52. Ainsi fut arrêtée Véra Nikolaevna Figner, en présence de son ancien camarade Merkoulov.

53. M. I. Achenbrenner (1842-1926) appartint plus tard au Comité central de l'organisation militaire de la *Volonté du Peuple*. Arrêté en 1883, et condamné à la peine capitale, il fut enfermé à la forteresse de Schlüsselbourg d'où il ne devait plus sortir qu'en 1904, pour être placé sous un régime de haute surveillance. Auteur de mémoires et de travaux d'histoire révolutionnaire

54. Katkov (1818-1887), publiciste réactionnaire russe.

55. Chefs de la gendarmerie, c'est-à-dire de la police politique de Pétersbourg.

56. Olga Lubatovitch a relaté dans ses « Souvenirs » que le chef de la police Plehve lui avait demandé de négocier avec le Comité Exécutif la fin du terrorisme. (Note de Vera Figner)

57. Condamné d'abord à la peine capitale, puis envoyé à la forteresse de Schlesselbourg, Bogdanovitch y mourut en 1888.

58. Zlatopolski mourut à la forteresse de Schlüsselbourg en 1887.

59. Anna Korba fut envoyée pour vingt ans au bagne de la Kara.

60. Gratchevski se suicida à Schlüsselbourg en se brûlant vif en 1887.

61. Boutsévitch mourut à Schlüsselbourg, en 1885.

62. Le grand écrivain Mikhaïlovski (1842-1904) un des fondateurs du socialisme révolutionnaire russe.

63. À qui Dégaev faisait-il allusion ? Ces avertissements, qui me parurent plus tard, pendant un certain temps, les inconséquences d'un homme incapable de bien jouer son rôle, étaient en réalité infâmes. Les gendarmes ne tardèrent, pas à mettre en liberté Marie Kaloujnaia et le bruit courut aussitôt qu'elle avait trahi. La jeune femme tira sur l'officier de gendarmerie afin de se laver d'une suspicion abominable. Elle fut condamnée aux travaux forcés à la suite de cet attentat. Au bagne de la Kara, elle se suicida avec Marie Kovalevskaia et Nadejda Smirnitsjaia pour protester contre un châtiment corporel infligé à Nadejda Siguida (1889). (Note de Vera Figner)

64. Les dépositions de Véra Nikolaevna Figner, tirées des archives de la police par la révolution, ont été publiées en 1917 par la revue *Byloé (Le Passé)*.

65. Ces dépositions faisaient sensation parmi les gendarmes. « Elles passent de main en main et nous les lisons comme un roman, » me disait un officier. (Note de Vera Figner)

66. Dégaev tenta de racheter sa trahison en exécutant le policier Soudéikine, sur l'ordre des révolutionnaires. Il passa ensuite en Amérique.

67. Deux de mes coaccusés moururent peu de temps après leur arrivée à Schlüsselbourg. (Note de Vera Figner)

© Mercure de France, 2017.

Couverture : Carte postale dépeignant la révolutionnaire russe Vera Figner, 1917 (détails). Collection particulière. Photo © Tobie Mathew Collection / Bridgeman Images.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

MÉMOIRES D'UNE RÉVOLUTIONNAIRE

VERA FIGNER

Édition présentée par Philippe Artières

Au lendemain de la Révolution russe de 1917, Vera Figner (1852-1942) revient sur son histoire personnelle. Jeune aristocrate devenue la Vénus de la Révolution, elle raconte dans ses Mémoires sa longue prise de conscience de l'autoritarisme du tsarisme, incarné par Alexandre II et Alexandre III.

Des années 1852, date de sa naissance, à 1884, date de sa condamnation à vingt-cinq ans d'enfermement, des provinces reculées de la Russie à Zurich puis Saint-Pétersbourg, Vera Figner s'engage progressivement dans la contestation du pouvoir jusqu'à prendre les armes et participer aux attentats terroristes organisés par le parti « Terre et liberté » puis « La Volonté du Peuple ».

C'est en somme l'histoire d'une génération que raconte Figner, celle qui refusa l'ordre dont elle était issue et décida après de nombreux séjours en Suisse et en France de se mettre au service du peuple au prix de sa propre liberté.

Cette édition électronique du livre
Mémoires d'une révolutionnaire de Vera Figner
a été réalisée le 23 février 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715245143 - Numéro d'édition : 309735).
Code Sodis : N86018 - ISBN : 9782715245150.
Numéro d'édition : 309736.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo